

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Vol. XLIV, No 7

Lisez notre feuilleton: L'AMOUR SAUVEUR

Montréal, 16 juillet 1932



WARNER BAXTER



*La dégustation de chaque bouteille de Bière Carling's
Amber fait revivre les innombrables souvenirs
de sa saveur toujours rafraîchissante.*



Dégustez
Carling's
Amber
Ale



*entre
amis*



Volume XLIV
No 7

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Montréal,
16 juillet 1932

ABONNEMENT

Canada

Un an	-----	\$3.50
Six mois	-----	2.00
Trois mois	-----	1.00
Etats-Unis et Europe		
Un an	-----	\$5.00
Six mois	-----	2.50
Trois mois	-----	1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. à midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, PROP.
975, rue de Bullion

MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni
sur demande.

Carnet Editorial

Colinette fait de la boxe



LY AVAIT un certain temps déjà que je n'avais vu Colinette quand, enfin, j'ai rencontré la charmante espiègle qui me parut tout excitée. Avant que j'aie pu lui poser une question, elle me déclara tout net: — Vous savez, la boxe... eh bien, c'est de la blague!

— Allons, je vois ça, Colinette, tu avais parié sur un boxeur et tu as perdu?

— Oh, c'est bien pire que ça! d'abord je ne parie jamais, alors je n'ai pas peur de perdre. Je veux dire que les hommes sont des fous, là!...

— Eh, Colinette, j'en peux prendre pour mon grade, dans ce que tu dis!

— Mais non, vous n'êtes pas un homme, vous! vous êtes un copain, ce n'est pas pareil, et puis il y en a aussi des autres que je ne mets pas dans le tiroir aux détraqués, il y en a même pas mal à tout bien compter, mais le reste, oh là là!...

— Voyons, un peu de clarté dans ce que tu dis, Colinette, ça ne fera pas de mal; tu dis que la boxe est de la blague et que les hommes sont des fous; quel est le rapport?

— Le rapport, mais il est visible, le rapport! il saute aux yeux comme la misère au nez du monde! il est clair comme le bouillon du restaurant...

— Pas de réclame spéciale, Colinette, et vas-y de ton histoire.

— Eh bien, voilà. Vous savez que nous sommes à l'époque de la grande culture; chacun en fait à sa manière, les uns cultivent les microbes dans les laboratoires, les autres dans leur chevelure, d'autres encore cultivent les naïfs et c'est ceux-là qui font les meilleures récoltes, enfin on fait aussi de la culture physique; il n'y a guère que la culture des champs qui est réservée à un petit nombre de spécialistes. Moi, je fais de la culture physique...

— Vrai, Colinette, et comment ça?

— Plusieurs fois par jour je me mets de la poudre de riz de première qualité, du rouge, du parfum, enfin je soigne mon physique et je ne réussis pas trop mal, dites?

— Colinette, tu réussis admirablement, tu es délicieuse, mais la vraie culture physique ce n'est pas tout à fait ça... Ce sont les exercices corporels depuis la simple marche jusqu'à la natation, en passant par l'équitation, y compris les jeux sportifs, ballon, tennis, crosse, course à pied et les assouplissements de grande envergure tels que sauts en hauteur et en longueur, lutte gréco-romaine, déboîtement d'orteils, froissements de colonnes vertébrales, etc., enfin tout le tremblement du tra-la-la d'après l'antique tradition des xystiques, pancratiastes et autres athlètes qui pratiquaient déjà, il y a deux mille ans et plus, l'art de se mettre les oreilles en choux-fleurs et les côtes en points de suspension...

— J'en suis tout ahurie! qu'est-ce que vous me racontez là?

— Les grandes choses du passé, Colinette; d'un passé riche en épisodes pugilistiques, gymnastiques et casse-de-gueulistiques, ainsi qu'en procédés pour engraisser les étiques et faire maigrir le apoplectiques; d'un passé où les hellanodices présidaient les yeux olympiques et couronnaient les hiéroniques ou vainqueurs des jeux sacrés...

— Dites donc, vous m'embêtez, vous, avec toutes ces choses en "ique" qui sont claires comme du jus de chique. Tiens, voilà que ça me gagne aussi... c'est de votre faute! Laissez-moi plutôt achever de vous dire ce que j'avais commencé. Donc je fais de la culture physique, comme je vous ai expliqué, mais j'en ai fait aussi de celle que vous dites, j'ai fait de la boxe...

— Toi, Colinette? voilà quelque chose de nouveau! Raconte, ça doit être intéressant.

— Voilà: j'avais lu, oh, par hasard, dans des journaux des récits de boxe; ceux qui se tapochaient ainsi gagnaient beaucoup d'argent, et puis on parlait d'eux dans le monde entier, on les traitait de surhommes, choses qu'on ne fait pas pour bien des grands savants qu'on laisse crever de faim; les tapochards étaient fêtés, adulés et devenaient millionnaires le temps de dire "Ouf!" J'en ai conclu, bien logiquement que lorsqu'un grand savant posait le point final à un livre qui lui avait demandé des

années de travail, il avait beaucoup moins de mérite qu'un tapochard ignorant qui pose le sien, de poing, sur le museau d'un de ses semblables et l'assomme tout net...

... Ce qui m'a confirmée dans cette idée-là, c'est qu'il faut payer, et même assez cher, pour voir les tapochards se tapocher, alors qu'au concours agricole on peut aller voir les veaux gras pour rien du tout. Alors, comme un veau gras est bien estimé, je me suis dit naturellement qu'un tapochard l'était encore bien davantage, et j'ai décidé d'être tapocharde, moi aussi.

— Ça vaut mieux peut-être que d'être simple pocharde, Colinette.

— Vous croyez? Aux "Etats" il y en a qui prétendent que ça se vaut; quand les tapochards ont fini, ce sont les pochards qui commencent... ou qui continuent. Bref, j'ai été tapocharde, oh! pas longtemps, rien qu'un soir à une réception où il y avait une grosse dame qui m'embêtait avec ses réflexions; je ne suis pas grosse, moi, mais je me suis dit: "Poids plume contre poids lourd, si je gagne je n'en aurai que plus de mérite, on ne me donnera peut-être pas une bourse mais on applaudira certainement très fort." Alors, je lui ai emmanché une claque! oh, mais une claque!...

... Eh bien, ça n'a pas été du tout ce que je pensais; j'ai failli causer une révolution dans toute la maison tellement les gens ont été choqués de mon geste; les uns ont voulu me calmer, les autres m'ont blâmée, la grosse dame m'a traitée de toutes sortes de petits noms d'oiseaux, et enfin tout le monde m'a donné tort. Est-ce que c'est logique, ça, voyons?...



... J'ai cherché à m'expliquer, j'ai voulu parler de culture physique, de boxeurs, de célébrité, mais un vieux monsieur m'a cloué le bec tout net en me disant: "Jeux des mains, jeux de vilains!" Là-dessus je lui ai répondu qu'ils étaient tous fous, et ça c'est vrai, non seulement que je leur ai dit ça mais qu'ils le sont...

... En effet, pour une pauvre petite claque que je donne à une grosse toutoune avec des gants bien propres et bien parfumés, on me dit des bêtises, seulement quand un homme en assomme un autre à grands coups de gants qui pèsent autant qu'une patte d'éléphant, on lui donne cent mille dollars et on le porte en triomphe. S'il est défendu de donner des claques aux autres, qu'on ne nous donne pas envie de le faire en enrichissant des gens qui s'assomment. Tenez, on défend les combats de coqs parce que c'est barbare, et on permet ceux d'hommes; un homme est donc un peu moins qu'une volaille? Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça?

— Moi, Colinette? mais rien du tout!

— Vous faites mieux, car vous seriez bien embêté de trouver une bonne raison! Eh bien, je vous dis, moi, que tous ces tapochards-là ne sont peut-être pas les plus bêtes, puisqu'en fin de compte ils s'enrichissent, mais que ceux qui les font battre sont des toqués qu'on devrait enfermer; ou bien, si on les laisse faire leur petit commerce, qu'on enferme alors comme fous ceux qui prêchent la paix universelle et qui sont quelquefois les premiers à aller voir les autres se tapocher. Et puis, ça coûte gros, tout ça! qui paye les frais?

— Le public, Colinette, comme dans toutes les tapochades, petites et grandes, et il n'en a jamais pour son argent...

Fernand de Vermeuil



COLETTE Nadiard a obtenu depuis deux ans déjà son premier prix de piano au Conservatoire de Paris. Elle en est fière comme il convient, sans être pour cela une grande artiste; car si son travail, bien dirigé, assure l'exécution technique des morceaux qu'elle joue; en revanche son âme reste, semble-t-il, insensible aux sentiments des oeuvres des maîtres qu'elle interprète.

C'est que Colette est demeurée une grande enfant, un peu frivole, et se satisfaisant facilement des succès faits par les amis qu'elle prie aux concerts où elle doit se produire.

Tout à l'heure, Colette affrontera le public: elle va donner à intervalle de huitaine, deux récitals dont le premier a lieu aujourd'hui.

Elle soigne sa toilette, regardant avec complaisance l'image que lui

Le Prix de la Gloire

Par Gilbert Jérianne

renvoie son miroir; un doigt de poudre sur le nez qui a de grandes prétentions à luire; un peu de rai-sin pour aviver sa bouche. Sa longue robe verte lui donne déjà l'apparence d'une artiste arrivée: ce qu'elle ne saura manquer d'être après ces deux concerts.

Un taxi est devant la porte; elle y monte accompagnée par sa mar-maine avec laquelle elle vit depuis sa prime jeunesse.

Son papa, administrateur colonial, a confié sa fille à la veuve de l'un de ses meilleurs amis, Madame Ancelen, et cette dernière veille depuis sur l'enfant privée de sa

maman disparue. Colette ne parle jamais de sa mère dont elle ne se souvient pas.

Nul trac n'effleure la sérénité de la jeune fille escomptant son succès tout proche.

◆ ◆ ◆

La voilà sur la scène où elle salue avec grâce, puis elle s'assied devant son piano.

Avant de commencer son regard erre dans la salle brillante: elle situe sa marraine, tout près, dans une avant-scène et puis, au premier rang de fauteuil d'orchestre, Jacques Cauchois, le danseur le plus assidu de Colette.

Ce jeune homme appartient à une famille austère dont il a accepté toutes les traditions que beaucoup de ses amis qualifient de rétrogrades.

Colette s'en accommode, car elle a été élevée à l'ancienne mode par Madame Ancelen qui ne lui a pas ménagé ses bons conseils.

Le regard des deux jeunes gens se croise; mais la jeune pianiste s'arrache au charme qui se dégage des yeux de Jacques et, se devant maintenant au public, frappe ses premiers accords.

Ses doigts courent, légers, sur l'ivoire et l'ébène en tirant des sons cristallins, charmant sans émouvoir.

— C'est délicieux, dit-on dans l'auditoire.

Jacques Cauchois, lui, est enthousiasmé; il n'écoute guère; il

(Suite à la page 36)

GEORGES Vincenot sortit de son bureau quinze minutes au moins après l'heure habituelle. Aussi, bien que s'étant hâté le long des rues encombrées, fut-il en retard pour rentrer chez lui. Thérèse, déjà inquiète, l'attendait dans le vestibule, l'oreille tendue aux bruits coutumiers de la maison, guettant le pas de son ami sur les marches. Quand elle le reconnut, elle ouvrit la porte et courut vers lui, l'interrogeant. Il la rassura. Les bras liés, ils rentrèrent dans l'appartement et là, dans l'ombre descendante du soir, ils s'embrassèrent.

Ils s'embrassèrent, ma foi! comme on s'embrasse quand on est marié depuis un an à peine, quand on s'aime autant qu'au premier jour. Ils s'embrassèrent avec la fougue de leur jeunesse et de leur amour toujours insatisfait. Ils s'embrassèrent longuement, si longuement qu'ils ne remarquèrent pas, derrière eux une porte ouverte et, dans l'entrebâillement, une tête effarée qui les regardait.

Brusquement, une voix les arracha à leur extase:

— Madame me dira quand il sera temps de mettre le couvert!

Thérèse fit volte-face et balbutia:

— Retournez à la cuisine! J'irai vous aider.

— Sacrée Yvonne! fit Georges quand la petite bonne eut disparu. Elle trouve toujours le moyen de nous surprendre au bon moment!

Yvonne était une petite Bretonne de dix-huit ans, fraîche et rose, candide et rêveuse, que les Vincenot avaient découverte au cours de leurs vacances près de Quimper et qu'ils avaient ramenée avec eux à Paris. Leur première bonne! Ils n'en étaient pas peu fiers. Ils veillaient sur elle comme sur un trésor. Ils la ménageaient et la cajolaient. A cette époque de difficultés domestiques, ils n'éprouvaient qu'une crainte, voir Yvonne les quitter pour une place mieux rétribuée. Cette seule crainte suffisait à empoisonner parfois la satisfaction ressentie, chaque jour, à posséder, objet rare entre tous, une bonne travailleuse et dévouée et qui n'obérait pas trop les faibles ressources du ménage. Pour la conserver près d'eux, ils se sentaient capables des plus grands sacrifices.

Aussi, le soir même, quand ils se retrouvèrent seuls dans leur chambre, Georges ne s'étonna pas d'entendre Thérèse revenir sur ce sujet:

— Figure-toi! fit-elle qu'Yvonne vient de me dire quelque chose qui me fait trembler.

— Cela lui déplait de nous voir nous embrasser?

— Au contraire!

La Petite Bretonne

Par Roger Régis

— Comment: au contraire?

— Il ne faut pas oublier qu'elle a dix-huit ans, cette petite, et le coeur sensible. De constater sans cesse comme nous nous aimons, cela la trouble, la fait rêver à des choses... qui sont de son âge. Songe aussi qu'elle est assez jolie! Dans son pays, elle avait déjà un amoureux. Ici, elle risque d'en rencontrer beaucoup d'autres. Tout à l'heure, en desservant la table, elle a soupiré tout à coup: "Ah! que je voudrais, comme Madame, trouver un gentil petit mari!" Un de ces quatre matins, elle va nous annoncer son mariage... et nous n'aurons plus de bonne! Non, il ne faut pas qu'elle se marie, ou, du moins, pas encore!

— Mais je ne vois pas comment nous pourrions l'empêcher...

(Suite à la page 39)



Nouvelle

SUBLIME

Par Marguerite

— Certes non, lance Rhéjane dans un demi-sourire, seulement quoique convaincue de ton innocence personnelle je suis positive que les erreurs balancent également. Procédons d'abord: ton mari t'adore, cela saute aux yeux, ton fils est le plus beau bambin que je connaisse, ta villa un vrai bijou écriin merveilleux qui semble fait pour n'enchasser que la plus cordiale entente, les soucis pécuniers te sont évités par ton mari avec une vigilance digne d'éloges... Enseigne-moi, si tu veux, un autre genre de bonheur qui prévaudrait le tien?

— Oui, je sais, conclut pensivement la jeune femme; Jean est exquis pour moi, mais ce qui me taquine c'est précisément cette manière de me tenir à l'écart de ses affaires, il semble me croire trop superficielle pour me faire partager ses soucis qui semblent plus lourds depuis ces derniers mois où il arrive du bureau le front barré d'un pli soucieux. Comme je lui en faisais un soir la remarque, il s'est borné à me prier de les effacer sous mes baisers, se sentant très bien auprès de ses deux chéris. "Quoi, n'aimes-tu plus ton rôle de petite luciole dans ma vie laborieuse, tous deux qui êtes ma joie, ma seule raison d'être?"

"Somme toute, je suis pour lui l'objet de luxe, un bibelot sur lequel se pose avec complaisance ses prunelles indulgentes. Si tu savais ce qu'il devient insipide mon rôle de momie en action.

Ce disant, elle faisait songer sous la mousse d'or pâle de ses cheveux à une fillette à qui on vient de refuser un jouet.

"En effet, quelle belle poupée d'amour", songeait Rhéjane qui, pour la première fois peut-être, la détaillait aussi attentivement. Sous la blondeur de ses cheveux sa carnation veloutée de pêche retenait le regard par son étrangeté, la nuance des yeux semblait indéfinissable: tantôt violets pour se nuancer ensuite jusqu'au bleu nuit, les lèvres délicatement rosées au modelé attirant s'ouvrait sur deux rangées de fines dents nacrées. Ni petite, ni grande, d'une grâce vaporeuse sous la fine mousseline pastellisée de sa robe qui flottait autour d'elle comme des ailes frémissantes.

— Vous faites une petite madame peut-être trop exigeante, conclut enfin la jeune fille... Enfin, je crois que de la part de ton mari il n'y a pas de parti pris. Je t'en prie, ne va pas, obstinée, gacher ton bonheur pour une aussi minime question d'amour-propre — c'est un peu la manie des êtres à qui le bonheur sourit toujours que de vouloir le compliquer par ces mille petits riens qui sont, si je puis m'exprimer ainsi, les vagues petits nuages que le triomphant soleil d'avril chasse de toute l'ardeur de ses rayons.

— Pour connaître le prix du bonheur, continua-t-elle rêveuse, faut-il à l'encontre des privilégiées l'avoir conquis pas à pas, tremper de frêles joies dans l'amère coupe des larmes; être arrivé enfin au port après de longs jours d'orage.

Quelque chose d'infiniment triste dans son accent avait frappé la jeune femme, et le pressentiment d'un chagrin vrai, effrayant d'inconnu la fit frissonner, puis embarrassée, saisie de ce qu'elle pressentait sans qu'il ait été exprimé elle n'ose interroger, sachant sa compagne assez tour d'ivoire, alors pour toute réponse elle se borne à l'envelopper dans sa plus affectueuse étreinte.

— Ce que je dois te sembler affreusement égoïste que de me plaindre à toi à qui la vie a mesuré si parcimonieusement ses munificences.

Orpheline très jeune tu as manqué la tendresse maternelle, les délicieuses gateries d'un trop indulgent papa aux caprices enfantins... Maintenant encore tu vas seule dans la vie, gravitant autour de ces pâles petites figures à qui tu distribues les merveilleuses parcelles de ton cœur. Pourtant!!! ton oeuvre de rayonnement doit être terminée; c'est ton tour à boire à la coupe du bonheur, je te voudrais si heureuse, pourtant si tu savais, heureuse autant que tu le mérites, ma chérie.

— Ne n'exalte pas ainsi interrompt Rhéjane souriant franchement au panagérique de son amie. Je t'assure que vous avez fait en sorte de suppléer aux chers absents, en m'offrant une bien large place à la douceur de votre foyer. Seule la perspective de ton départ a jeté



LES échappées de soleil font sur l'horizon les moires les plus artistiques sur lesquelles l'oeil se fixe ravi. Et les vaporeux nuages roses allant jusqu'au rouge violent font dans le lointain le simulacre de dolmens dans un désert de feu. La dégradation lente des nuages... tout mauves qu'ils sont devenus ont maintenant l'apparence d'ailes déployées; pour sombrer ensuite dans un sillage de poussière d'or aux profondeurs inconnus du zénith.

Puis le tout se fond dans les ombres du soir qui montant de la terre s'épandent par tout le ciel où s'allume une petite étoile d'or qui semble sourire aux deux formes féminines perdues sur la grande terrasse dominant ce pic de verdure.

— Eh bien! murmure Myrza regardant sa compagne dont la sil-

houette élégante se profile sur l'horizon en lignes harmonieuses. La pâleur mate de son teint semble accentuer davantage le sombre éclat des prunelles grises.

Au son de cette voix la bouche sérieuse au repos avait frémi. Aussi après une pause elle réplique sans empressement (un observateur averti eut souligné une légère lassitude):

— Que puis-je, moi, hélas!... ta situation quoique compliquée à volonté n'est sans doute pas sans issue?

— Tu es bien certaine que tous tes efforts ont tendu à éviter cet écueil dressé maintenant entre notre bonheur et tous deux.

— Mais si, tu ne prétends pas, je suppose, à ce que j'aie auprès de mon mari me faire pardonner les torts qu'il a.

Canadienne

VOCATION

Gita

une ombre à la quiétude que je goûtais au milieu de votre cher trio.

Et ensuite c'est librement que j'ai choisi cette carrière d'infirmière à l'hôpital des tout petits. Tu ne sais pas, fit-elle s'animant, quelle douceur il y a à voir renaître ces petits êtres qu'on dispute aux griffes de la mort; pour les remettre ensuite entre les bras des parents, tout rayonnants des joies de la résurrection. Contribuer au bonheur d'autrui, quelle ivresse digne des dieux!!!! C'est pour nous vois-tu, un autre genre de maternité qui contient elle aussi des joies d'autant plus merveilleuses qu'elles sont faites du divin qui est en nous...

— Et malgré ta vocation toute tissée d'idéal tu ne vas pas pour tout cela renoncer au bonheur pour toi-même? interrogea Myrza haletante.

— Mon bonheur à moi est fait de celui des autres, je l'ai compris déjà alors que tel un enfant à la poursuite d'un papillon, je tendais comme lui mes doigts avides du désir de possession: le petit insecte voletait toujours, puis lorsque le voyant posé dans le calice d'une fleur, avec des précautions, entre le feuillage mes doigts ont tenté de le saisir, preste il s'est envolé me laissant aux doigts la fine poussière diaprée de ses ailerons. Après de nombreux échecs analogues semblant me narguer il s'en est allé sur l'autre rive se reposer de cette poursuite. Voilà le symbole de ma vie.

— Là, tu ne vas pas me tenir rancune de renoncer à la conquête du trop fuyant bonheur, et de faire halte après la fatigante chevauchée.

Ne me regarde plus comme si je personnifiais quelqu'insecte artédiluvien: ainsi que tu le fais depuis le début de cette causerie qui dégénère en confession, nous menant ainsi très loin du grave sujet à traiter.

Sans répondre à la taquinerie la jeune femme conclut d'un ton étrange: "que sous le voile il devait y avoir la gravité sublime d'un geste d'héroïque abnégation."

Dans l'ombre protectrice Rhéjane avait rougi, seulement tout naturellement elle qualifie Myrza d'enfant romanesque, trop impressionnable.

Malgré tout celle-ci demeure vaguement inquiète, redoutant la souffrance d'une brisure dans la vie de son amie.

Maintenant elles cheminent silencieusement par les sentes et au lieu de diminuer l'impression se précise davantage dans son esprit, allant jusqu'au cœur, y faisant naître une irraisonnée souffrance. Souffrance faite de cette inconnu dans lequel elle sombrait.

— Nous voilà arrivées, ma gentille rêveuse qui construit des châteaux d'Espagne sous le clair d'étoile inspirateur, prend garde: la triomphante aurore aura tôt fait de les réduire en fumée nacrée, menace Rhéjane de son doigt rose. Bonne nuit, une bonne caresse à ton petit André et à ton ami mon plus amical souvenir.

♦ ♦ ♦

Cette nuit-là Rhéjane fut très longue à trouver le sommeil qui obstinément fuyait ses paupières largement ouvertes sur certaines reminiscences...

Elle se revit alors presque heureuse dans sa famille adoptive, partageant étroitement la même vie que Myrza sa soeur de prédilection. Quoiqu'une seule année ne les séparait Rhéjane semblait au moral de beaucoup l'aînée à cause de cette pondération qui contrastait avec l'exubérance de l'autre.

Autant l'une était gaie, autant mélancolique était Rhéjane non pas cette mélancolie qui porte l'ennui autour de soi mais voilée sous la grâce du sourire; leur entourage s'accordait à trouver irrésistibles ces jeunes filles se complétant l'une par l'autre...

Cette villégiature à Bellerive orientée par les circonstances avait marqué d'un point décisif l'avenir des deux amies.

A la campagne les relations se nouent promptement, elles ont ce charme particulier de cette absolue liberté, qui permet les rencontres, les visites à toutes heures, ce laisser-aller en marge du protocole exaspérant qu'on laisse avec plaisir quelque part à la ville. Au nombre des habitués de la Villa Bon Accueil, Jean Darville se faisait le chevalier servant des deux soeurettes.



Sa rare distinction, sa parfaite courtoisie, son optimisme souriant, sa promptitude à organiser de nouvelles distractions faisait de lui le compagnon le plus recherché.

Cette vie de repos et de plaisirs tout à la fois à notre insu provoque les intimités, c'est ainsi que se devinent les affinités... et qu'un jour du haut de sa tour le petit dieu de l'amour a lancé ses flèches dans notre petit groupe.

A l'époque de l'arrière saison où s'effeuille dans l'air encore tiède la nonchalance des rêveries, par contre les soirées frissonnent sous les baisers automnaux et les siestes au coin du feu se font plus nombreuses, sous la coutumière animation.

Etait-ce déjà la lassitude de la vie facile... Quoi donc? Puis comme à regret Jean parla de retour à la vie sérieuse, cherchant sur les figures une impression quelconque...

Myrza et Rhéjane gardaient sur leur compagnon un prudent silence. La première encore toute étonnée des récentes découvertes, vaguement troublée de ce nouveau, n'osant le révéler même à sa petite amie cela dans son incompréhensible fierté.

La deuxième gardait jalousement son secret, ayant la prescience du partage chez Myrza.

(Suite à la page 39)



PAR RICOCHET

Par Marcel Idiers

LT l'on tua le veau gras... Fâcheuse histoire pour le veau gras, mais fameuse, pour moi, que toute la famille tenait à fêter, non pas pour être rentré dans son giron, mais pour avoir passé ma thèse, ce qui me permettait, désormais, de faire graver la mention "Avocat" sur mes cartes et mon papier à lettres.

Seulement, dame, le veau, même gras, cela ne nourrit qu'une fois, et le "titre" d'avocat ne nourrissant pas du tout, quand le client vous boude, ce fut, bientôt, l'ère des vaches maigres... d'autant plus maigre que vous avez un appartement trop grand et une bonne à-ne-rien-faire, qui mange comme quatre, pour se consoler de son inaction.

Mais tout cela n'aurait rien été — on a vu des avocats gagner leur vie comme gratte-papier dans un bureau et ne pas s'en porter plus mal — si je n'avais été amoureux fou d'une jeune fille ravissante, dont le seul tort était d'avoir un père ridiculement riche... Il se peut que je vous paraisse fort arriéré, pas à "la page", diraient les jeunes gens qui sont, eux, en marge

de cette page, pas toujours claire; mais je n'aurais pas consenti pour un empire à aller demander à ce monsieur si riche, la main de sa fille charmante, avant que de pouvoir lui dire: je gagne tant... Une sottise idée, peut-être, mais une idée arrêtée...

J'en étais là, quand, un beau matin, un monsieur que je ne connaissais pas, s'en vint sonner à mon huis. Tout d'abord je crus, si incroyablement que ce fut, à l'entrée en scène de mon premier client, et j'accueillis ce visiteur avec toutes les marques du plus profond intérêt. Mais, bien entendu, je me trompais, ce n'était pas un client... C'était mieux, beaucoup mieux, c'était la fortune elle-même, sans bandeau et le nez chevauché d'un pince-nez en doublé or...

— Monsieur, me dit cet homme à l'aspect respectable, c'est, je pense, à M. Albert Laprévotte que j'ai l'honneur de parler?

— Je m'inclinai et lui assurai qu'il avait devant lui le nommé

Albert Laprévotte, en chair et en os, entièrement dévoué à ses ordres.

J'aurais dû me rappeler que la plaque, gravée, elle aussi, qui "ornait" ma porte d'entrée, n'était peut-être pas étrangère à cette érudition spontanée; mais ce sont des choses à quoi on ne pense pas toujours...

— Vous avez des parents qui vivent à l'étranger, continua le visiteur en me regardant fixement.

— Des parents? Vous voulez sans doute parler de mon oncle Bernard? questionnai-je.

— C'est cela, de votre oncle Bernard... de votre excellent oncle Bernard.

Et sans me laisser le temps de placer un mot, l'inconnu m'annonça, en frappant du plat de la main sur une impressionnante serviette de cuir:

— Vous êtes son héritier.

Je fus, je l'avoue, un peu interloqué...

— Je ne savais pas, bredouillai-je, que mon oncle Bernard était...

Le monsieur prit une mine apitoyée.

— Il est mort subitement, dit-il.

On l'a trouvé inanimé dans son fauteuil... Je comprends votre chagrin, mais je suis dans l'obligation d'accomplir ma mission... je suis notaire et M. votre oncle, ayant déshérité ses enfants...

— Ses enfants! objectai-je... Mais mon oncle n'était pas marié...

— Pas marié... Attendez... Vous dites qu'il n'était pas marié?

— Oui...

Le monsieur fouillait dans sa serviette et en retira un papier couvert d'une écriture menue qu'il déchiffra en faisant une horrible grimace.

— Exact, dit-il... Sans enfant, parfaitement. Excusez-moi, je confondais avec un autre client... M. Bernard était célibataire... Vous êtes son unique héritier.

Je croyais, aussi, mon oncle sans argent, mais je n'osais pas en faire la remarque, dans la crainte d'impatienter mon interlocuteur par mes continuelles objections.

Comme s'il m'avait deviné, le monsieur m'affirma:

— Il était très riche... l'après-guerre, les changes, une série d'opérations fructueuses sur les terrains pétrolifères...

Il sortit un deuxième papier de la fameuse serviette, et se livra, sous mes yeux, à une série d'opérations arithmétiques, plus embrouillées les unes que les autres.

— Vous héritez de seize cent mille francs, au cours du dollar, fit-il. Un joli denier...

Il dut lire dans mes yeux effarés, que c'était aussi mon avis et il n'insista pas davantage sur l'énormité de cet héritage qui me tombait du ciel.

Prenant, dans sa serviette magique, un troisième papier agrémenté de timbres, il me tendit son stylo et me dit, le plus tranquillement du monde:

— Veuillez signer, monsieur.

L'argent qu'on touche, assure don César de Bazan au deuxième acte de Ruy Blas, est toujours clair. Néanmoins, j'hésitais...

— C'est pour me donner décharge, expliqua le monsieur notaire.

Je signai pour lui faire plaisir, n'osant croire à tant de bonheur. J'étais persuadé que tout cela n'était qu'un rêve et que, dans la même minute où j'apposerais mon nom sur ce papier, le visiteur et sa serviette-surprise allaient s'évanouir, comme dans les songes trop beaux, que l'on fait les jours où l'on a trop bien mangé. Mais le monsieur, de plus en plus réel, se contenta de plier mon papier et le replaça soigneusement dans sa serviette... (Suite à la page 36)

GENERALEMENT on n'aime pas vieillir, mais cela n'empêche pas d'aimer les vieilles choses; pas toutes pourtant, bien que la nomenclature de celles qu'on recherche soit tout de même assez longue. Par exemple, on aime le vin vieux, les anciens vases et les vieux oncles à héritage. Il y a aussi des gens qui aiment les vieux livres.

On fait d'ailleurs quelquefois d'assez belles trouvailles parmi les vieux livres ou vieux "bouquins", surtout s'ils ont été imprimés à l'époque où le trisaïeul de notre grand-père avait encore ses dents de lait; on a vu des gens acheter pour quelques sous des livres, pas toujours en très bon état, pas très intéressants non plus au point de vue du contenu, mais qui avaient le grand mérite de porter une date d'impression beaucoup plus lointaine encore que celle des crinolines pourtant de fabuleuse mémoire.

Ces gens-là emportaient leur vieux bouquin comme un trésor qu'ils pressaient amoureusement sur leur cœur, puis ils le rangeaient avec sollicitude dans une bibliothèque où trônaient déjà d'autres antiquités du même genre valant ensemble une petite et même parfois une grosse fortune.

L'heureux propriétaire de ces merveilles les montrait ensuite avec orgueil à ses amis, leur en expliquait les beautés connues ou soupçonnées, jouissait de leur jalousie poliment masquée sous une admiration de gens bien élevés et, la nuit suivante, dans le béat sommeil d'un mortel gâté par la fortune, il rêvait qu'il avait le bonheur de mettre sa patte de collectionneur sur le manuscrit des jugements de feu Salomon ou sur les mémoires paradisiaques du père Adam.

Les collectionneurs un peu fanatiques de ce genre sont de très braves gens; ils se donnent un mal énorme avec leur chasse aux vieux bouquins, ils se font quelquefois "emplir" gentiment, mais la plupart du temps ils ont un flair spécial dont ils font bon emploi. S'ils ont beaucoup d'argent à leur disposition cela va bien, s'ils en ont peu ils se privent volontiers du nécessaire pour augmenter leur collec-



Il y eut de grandes quantités de livres brûlés au moyen âge; dans la quantité il y avait sans doute bien des non valeurs mais certainement aussi des ouvrages dont s'enorgueilliraient bien des bibliothèques modernes.

Vieux Bouquins, livres précieux

Chronique

Documentaire

Par Louis Roland

tion. Ce sont des héros à leur manière.

Ils vivent dans une perpétuelle extase où flottent des senteurs de vieilles reliures en veau et des odeurs de papier moisi; ils ne savent pas toujours ce qu'il y a dans leurs vieux bouquins, mais ils en connaissent par cœur les titres, da-

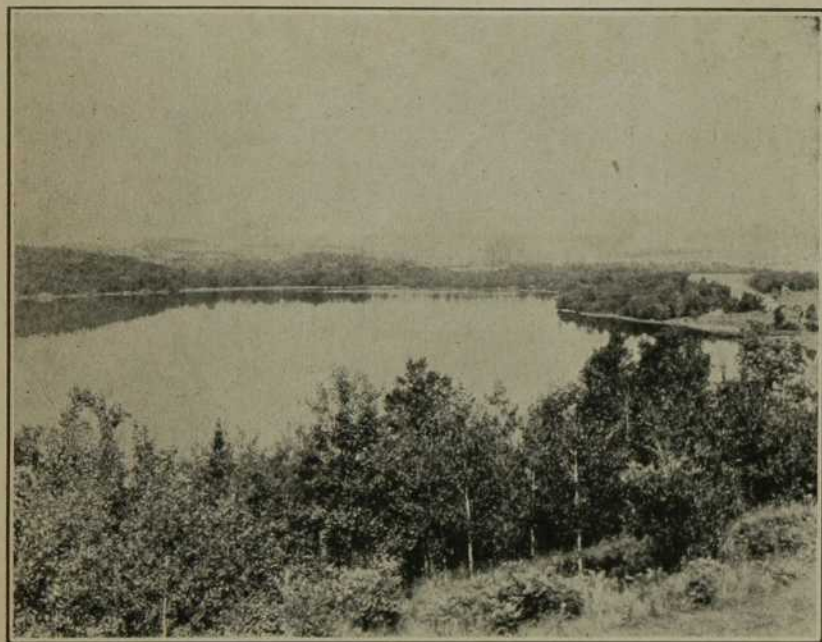
tes d'édition et lieux d'impression; ils vont jusqu'à savoir le chiffre du tirage et ce qu'il en est resté au ha-

sard des événements. Ils pourront ainsi vous dire: "Cette histoire de Tartempion n'existe plus qu'à dix exemplaires, et j'en ai un de ceux-là, le plus précieux de tous parce qu'il porte en marge de la page trente-six une annotation de l'auteur lui-même; je n'ai jamais pu la

(Suite à la page 34)

L'Actualité à Travers le Monde

LES JOLIES VILLEGIATURES LAURENTIENNES



Le Lac Rond, vu de l'hôtel "Round Lake Inn", à Weir. (Photo C. N. R.)

FRANCE

M. Louis Piérard, qui fait tant en Belgique pour les artistes, vient de consacrer à la situation de ceux-ci devant la crise, un important article dans *Le Populaire*.

Détachons-en ces lignes judicieuses:

"On a dit qu'il y a trop de peintres et sculpteurs. Est-ce que dans ce domaine comme dans d'autres, nous assistons au fameux drame dont parlait Ferrero avant la guerre déjà, conflit de la qualité et de la quantité? Est-ce que Degas avait raison quand il disait: *Il faut décourager les peintres?*"

"Je crois à une nécessité d'une réforme radicale de l'enseignement du dessin et des beaux arts. Il faudrait diriger davantage les jeunes artistes vers les applications à l'industrie. Des pays comme l'Allemagne et la Suède, à cet égard, nous ont donné de précieuses indications. En France, des peintres comme Renoir et Dufy ne se sont pas cru déshonorés en travaillant pour des fabricants de porcelaine et de tissus. Il y a autant de mérite à décorer une belle assiette qu'à faire un tableau de chevalet destiné à moisir au fond d'un grenier ministériel ou dans un musée de province que personne ne visite.

"Ne laissons pas dire par certains bourgeois que les artistes sont des bohèmes habitués à manger de la vache enragée, qu'il ne faut rien faire pour eux. Souvenons-nous de la parole de Bernard Palissy: *Pauvreté empêche les bons esprits de parvenir.*"



Autre vue du Lac Rond, dans les Laurentides. (Photo C. N. R.)

Une grande nouvelle !

On annonce qu'un touriste a trouvé dans la région de Lorach un trèfle à huit feuilles et plusieurs trèfles à cinq feuilles.

* * *

Un des officiers du *Georges-Philippart*, M. Sadorge, deuxième mécanicien, a fait des déclarations très précises. Il en ressort que notre confrère Albert Londres, dont *La Revue Populaire* a reproduit plusieurs livres, ne serait pas mort brûlé, mais noyé. Voici le témoignage de M. Sadorge:

"J'étais sur le pont des embarcations, quand j'entendis des appels provenant d'une cabine de luxe. Je vis alors un passager qui

sortait par le hublot et qui appelait à l'aide.

"C'était, je l'ai su depuis, M. Albert Londres. Je lui lançai un de ces longs tuyaux de toile qui servent chaque matin au lavage du pont et doivent être utilisés en cas d'incendie pour lutter contre le feu. M. Albert Londres le saisit et se glissa hors de la cabine, à la force des bras, pour atteindre le pont des embarcations.

"Le considérant comme en sûreté, j'allai au secours des enfants et des femmes, rassemblés sur le pont supérieur. La manche à eau à laquelle se cramponnait M. Albert Londres s'est rompue, probablement atteinte déjà par les flammes qui venaient du pont des premières, et il a dû tomber à l'eau."

ALLEMAGNE

Une intensité subite de l'activité politique de la part des monarchistes allemands, et des demandes répétées de la part des fascistes pour la suppression péremptoire du parti communiste à compliqué d'avantage les troubles intérieurs, aujourd'hui, à la suite d'une fin de semaine de violences et de batailles dans plusieurs villes.

Les rapports que le Kaiser Wilhelm exilé avait eu une entrevue avec l'ancien prince couronné et les banquiers allemands en Hollande, a fortement attiré l'attention à Wuerzburg comme laissant entendre un mouvement en faveur du retour de la dynastie Wittelsbach.

L'ancien prince Rupprecht, qui voyage actuellement en Franconia, a touché les troubles politiques récents au sujet des uniformes des fascistes, au cours d'un discours devant une société patriotique qui lui a donné une ovation.

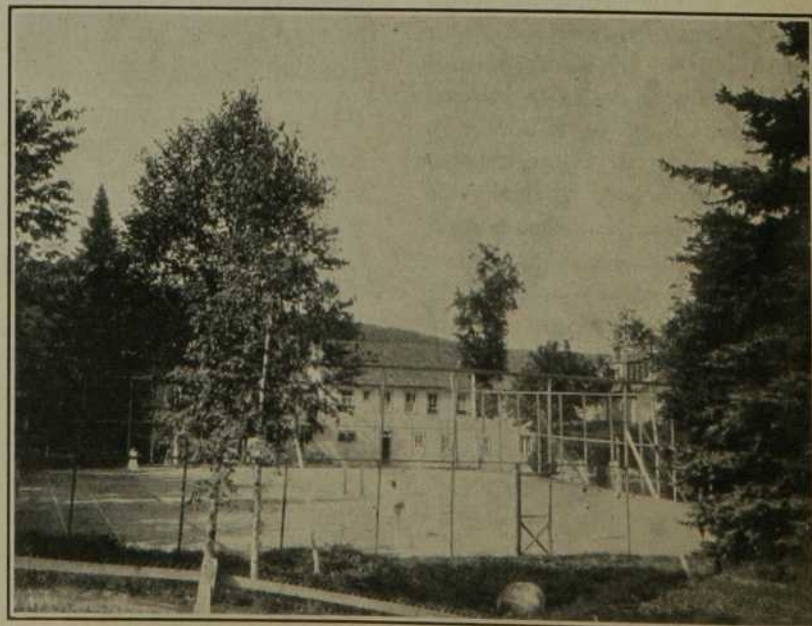
■ ■ ■

RUSSIE

Il y a encore des îles inconnues !

L'Institut arctique de Pétrograd annonce que d'après une communication radioélectrique reçue de la station météorologique de l'île Hooker, dans la baie de Tichaya, une expédition partie de ce poste, sous la direction du météorologiste Teplouchoff et du géologue Ivantchouk, a découvert quatre nouvelles îles absolument inconnues à dix milles au nord de l'île de Hayes.

(La Presse étrangère)



Les courts de tennis du "Round Lake Inn", à Weir, P. Q. (Photo C. N. R.)

Feuilleton du "Samedi"

L'Amour Sauveur

Par Jacques Brienne

No 13 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Les époux Blanchon habitent, avec une jeune fille malade, une maison isolée: la Maison Blanche. Blanchon, pour le compte d'un Anglais inconnu, fait mourir doucement la jeune fille.

Les Blanchon sont chassés de leur demeure par une inondation; ils abandonnent la jeune fille, qu'ils croient morte.

Henri Mouthon cambriole la Maison Blanche. L'un de ses complices, Raymond Vertheuil, devient amoureux de la jeune fille inanimée. Il l'enlève. Il est décidé, pour se faire aimer de Mildred, à poursuivre les études qu'il avait abandonnées. Quelques jours plus tard, Mildred surprend une conversation où Raymond confesse à un ami la part qu'il a prise au cambriolage. Déçue dans son amour, elle s'enfuit.

Mildred ignore qu'elle est co-héritière d'un lord anglais. Le frère de celui-ci, aidé des époux Blanchon, veut la faire disparaître afin d'être seul héritier.

Le pseudo-vicomte de Grissoles et l'ex-mari de Fédora, Monrelet dit Coup-de-Tampon, recherchent aussi Mildred afin d'obtenir de lord Loris une rançon.

Les deux partis s'espionnent mutuellement.

Mildred obtient un emploi de dame de compagnie chez la comtesse de Chateaux. Elle découvre que la mère et la sœur de Raymond demeurent près du château.

Raymond Vertheuil, sous le pseudonyme de François Yvon, gagne une course aérienne, grâce aux perfectionnements qu'il a apportés aux moteurs d'avion. Cela lui permet de continuer ses travaux.

Le jeune homme apprend que Mildred est au château du Plessis-la-Grange.

Lord Loris rencontre, par hasard, Tancredi, le neveu de la comtesse de Chateaux. Celui-ci l'amène au château.

IX

— Vous dites des folies, ma chère miss. Est-ce que rien existe et existera jamais pour moi en dehors de mon amour?

— Je n'irai pas jusqu'à nier la sincérité de votre sentiment...

— Ce serait nier à l'évidence!

— Mais ces amours si ardents et si aveugles ne sont généralement pas durables.

— Le mien est immortel.

— Vous le croyez... L'amour est comme une montagne. Il semble tout remplir. Plus d'horizon derrière. Eh bien, traversez la montagne et l'amour, et vous retrouverez la même immensité qu'avant.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. Commencé dans le numéro du 23 avril 1932.

— Vous me jugez mal.

Elle dit avec un peu d'agacement:

— D'ailleurs que m'importe... Je ne puis pas être votre femme.

— Vous ne pouvez pas? Pourquoi?

— Je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai.

— Et qui vous dit que vous ne m'aimerez pas? Il me semble que mon amour ne peut pas ne pas obtenir le vôtre. Je vous demande seulement votre main.

— Quant à votre amour, je suis bien certain de le conquérir à force de dévouement, de persévérance et de tendresse.

Elle secoua la tête.

Lord Loris reprit:

— Vous dites non... Permettez-moi d'essayer.

Le mouvement de tête continua de refuser.

Edouard Loris ne put retenir un geste d'irritation.

— Votre cœur est déjà pris sans doute?

Elle le regarda avec une émotion douloureuse. Mais elle ne répondit ni par des paroles ni par un geste.

— Croyez-vous, insista-t-il, que ma passion ne mérite pas au moins une grande sincérité de votre part? Je souffre tellement en attendant une promesse...

Elle eut un mouvement un peu hautain et elle répliqua:

— Il ne saurait y avoir de promesse; je vous ai dit non. C'est non...

— Vous êtes cruelle!

— Je suis franche.

— Ça revient souvent au même.

— Est-ce ma faute?

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas de mon amour? Répondez-moi sincèrement, je vous en supplie.

— Si votre cœur est pris, si vous aimez un autre homme, je vous promets de ne plus insister.

— Mais dites-moi, dites-moi la vérité.

— Vous ne devez conserver aucun espoir. Que vous importe la raison pour laquelle je suis forcée de vous refuser!

— Comment? Que m'importe? Mais si vous n'aimez pas autre part, vous vous trompez vous-même. Vos répugnances ne tarderont pas à disparaître.

— Jamais.

Lord Loris avait l'air déçu et malheureux.

Mildred qui souffrait depuis longtemps d'une douleur aussi profonde que mystérieuse, Mildred qui était obligé de tendre sa volonté pour contenir ses larmes, aperçut pourtant la souffrance de son compagnon.

Et elle dit, s'efforçant de la calmer:

— Ne soyez pas jaloux... Depuis longtemps, je n'aime plus...

— Eh bien, alors?

— Mais mon premier, mon seul amour, fut une si atroce déception que mon cœur est mort pour toujours.

— S'il en est ainsi, je puis encore espérer.

— Non, aucun espoir ne vous est permis.

— Ah! je le vois bien, vous l'aimez encore!

— Et quand cela serait?

— Je comprends maintenant.

— Vraiment?

— J'ai un rival, un rival que je ne connais pas. Mais je le découvrirai et je vous jure qu'il aura de mes nouvelles.

Toute la violence du grand seigneur habitué à voir tout plier devant lui se réveillait en lord Edouard.

Jamais l'Américaine ne l'avait vu dans cet état.

Ses yeux lançaient des éclairs pendant qu'il criait:

— Tremblez pour lui, Mildred, je me vengerai!

Mais ces paroles violentes n'effrayèrent nullement la jeune fille.

— Trembler? dit-elle. Pour qui me prenez-vous? Sachez, mylord, que je n'ai jamais eu peur.

Elle se leva, et d'un ton sec, elle ajouta, belle de fierté irritée et méprisante:

— Brisons là, mylord, allez-vous-en, je vous prie; notre entretien n'a que trop duré.

Déjà, lord Loris, qui n'avait pu maîtriser un premier mouvement de colère s'était resaisi.

Il crut prudent de battre en retraite et de ne pas exaspérer la jeune fille.

Il se leva à son tour.

— Je vous obéis, dit-il. La colère est mauvaise conseillère. J'ai eu tort, je l'avoue. Mais je vous laisse. Je vous demanderai pardon quand vous-même vous aurez recouvré votre calme.

Et il se retira après un grand salut aristocratique.

Mildred le suivit du regard comme si elle craignait un retour offensif.

Puis, quand il fut assez loin, elle se laissa retomber sur le banc de pierre et elle plongea son visage dans ses mains.

Elle était enfoncée dans une méditation si profonde qu'Yvonne crut pouvoir changer de place sans être entendue.

Elle se glissa doucement, prudemment jusqu'à une distance suffisante, regagna le sentier et alors, tranquillement, ouvertement, elle se dirigea vers Mildred et vers le château.

Longtemps, le bruit de ses pas ne parut point frapper l'attention de la jeune Américaine.

C'est seulement quand elle fut tout près, à deux mètres, que l'étrangère releva brusquement la tête.

Son visage était couvert de larmes.

Quand elle se rendit compte que son chagrin avait un témoin, elle détourna rapidement la tête.

Mais Yvonne vint s'asseoir auprès d'elle.

Et elle dit doucement, en anglais:

— Vous permettez, mademoiselle?

Mildred regarda celle qui lui adressait la parole dans sa langue maternelle.

Elle la reconnut.

C'était la sœur de Raymond...

La sœur de l'homme dont le souvenir la faisait rougir de honte et d'amour... qui obsédait ses pensées, et qu'elle méprisait sans pouvoir l'oublier.

Elle n'avait jamais parlé à Yvonne, mais elle l'avait vue plusieurs fois, de loin.

Son premier mouvement fut de la repousser ou de la fuir.

Mais elle n'osa pas.

Elle resta assise sur le banc, sans dire un mot.

Yvonne reprit :

— Vous paraissez être malade, mademoiselle, ou avoir du chagrin.

Ces simples paroles furent dites avec tant de bonté, et le visage de la jeune fille était empreint d'une telle loyauté que l'Américaine en fut impressionnée.

Elle ne pensa plus à fuir.

Elle répondit doucement :

— Je ne suis pas malade. Quant au chagrin, une exilée en a toujours.

Yvonne répliqua :

— C'est sans doute que vous avez laissé votre cœur dans votre pays ? Car il me semble que la patrie d'une femme, c'est son amour.

Mildred eut un sursaut.

— Mon cœur est mort et je n'ai pas d'amour.

— Vous vous trompez, mademoiselle.

— Qu'en savez-vous ?

— Quand le cœur est mort, on ne pleure plus. Quand la source est tarie, d'où viendrait encore le fleuve ?

La jeune Américaine laissa reposer sur son interlocutrice un regard étonné.

La douceur et la profondeur des paroles d'Yvonne la touchaient étrangement.

Elle dit :

— Vous êtes de mon âge. Et vous parlez avec la sagesse d'une grand-mère.

Un doux sourire fut la seule réponse de la sœur de Raymond.

Il y eut entre les deux jeunes filles un silence plein de pensées.

Une détente se faisait dans l'esprit de Mildred.

Elle demanda :

— Auriez-vous souffert vous aussi ?

— Qui n'a pas souffert ?

— Vous avez cependant une mère, des parents. Moi, je n'ai que des ennemis.

— Votre beauté doit pourtant vous valoir des amis ?

— L'homme qui nous désire est le pire de nos ennemis.

— Mais celui qui nous aime...

— Ah ! celui-là, c'est le bonheur même, pourvu qu'il soit digne de nous !... Mais s'il se révèle indigne.

Le cœur d'Yvonne battait à se rompre.

Et, en ce moment précis, il lui sembla qu'elle n'avait pas le droit de faire ce qu'elle faisait.

Elle prit une main de l'Américaine.

Et elle déclara :

— Je ne voudrais pas surprendre vos confidences. J'accomplis donc un acte de stricte loyauté en vous disant mon nom.

Elle fit une pause.

Mais Mildred eut un pâle sourire et ne répondit rien.

Son nom, ne le connaissait-elle pas ?

— Je m'appelle Yvonne Vertheuil.

— Vertheuil ? répéta Mildred comme un écho.

Elle ferma les yeux, et porta la main à sa poitrine.

La sœur de Raymond crut qu'elle allait défaillir.

Elle allait se porter à son secours, mais d'un geste, l'Américaine la repoussa.

— Vertheuil ? murmura-t-elle de nouveau, comme en un rêve.

N'avait-elle pas promis, un jour, de ne jamais oublier le nom de son sauveur ?

N'avait-elle pas dit :

— Toujours Raymond Vertheuil sera mon ami.

Elle y songeait en ce moment.

— Ah ! les instants délicieux qu'elle avait passés dans la chambrette du quai d'Orléans, alors qu'elle renaissait à la vie, alors qu'elle paraissait Raymond de toutes les qualités, de toutes les vertus !

Et maintenant, que restait-il des beaux rêves qu'elle avait formés ?

Elle dit :

— Alors, vous êtes sa sœur ?

Loyalement, se refusant à toute ruse, Yvonne répondit simplement :

— Je suis sa sœur.

— Et c'est lui qui vous envoie ?

— Non, non, ce n'est pas lui. Je vous le jure.

— Je lui ai arraché la confidence de son amour, de sa douleur, de son désespoir.

— Mais il m'a défendu de vous parler de lui.

— Ah !

— Si je brave sa défense, c'est que je crois qu'un malentendu vous sépare.

— Un malentendu !...

— Je crois que vous vous aimez toujours et que vous êtes destinés l'un à l'autre.

— Taisez-vous, Yvonne.

— Laissez-moi parler au contraire.

— Laissez-moi vous dire ce que nul sans doute ne vous a dit, ce que nul ne pourrait vous dire.

— Raymond a eu des torts...

— Taisez-vous, Yvonne, taisez-vous, au nom du ciel !

L'accent était si âpre, et les traits convulsés de l'Américaine dénotaient une telle émotion que la sœur du coupable n'osa continuer.

Et ce fut de nouveau entre les deux jeunes filles un silence long et embarrassé.

La sœur de Raymond se tenait immobile.

La jeune Américaine au contraire secouait la tête.

Tout à coup des larmes crevèrent ses yeux.

Yvonne s'écria :

— Vous pleurez ?... Ah ! je le savais bien que vous l'aimiez encore, et que vous lui pardonneriez un jour !

— Non, Yvonne, non.

— Je voudrais que mes larmes eussent la signification que vous leur donnez.

— Hélas ! elles veulent dire tout autre chose, le contraire de ce que vous croyez.

— Je pleure, Yvonne, mon bonheur à jamais perdu.

— Non, Mildred.

— Vos larmes signifient seulement un trouble obscur.

— Mildred, je vous assure que vous aimez encore Raymond.

— Peut-être, s'écria-t-elle. Mais...

— Il n'y a pas de mais contre l'amour.

— Il y a l'honneur, Yvonne, qui est plus que l'amour.

— Quand l'honneur l'exige, on s'efforce de ne plus aimer.

— On n'y réussit pas.

— Si on aime encore, on cache son amour.

— On n'en souffre que davantage.

— On cache sa souffrance et on agit comme si on n'aimait plus, comme si on ne souffrait plus.

Yvonne Vertheuil restait très surprise de tout ce qu'il y avait de force de volonté chez cette enfant, si blonde et si délicate.

Elle admirait cette énergie.

Et elle s'inquiétait.

L'œuvre de rapprochement qu'elle avait entreprise lui semblait plus difficile.

Impossible peut-être !

Mais il y avait chez mademoiselle Vertheuil autant de persévérance que de ténacité chez Mildred.

La sœur de Raymond réfléchit un instant.

Puis elle reprit :

— Oui, Mildred, vous avez raison. Le devoir et l'honneur doivent passer avant tout, même avant l'amour.

— Mais lorsque, par malheur, notre conscience et notre cœur ne sont point d'accord, quel désert de désolation doit devenir la vie d'une femme !

— Hélas ! soupira la ferme, mais tendre Américaine.

— Je vous plains d'autant plus, ma pauvre Mildred, que, pour ma part, je suis plus heureuse.

Et, comme dans un souvenir soudain, elle ajouta :

— Mais vous connaissez probablement mon fiancé ?

— Vous croyez ? fit Mildred avec un peu d'étonnement et avec beaucoup de politesse indifférente.

— Je crois savoir que c'est lui qui vous a soignée, que vous a guérie chez Raymond.

Cette simple phrase rappelait à la jeune exilée, tant d'heures diversement émues, qu'elle pâlit étrangement.

Elle interrogea avec intérêt :

— Serait-ce monsieur François Girard ?

— C'est lui-même.

— Ah ! je vous félicite. Je suis persuadée qu'il vous rendra parfaitement heureuse ; c'est un noble cœur.

Elle prononça la fin de la phrase à voix basse, comme accablée.

Non pas qu'elle fût jalouse du bonheur d'autrui.

Mais en présence de la sœur de Raymond, elle ne pouvait détacher sa pensée des souvenirs qui l'assaillaient en foule à chaque instant.

Yvonne Vertheuil ressemblait beaucoup à son frère.

Miller's Worm Powders nettoient l'estomac et les intestins des vers de sorte que l'enfant ne sera plus troublé par leurs ravages. Les poudres sont douces au goût et aucun enfant ne s'objectera à les prendre. Elles ne sont pas nuisibles dans leur composition et si dans quelques cas elles causent des vomissements, ce n'est pas parce qu'elles sont vomitives mais c'est une indication de leur travail effectif.

Tout chez elle lui rappelait celui qu'elle avait tant aimé, et qu'elle aimait encore dans le fond de son cœur.

Néanmoins la froideur de Mildred blessa Yvonne.

Elle se dit :

— François qui l'a soignée avec tant de dévouement ! Elle pourrait vraiment lui témoigner un peu plus d'intérêt.

Mais elle ne laissa rien paraître de ce sentiment, et tout entière à l'œuvre qu'elle avait entreprise, elle ajouta :

— Oui, je serai heureuse et je le rendrai heureux. François est un garçon honnête et un cœur d'or.

« Nos deux natures paisibles et droites se conviennent admirablement.

« Et pourtant, parfois, je suis un peu jalouse de celles qui aiment des natures inégales et vertigineusement puissantes.

« Elles ont la joie maternelle de protéger un caractère d'enfant, de guider quelqu'un qui, sur les sentiers ordinaires, ne sait pas se conduire.

« Et elles ont le bonheur envivant d'assister à des découvertes et à des inventions géniales.

Les caractères faibles sont fréquents, remarqua Mildred, mais les grands cerveaux sont rares.

Comme si elle n'avait pas entendu, Yvonne continua :

— Je regrette parfois d'être la sœur de Raymond. J'aurais su l'aimer, moi, avec le mélange d'indulgence et d'admiration qu'il mérite et dont il a si grand besoin.

Mildred hocha la tête et ne répondit rien.

Yvonne reprit :

— Il faudrait une femme qui l'aime et le comprenne pour contenir les écarts de cet enfant terrible, pour soutenir ce chercheur dans ses déceptions et pour exalter ce cerveau admirable jusqu'à lui faire donner tout ce qu'il peut donner.

— Je ne connais pas votre frère sous le jour que vous me présentez.

« Je connais un être d'un charme, hélas ! trop pénétrant.

« Et je connais une nature généreuse et aimante.

« Mais je connais aussi un être corrompu par la vie et qui est descendu trop bas.

— Croyez-vous que j'ignore ses fautes et que je n'en aie pas souffert avant vous ? et peut-être plus que vous ?

« Mais si l'amitié d'une sœur avait la force de relèvement que la nature n'a donnée qu'à l'amour, je n'aurais pas la lâcheté ou, si vous voulez, le triste courage de jeter le manche après la cognée.

« Et je vous jure que j'aurais bien su lui épargner la plupart de ses fautes.

Mildred s'était dressée devant ce reproche direct.

Yvonne se leva en même temps qu'elle.

Elle essaya de prendre la main de l'Américaine. Mais Mildred se déroba à cette effusion.

— Alors, dit-elle d'une voix frémissante, vous me conseilliez de l'épouser ?

— Oui, Mildred, et cela non seulement dans son intérêt, mais aussi dans le vôtre.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, je suppose.

— Ne l'aimez-vous donc pas ?

— Qu'importe si je l'aime !

— Comment, qu'importe ?

— Ecoutez-moi, Yvonne, s'écria l'Américaine avec désespoir, en se dégageant brusquement.

Et cette fois elle s'enfuit tandis que la sœur de Raymond, le visage dans les mains, les yeux pleins de larmes, se laissait retomber sur le banc de pierre.

« L'aimerais-je encore plus, que jamais je ne serai la femme d'un cambrioleur !

IX

L'été qui décline dore les arbres et les bords de la Marne sont exquis par les lumineuses après-midi qui précèdent l'automne aux fruits ambrés.

Sur les eaux miroitantes, un petit canot glisse lentement, mené par un enfant de douze ans ; il lève en cadence les rames légères, fait jaillir l'eau en perles liquides et la frêle embarcation laisse derrière elle un sillon éphémère.

Le petit garçon s'appelle Olaf ; c'est le fils de Mouthon.

A l'arrière du bateau, une petite femme très brune est assise.

C'est une de nos anciennes connaissances, c'est la même Chichi, qui, nerveusement et le visage à l'envers, déchire sauvagement un bouquet de coquelicots que son gentil compagnon vient de lui cueillir.

L'aimable enfant d'Ida, aux grands yeux couleur de mer et de rêve, s'évertue à distraire la fantasque créature, mais il ne

trouve rien qui l'amuse et l'intéresse.

C'est que Grisolles l'a quittée, prétendant aller taper une vieille tante en personne et il l'a laissée, pour la seconde fois, à la garde de madame Mouthon.

Et la même s'ennuie à mourir près de la douce et mélancolique femme de l'indicateur des mauvais coups à faire.

En réalité, Grisolles, qui n'a plus d'argent, a été retrouver sa princesse russe à Bagnères-de-Luchon.

Il compte lui arracher la forte somme ou lui refaire ses bijoux.

Cela ennuyait fort le pseudo vicomte de quitter la singulière petite femme qui l'amuse décidément pour quelque temps encore, mais les affaires sont les affaires et l'histoire de Mildred, qui rapportera gros, dure bien longtemps.

Impossible, en effet, de savoir où cette pécure peut nicher.

Toutes les recherches non interrompues de la bande sont restées sans résultat.

Toutes les investigations n'ont servi à rien.

Pourtant, Gri-Gri vient d'avoir une idée, une idée qu'il qualifie lui-même d'heureuse et dont il s'inspirera dès son retour.

En attendant il est parti et il a annoncé lui-même que son absence durerait de huit à dix jours.

Le petit Olaf rame et fixe ses yeux pensifs et souriants sur la jeune femme.

La même Chichi s'étire, bâille, jette à l'eau un à un les coquelicots.

— Ah ! mon petit Olaf, tu es bien gentil et tu feras un rude ment beau garçon dans cinq ou six ans d'ici ; tu seras un fameux canotier, mais vois-tu, mon gosse, ce que je me fais des cheveux, moi, ici !...

— C'est pourtant bien joli chez nous, réfléchit le gamin aux yeux tendres, et si papa ne grondait pas si souvent et si maman ne pleurait jamais, je serais bien heureux.

— Pauvre même !

— Vous n'aimez donc pas la rivière

La petite brune fait un signe négatif, plein de mélancolie.

— Pourtant, elle est si fraîche par ce grand soleil et l'on est si bien dans l'ombre des saules.

La même Chichi hausse les épaules.

— J'aime ça deux fois par an, Olaf, en partie avec des cano-

tiers qui chantent ; alors on descend, on fait des folies, on casse des bouteilles, on mange de la friture, on rit, on danse, on fait la bombe, quoi !

Olaf soupire et regarde sa compagne avec de grands yeux effarés.

Puis il dit gentiment :

— On voit bien que les bords de la Marne, ça n'est pas votre pays !

— Ah ! non alors ! T'imagines-tu, potée de souris, que je suis née dans un village ou dans un pays comme tu dis ?

La même Chichi avait un air extraordinairement méprisant et elle toisait de tout son haut le gosse intimidé.

— Dame, vous êtes toujours bien née quelque part ?

— Je suis née à la Villette, au cœur de la capitale, apprends cela, mon petit glaçon.

— Je n'y ai jamais été, avoua naïvement le petit.

— Ça, c'est un chic patelin, affirma la même avec une conviction attendrie.

— C'est si beau que ça ?

— Ah ! tu m'en diras des nouvelles quand je t'y mènerai.

— Vraiment, vous m'y conduirez ?

— Demain, si tu veux.

— Ah ! oui, je veux bien.

— Tu verras ça si ça grouille ! Ça sent les pommes frites. On n'y fait pas de manières. On se parle dans la rue comme si on s'était connu en nourrice. Les hommes sont tous costauds et les femmes ont des beautés dans mon genre ; plutôt moins bien en général. Enfin, c'est une patrie épatante.

Pendant cette description, le bateau filait au ras des berges toutes blanches de grosses pâquerettes.

— Oh ! dit le petit Olaf, il y a là des fleurs que maman aime ; si vous voulez on va lui en faire un bouquet.

— Allons-y. Aussi bien, j'ai les jambes engourdies dans ta bagnole de bateau.

L'enfant aborda, tira à lui le canot et l'amarra comme aurait fait un vieux canotier.

La même Chichi sauta à terre d'un bond de sauterelle.

Elle n'avait point regardé devant elle et elle fut toute surprise d'entendre un juron sortir des hautes herbes tandis qu'un homme se redressait en frottant ses yeux gonflés par l'ivresse et le sommeil.

— Aïe, aïe, cria-t-il, tu m'as marché sur l'abatis, espèce de corneille, va!

Il regarda la femme et il remarqua:

— Une brune, ça ne m'étonne pas... Les brunes je ne les aime guère, et elles me rendent la pareille; il faut bien le dire, j'ai jamais eu de chance avec elles!

L'homme ronchonnait tout en faisant des efforts comiques pour se mettre debout.

Enfin, après quelques culbutes maladroites, il y parvint et, dès qu'il fut sur ses jambes, il regarda plus attentivement la même Chichi.

De son côté, la jeune femme le reluquait.

— Espèce de malappris, fit-elle la lèvre retroussée. Où diable est-ce que j'ai vu ta stupide binette de poivrot?

L'ivrogne se balançait avec la grâce d'un ours, simulant un tangage qui paraissait l'amuser.

Il regardait la jeune femme avec des yeux rieurs et malicieux où se dissipaient les âcres fumées de l'alcool.

— J'vas vous le dire, ma petite dame, j'vas vous le dire. Je vous reconnais...

— Comment vous appelez-vous donc? questionna la même Chichi qui commençait elle aussi à rire et à s'amuser.

Le poivrot répondit:

— Je devrais m'appeler Ismaël, vu que j'ai toujours soif.

— Votre mère a manqué à tous ses devoirs, alors, en vous donnant un autre nom.

— On ne pense pas à tout...

Pendant ce temps-là, la même Chichi réfléchissait.

— Sûr que je vous ai vu quelque part et il n'y a pas très longtemps encore.

— Pardi, fit l'ivrogne attendri, même qu'on a déjeuné ensemble.

— Tiens!

— Faudrait même que je sois bien ingrat pour ne pas m'en souvenir.

La jeune femme éclata de rire.

— Ah! j'y suis; c'est vous qu'on nomme Maboulik.

L'ASTHME APPORTE LA MISÈRE.
— Mais le remède pour l'asthme du Dr. J. D. Kellogg remplace cette misère par un soulagement bienvenu. Respiré comme fumée ou vapeur il atteint les points les plus éloignés des bronches et les adoucit. L'étranglement passe et la respiration facile revient. Si vous saviez, aussi bien que des milliers de ceux qui l'ont employé et en sont reconnaissants, combien ce remède peut vous soulager, il y en aurait un paquet dans votre maison ce soir. Essayez-le.

— Pour vous servir, riposta le marinier avec une révérence cocasse.

L'amie de Grisolles devina qu'elle allait s'amuser un brin.

Elle jeta les yeux autour d'elle.

Un cabaret modeste s'offrait à droite sous des peupliers.

Elle offrit:

— Si on allait renouveler connaissance? On boirait du vin blanc en mangeant quelques tranches de cervelas.

— Accepté, ma princesse.

— Viens avec nous, Olaf, on va goûter.

Le petit disparaissait derrière une haute gerbe de pâquerettes.

Il fut, lui aussi, enchanté de l'aventure, et bientôt le trio disparate se trouva installé devant un casse-croûte fleurant le saucisson à l'ail et le fromage.

Taquine, la même Chichi lança malicieusement au marinier:

— Alors, on les déteste toujours les brunes?

— Sauf vous, madame, fit le bon garçon, aussi galant que son aversion invétérée le lui permettait, sauf vous, j'y tiens pas beaucoup, ça c'est vrai.

— Enchantée de l'exception, goudailla l'enfant de la Villette.

— Et vos blondes amours, Maboulik, donnez-m'en donc des nouvelles. Je ne suis pas jalouse, moi, je vous assure.

Le visage de Maboulik, qui ressemblait à une lune passée au vermillon s'assombrit un peu au souvenir évoqué par la donzelle.

Un gros nuage l'enténébra.

Et il hocha la tête, avant de répondre:

— Je sais bien que ça n'est pas pour moi, mazette, la belle blonde que j'ai vue un soir pendant l'inondation; c'est un morceau trop fin, trop délicat.

— C'est, comme disait mon père en mangeant de la truite, un morceau de roi... Mais Maboulik a des yeux comme un autre pour regarder ce qui est beau.

— D'accord, mais vous ne l'avez vue qu'une fois et pas longtemps encore.

— Ça, fit l'ivrogne d'un air mystérieux, c'est ce que vous ne savez pas. Et qu'est-ce que vous diriez si je l'avais revue?...

La même Chichi frémit.

Soudain, elle devint grave, tout en essayant de conserver son air badin.

Si c'était possible!

Si cet imbécile avait découvert ce que Grisolles, Coup-de-Tampon et Mouthon cherchaient en vain.

Mais ce n'était qu'une parole en l'air, sans doute!

Un espoir qui se dissipait aux premiers mots d'explication.

Une blague d'ivrogne qui voulait la faire marcher.

Elle prit son air le plus indifférent et le plus canaille.

— Mince de veine, mon vieux! Alors elle est revenue trouver son étudiant?

La même se mordit les lèvres.

N'était-il pas inutile, dangereux peut-être de parler de Raymond?

Mais Maboulik ne broncha pas. Il savait juger son monde. La jolie blonde avait l'air trop pudique et trop fin pour ressembler à ce provoquant petit bout de femme.

— Non, déclara-t-il, elle n'est pas revenue quai d'Orléans.

— Alors, vous l'avez vue en rêve, fit avec agacement la même, peu patiente de sa nature.

Maboulik se mit à rire à pleine bouche.

— Voudriez-vous me croire, si je vous disais que c'est moi qui suis allé la retrouver?

— Comment cela?

— Oh! sans le vouloir bien sûr.

— Expliquez-vous, Maboulik.

— Voilà, moi, je me doutais de rien. Et puis, crac!

— Qu'est-il arrivé?

Mais au lieu de répondre, l'ivrogne, tout en balançant lourdement la tête, donna un coup de poing sur la table qui fit valser les verres, solides heureusement.

Et il proclama:

— Y en a-t-il des hasards extraordinaires dans la vie de ce monde!

La même était tout à fait de son avis.

N'en était-ce pas un bien étrange qui l'avait fait débarquer juste à l'endroit où Maboulik cuvait son vin?

Mais appuyée sur son coude, les yeux aigus sous ses paupières à demi-baissées, elle attendait la suite du passionnant récit, et elle se souciait peu des réflexions philosophiques du vieux poivrot.

Son cœur battait bien fort.

Quelle reconnaissance n'aurait pas son Gri-Gri si, à elle seule, elle retrouvait la piste de Mildred, c'est-à-dire la fortune!

Elle crut bon de presser un peu l'ivrogne:

— Si vous croyez que c'est clair ce que vous racontez là, vous vous trompez.

— Faudrait voir d'allumer un peu votre lanterne, mon bonhomme.

Maboulik haussa les épaules.

— Les femmes, c'est toujours pressé, et ça veut y voir plus clair que les autres... surtout les brunes.

— Ah! dame, c'en est une histoire et qui ne se dit pas en trois paroles...

— Allez-y donc, ordonna la même crispée par l'attente, en brandissant sa petite main sèche sous le nez du marinier.

— Figurez-vous que j'étais trois enfants dans notre famille: deux filles et un garçon. Le garçon, c'est moi.

— Parbleu, et après?

— L'une des filles est morte à trente ans.

— Passons, je ne vois pas bien...

— Ce fut un grand malheur pour toute la famille.

— C'est possible...

— C'est possible, vous dites! Non ce n'est pas possible, c'est archi sûr...

— Mais encore une fois cette mort n'a rien à voir avec votre histoire.

La même s'était levée en proie à un trépignement nerveux qui agitait ses membres comme un pantin.

— Vous avez le sang bouillant, remarqua avec flegme Maboulik; pour lors ma dernière sœur est mariée à un garde, là-bas, dans la forêt de Fontainebleau, du côté de Marlotte.

— Il y avait plus de dix ans qu'on ne s'était pas vu.

— Un beau dimanche, je me dis: Maboulik, t'as encore une sœur sur la terre, il faut aller la voir. Je me décide et me voilà parti...

La petite brune s'était rassise et elle écoutait avec une profonde attention comprenant que cette fois le dénouement approchait.

— Je trouve ma sœur et son homme dans une jolie maison à l'entrée de la forêt, une maison où rien ne manque, ma foi. On fait un bon déjeuner, puis après on va se promener sous les grands arbres.

— Passaient des promeneurs et des automobiles et des équipages, en veux-tu, en voilà. Ah! les riches ne manquent pas dans ce pays-là!

— Tout à coup, dans une belle voiture toute basse, avec deux jolis chevaux, qu'est-ce que je vois? Ma jolie blonde!

..... SUR LE PONT D'AVIGNON



DANS toute réunion, cette charmante chanson de folklore de la vieille France et du Canada français: "Sur le Pont d'Avignon", est toujours très populaire.

Et maintenant... où pouvez-vous trouver une cigarette plus populaire que la Turret... la cigarette favorite de millions de fumeurs canadiens. Elle est fraîche, douce et odorante... et la qualité ne varie jamais.

Offre Spéciale: Nous tenons à votre disposition des disques à double face et à double grandeur reproduisant, en pots-pourris, des chansons favorites de folklore canadiennes-françaises. Envoyez votre nom et votre adresse avec douze timbres de poste de 3 cents chacun (36c.) au Département "D", Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, Case postale 1320, Montréal, P.Q.



Qualité et Douceur
CIGARETTES
Turret

IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, LIMITED

12 pour 15c.

20 pour 25c.

et en boîtes plates
 métalliques de
 cinquante et de cent.



— Cette offre se limite exclusivement aux gens qui habitent le Canada —

Un flot de sang empourpra le visage de la mère et la joie gonfla sa popitrine.

Ah! elle le tenait le moyen de faire revenir Grisolles!

Pourtant elle dit:

— Oh! vous savez, la forêt de Fontainebleau regorge d'Anglais et par conséquent de femmes blondes; vous avez dû vous tromper!

— Jamais de la vie, protesta Maboulik, jamais de la vie, je la reconnaitrais entre mille, ma blonde à moi, et au clair de lune encore...

"D'abord elle avait le même chapeau et un petit collier de pierres roses que je lui avais vu l'autre fois; et puis y avait pas d'erreur possible.

La mère avait entendu parler de ce collier qui faisait partie du signalement de la jeune Américaine, elle fut enfin convaincue.

Aussi, s'écria-t-elle avec un accent sincère:

— Ça me fait rudement plaisir, ce que tu me dis-là, mon vieux copain! Tiens, je paie encore une connette.

— Ça n'est pas de refus, la mère, mais laissez-moi finir mon histoire. Une dame grosse comme une pièce de vin était assise près d'elle. Ah! c'en était un tas! Pour galoper avec ça fallait deux bons chevaux! La rotonde, pardon, je veux dire la grosse dame, était emplumée et harnachée comme une princesse.

— C'en était peut-être une?

— Non, une comtesse seulement, m'a dit mon beau-frère en les voyant passer.

— Son nom?

— Ah! je ne sais pas, on me l'a dit pourtant. Ça finit par lux, je crois; à dire vrai, je ne m'en rappelle plus. Mais ma sœur connaît la grosse dame et la demoiselle passe souvent avec elle; c'est une dame de la haute, vous comprenez, avec larbins, équipement et tout le tremblement.

— Alors, vous vous êtes rincé l'œil?

— Une dernière fois, oui. Ah! pour être jolie, elle est jolie. Tellement que mon beau-frère,

qu'a toujours été froid pour les jupons a dit en secouant la tête: "Cette blonde, cristi, quelle femme!"

La mère Chichi fit la moue. Et sèchement elle demanda:

— Et vous n'en avez pas su davantage?

— Ma foi non. Des belles demoiselles comme ça, c'est pas pour les gueux. Pour lors, que voulez-vous, j'ai pris une bonne cuite pour me faire une raison.

— Et vous ne l'avez pas revue?

— Non, je me suis carapaté; d'abord j'avais bu toute la fine de mon beau-frère et j'avais ben trop envie de manger une friture, foi de Maboulik!

La mère Chichi était triomphante.

Elle tira de son porte-monnaie une pièce de cinq francs et la tendit au marinier.

— Voilà pour en manger une autre et pour l'arroser!

Et se levant, elle entraîna le gosse qui s'était endormi sous la tonnelle. L'enfant prit sur la tête sa grosse gerbe de fleurs pendant que Maboulik, la main sur son cœur, faisait de grands saluts de son côté, en disant:

— Ah! pour une brune, y a pas à dire, c'est une chic brune!

Mais la mère était déjà loin; elle avait des ailes aux pieds.

Elle allait écrire à son ami la grande nouvelle et elle ne dirait rien à Mouthon qu'elle ne pouvait souffrir et moins encore à sa dinde de femme.

Même si Coup-de-Tampon venait, elle saurait se taire.

Et contente d'elle-même, elle se disait:

— Après ça, on aura l'audace de dire que les femmes sont bavardes! On ne verra bien avec moi...

Une joie insolite brillait en ses perçants yeux noirs et elle brandissait, d'un air de défi, ses boucles fausses qui dansaient autour de sa petite figure vicieuse et rusée de gavroche déguisé en femme.

.....
Ainsi le mauvais sort s'acharnait à jeter les ennemis de Milledred sur ses traces!

Chaque jour, la jeune fille qui n'avait aucun soupçon s'entretenait amicalement avec lord Loris, avec l'homme qui avait soudoyé le couple Blanchon, avec l'homme qui voulait le plus résolument sa perte.

La comtesse avait remarqué l'intérêt que le noble lord portait à la demoiselle de compa-

gnie et comme elle s'était prise d'une affection très réelle pour la jeune fille, elle s'en était réjouie.

— S'il pouvait l'épouser, songeait-elle. Elle est si jolie, si distinguée!

Souvent elle faisait part de ses bons sentiments à Tancrede qui, jaloux et irrité, haussait nerveusement les épaules.

— Vous êtes vraiment emballée, ma tante. On ne voit plus les rois épouser des bergères. Lord Loris, qui sera pair un jour et qui a une immense fortune, ne tient pas à s'embarrasser d'une petite sotte, hautaine et revêche à plaisir, croyez-moi.

Le jeune hobereau eût vite changé d'avis sur la jolie Américaine si elle avait répondu autrement que par des dédains à ses galanteries fatigantes; mais il avait dû renoncer à l'intéresser à sa personne et il voyait avec dépit une sorte d'intimité naître entre la demoiselle de compagnie et son hôte.

Qu'eût-il dit s'il avait pu savoir que le noble lord avait déjà mis son nom et sa fortune aux pieds de l'enchanteresse, qu'il avait été repoussé et que le flegmatique grand seigneur s'était proposé de l'épouser ou de la faire mourir?

Mais pendant qu'Edouard Loris, en lutte avec son cœur et son ambition ne pensait qu'à faire triompher ses obscurs desseins, la belle Mary Anderson, son amie, s'étonnait de la brièveté des billets qu'elle recevait de son ami et s'indignait de la durée de son absence.

Son irritation allait grandissant de jour en jour.

Que voulait dire une telle conduite?

Quelles étaient ces affaires mystérieuses dont Edouard l'entretenait à mots couverts?

N'était-il pas plutôt en train de satisfaire un de ces caprices foudroyants comme on lui en avait tant connus dans le monde des viveurs londoniens?

Chaque jour, elle s'affermis- sait dans cette pensée que le jeune homme était pris aux rêts de quelque célèbre demi-mondaine et elle devenait plus nerveuse, plus irritable que jamais.

Elle le haïssait de tout ce qu'elle souffrait pour lui et pourtant, par une de ces contradictions inexplicables qui hantent le cerveau des amis, jamais cette liaison ne lui avait semblé aussi pré-

cieuse que depuis qu'elle craignait sérieusement de perdre son ami.

L'amour-propre blessé, la haine et la jalousie se partageaient son cœur, ce cœur de coquette, habituée aux adulations et au despotisme absolu sur l'âme faible des hommes.

Elle faisait durement payer ses rancunes à ses soupirants, jeunes désœuvrés ne sachant quel usage faire de leur temps et de leurs billets de banque.

Enfin un mot laconique d'Edouard mit le feu aux poudres.

Il annonçait à l'actrice qu'il demeurerait en France pendant toute la saison de la chasse et il lui donnait son adresse chez la comtesse de Chatelux.

Mary Anderson fut prise d'une colère farouche.

Une haine implacable s'alluma dans ses yeux d'acier.

Pourtant ce fut le sourire aux lèvres qu'elle vint demander un congé à son directeur.

— Une affaire grave, dit-elle, m'appelle sur le continent.

— Si grave que ça?

— Oui, mon cher directeur.

— Alors?

— Alors, j'ai besoin d'un congé de quinze jours.

— Peste, comme vous y allez!

— Il me le faut absolument.

— Mais c'est impossible en ce moment, ma chère amie.

— Pourquoi?

— Vous le demandez? En pleine saison...

— D'abord la saison est calme, et puis...

— Et puis?...

— Ma camarade, la charmante Violette Alving, me double d'une manière très convenable.

"Vous ne pouvez donc pas me refuser ça.

L'impresario hochait la tête.

Il hésita un instant.

Que signifiait ce nouveau caprice?

Ah! les femmes, les femmes!

Certes, il était fort mécontent, mais il lui paraissait bien difficile de refuser une faveur à la grande actrice.

— Puisqu'il le faut, dit-il, en cachant son mécontentement sous un air de galanterie, partez donc!

"Vous emporterez bien d'autres regrets que les miens, et vous briserez le cœur de vos fidèles...

— En amour, dit-elle en riant, l'absence est une épreuve salutaire. A bientôt, mon cher directeur.

POUR LES BRULURES. — L'Huile Electrique du Dr Thomas est un remède modèle pour le prompt traitement des brûlures. Son pouvoir guérisseur adoucit rapidement la douleur et facilite le prompt rétablissement de la blessure. C'est aussi un excellent remède pour toutes sortes de coupures, contusions et foulures aussi bien que pour soulager les douleurs provenant d'inflammations de causes variées. Une bouteille à la maison et à l'écurie épargne bien des dépenses de médecin et de vétérinaire.

NUTRITION COMPLETE

Tous les êtres vivants ont besoin des ENZYMES

Le procédé de brassage Dow est un procédé distinct qui a été développé dans le but d'obtenir plein rendement des ★ENZYMES dans la Bière Dow "Old Stock".

Ce procédé Dow permet aux ★ENZYMES de fonctionner pleinement et de transformer les ingrédients de la bière en éléments complètement digestibles et nourrissants.

C'est pourquoi la Bière Dow "Old Stock" possède des propriétés vraiment nutritives et reconstituantes, en même temps qu'une saveur délicieuse et satisfaisante.

Pour votre agrément comme pour le bien de votre santé, buvez donc de cette excellente Bière Dow "Old Stock".

Qu'est-ce que les ★ENZYMES?

Ce sont des substances, naturellement présentes dans la levure et l'orge maltée (la base du moût), qui transforment les aliments de façon à les rendre digestibles. Sans leur aide, la plupart des êtres vivants ne trouveraient pas dans leurs aliments la nutrition nécessaire à leur subsistance.



LA BELLE
"DOW"
—la santé même!

SES "ENZYMES"
FAVORISENT
LA SANTE

Bière
Dow
Old Stock



Sa main blanche tomba dans celle de l'impresario.

— Bon voyage, pas de mal de mer surtout, et bonnes vacances, souhaita-t-il.

— Merci, répondit l'étoile, avec un accent léger et un délicieux sourire; je devenais neurasthénique, depuis quelque temps.

— Un peu de repos me fera grand bien. Encore une fois merci et à bientôt, mon cher directeur.

Il n'y avait aucune émotion dans son accent enjoué.

Mais, tandis qu'elle s'éloignait avec des mouvements harmonieux et des balancements de cygne, ses yeux, que nul ne voyait plus, lançaient des flammes rouges et un nid de vipères se tordait dans son sein.

Elle se jeta, distraite, dans son équipage où la dévotion du public entretenait des fleurs rares comme dans la chapelle d'une madone et voulut elle-même retenir son passage à la compagnie, puis elle rentra chez elle.

En quelques heures, les grandes malles aux tiroirs distincts, pareilles à des meubles ambulants, furent remplis de linge-ries précieuses, de robes de ville et de cheval et de ces mille riens sans lesquels aucune de ces femmes futiles ne croirait pouvoir vivre...

Edouard Loris, en effet, avait presque oublié l'actrice.

Tout l'intérêt de sa vie était concentré sur Mildred. Mildred qu'il devrait tuer s'il ne pouvait s'en faire aimer!... Mildred dont la résistance hautaine activait sa passion comme le vent active les flammes d'une meule de paille.

Double passion exaspérée dans ce cœur d'homme avide et conquérant, car c'était l'argent et l'amour coalisés qui le faisaient agir!

— Etrange destinée, se disait-il. Voilà que je suis fou d'amour pour celle que je dois faire périr!

Ah! prendre la proie vivante et toute chaude, l'étreindre entre ses bras pour la caresse et si elle refuse les baisers l'étreindre dans un transport de haine jusqu'à la mort!

Tel était le rêve qui hantait les nuits du misérable et qui troublait le repos de ses jours, comme un cauchemar qu'on ne peut écarter.

Mary Anderson existait-elle encore pour le don Juan aristo-

cratique? Oui, mais vaguement, comme les fantômes qu'on repousse et sur lesquels on tire volontairement un voile d'oubli de plus en plus profond.

Certes il savait—ou il croyait—que l'actrice se vengerait bruyamment de sa défection en s'entourant d'une cour de plus en plus nombreuse. Il pensait que parmi toute l'élite de la jeune aristocratie d'Angleterre, elle choisirait un nouveau favori.

Sans doute le nom du nouvel ami de la divine actrice lui serait murmuré un jour au milieu des éclats de rire, parmi les coupes heurtées de quelque insouciant fête; mais il s'affirmait que rien en lui ne frémerait... Et du reste, il y était bien décidé, il ne reverrait pas la sirène.

Aussitôt en possession de Mildred et de son or, il liquiderait cette affaire par un cadeau princier accompagné d'une de ces lettres jolies et insolentes dont il possédait l'art au suprême degré.

Il en avait même presque déterminé les termes, en fumant son cigare sous les arbres séculaires du grand parc.

Il y pensait encore quand Tancred vint le trouver.

Il s'agissait d'organiser une grande chasse, la première de l'année, qui devait avoir lieu le lendemain.

La comtesse de Chatelux, joyeuse de voir une vie nouvelle animer la maison, donnait des ordres de son fauteuil pour la réception de ses hôtes et pour le déjeuner froid des chasseurs en pleine forêt.

Le soir serait servi un grand dîner de gala donné dans l'immense salle à manger aux tapisseries Henri II, muette et abandonnée depuis la mort du comte.

Armande désignait les nappes aux blancheurs damassées et les surtouts d'argent et les précieuses porcelaines et les cristaux authentiques aux domestiques honorés de sa confiance.

Mildred l'aidait, transmettait les ordres, allait et venait à travers le château.

Tout à coup, interrompant la longue kyrielle des ordres et des recommandations, la comtesse demanda à la jeune fille.

— A propos, ma chérie, vous avez reçu votre amazone, n'est-ce pas?

La jeune Américaine sourit et rougit.

— Oui, madame.

— Et vous êtes contente?

Elle se força pour dire:

— Mais oui, je vous remercie bien; vraiment, madame, vous me comblez.

— Vous serez délicieuse, ma mignonne, affirma la grosse Armande.

La jeune fille détourna la tête.

Que lui importait cette beauté dont elle ne savait plus que faire!

Armande avait voulu, dès le début, qu'elle montât à cheval.

Elle avait obéi.

Elle avait même affecté d'y prendre un plaisir qu'elle n'éprouvait pas.

Maintenant encore, elle voulait remercier sa bienfaitrice, et cependant elle aurait désiré être dispensée d'assister à cette chasse. Elle dit, les yeux baissés:

— Madame, je suis touchée plus que je ne puis le dire de vos bontés...

— Vous me traitez comme une égale, vous faites tout pour me faire oublier que je ne suis qu'une pauvre orpheline sans fortune; votre amitié est ce que je possède de plus précieux, mais ne vaudrait-il pas mieux que je demeure près de vous?

La comtesse hocha la tête en signe de dénégation.

— Non, non, mille fois non; vous êtes trop timide, vous osez à peine jouir d'un pauvre plaisir... Moi, je ne suis pas égoïste, ma chère enfant et je pense à votre avenir.

— Mon avenir! répéta la pauvre Mildred d'une voix blanche.

— Oui... Etes-vous donc aveugle au point de ne pas voir que lord Edouard est éperdument amoureux de vous? Lord Edouard, ma chère enfant, un grand seigneur, un futur pair d'Angleterre!...

Mildred pâlit et hocha une tête pensive.

— Je le sais, laissa-t-elle tomber avec froideur.

— Oh! comme vous dites ça, s'exclama la comtesse. Il est si beau, si noble! Toute autre, à votre place, en aurait la tête tournée.

La bonne Armande se rappelait sa joie, son contentement quand le comte de Chatelux avait demandé sa main, trente ans auparavant...

Mildred d'une voix faible répondit:

— C'est exact, lord Loris n'a qu'à choisir. Et pourtant...

La comtesse était abasourdie.

— Que lui reprochez-vous?

— Il est princièrement riche, il est beau, distingué, intelligent, il porte avec honneur un grand nom...

— Quant à vous, vous êtes jeune, belle, vous avez de l'imagination, et l'on dirait qu'en sa présence une gêne étrange vous saisit, oh! je l'ai remarqué déjà plus d'une fois...

— Vous le fuyez; sa présence vous oppresse...

— C'est vrai.

— Et ce n'est pourtant pas l'amour, j'en suis sûre, qui vous trouble ainsi.

La jeune fille s'écria vivement:

— Oh! non, je ne l'aime pas.

Sa conversation m'intéresse, il m'arrive parfois d'y trouver du plaisir, mais, alors même que je le voudrais, je ne saurais l'aimer.

— Oh! oh! fit la châtelaine, de plus en plus étonnée.

Puis, en riant, Armande ajouta:

— C'est comme Rip alors... Lui ne l'aime pas non plus...

Et après un silence elle questionna:

— Vous avez donc un secret, mon enfant? Votre cœur, ce cœur charmant, s'est donc déjà donné?

Une expression de souffrance crispa les traits fins de la demoiselle de compagnie. Un soupir gonfla sa poitrine, une larme perla au bord des longs cils, mais elle se tut, n'ayant jamais confié ses peines à la comtesse, dont pourtant elle devinait l'affection presque maternelle.

Il n'en était pas besoin, d'ailleurs; madame de Chatelux avait deviné.

Elle eut un geste de mauvaise humeur, non contre sa petite amie, mais contre la destinée qui arrangeait si mal les choses.

Jamais, en effet, pareille occasion pourrait-elle se présenter pour une pauvre jeune fille comme sa demoiselle de compagnie?

Ce premier amour qui lui barrait la route, elle s'en guérirait assurément comme tant d'autres, mais il serait trop tard.

La comtesse se promit d'arracher à la pudique réserve de Mildred des détails sur ce qu'elle appelait déjà le pernicieux amour de la jeune fille.

Pour l'instant elle dit seulement, et comme pour elle-même:

— C'est dommage. Lord Loris est un homme charmant et qui

fera le bonheur de la femme qu'il aimera..

L'Américaine le pensait aussi.

Et, malgré ses secrètes et inexplicables répugnances, elle tenait l'Anglais pour un homme d'honneur et un véritable gentleman.

Parfois elle regrettait même de ne pouvoir l'aimer pour se débarrasser à jamais du souvenir de Raymond.

Donc, songeuse aux dernières paroles de sa bienfaitrice, elle s'avança vers une fenêtre pour s'isoler un instant, et se plonger dans ses pensées.

En levant les yeux, elle aperçut devant elle une jeune femme au maintien fier, qui lui parut imposante comme une duchesse.

Cette femme, c'était Mary Anderson.

Les actrices de talent possèdent un sens merveilleux pour imiter les façons des grandes dames; elles se mettent tout naturellement à l'unisson des manières du monde aristocratique.

Celle qui s'avançait avait su saisir les nuances presque insaisissables qui différencient les classes sociales.

Elle s'était approprié non seulement la grâce, mais la perfection des manières que devaient avoir les nobles héroïnes qu'elle avait incarnées.

Cette distinction acquise, elle s'en servait dans la vie comme sur la scène pour jouer des rôles, ses rôles personnels, ses rôles de femme.

Ces derniers n'étaient pas les plus mal joués.

Elle était arrivée le matin même à Fontainebleau où elle n'avait pas tardé à savoir que son ami était l'hôte, depuis longtemps déjà, de la comtesse de Chatelux, au château du Plessis-la-Grange.

Elle avait pris des renseignements sur la châtelaine.

— Est-elle jeune, cette comtesse? avait-elle demandé au postillon qui menait le landau de louage dans lequel elle était montée.

Une hilarité muette avait été d'abord la seule réponse du postillon, qui n'avait pu s'empêcher de murmurer:

— Mince de taille, surtout.

Puis craignant de déplaire à la personne qu'il conduisait et de compromettre son pourboire, il avait ajouté, à voix haute:

— C'est une dame qui s'est si tellement engraisée, qu'elle en est quasiment infirme; elle n'est

pas jeune et d'ailleurs cet embonpoint ne la rajeunit pas non plus.

Un sourire fugitif parut sur les lèvres de la belle actrice; puis soudain, d'une voix inquiète, elle demanda:

— Mais n'a-t-elle pas une fille, cette comtesse de Chatelux?

Le cocher affirma:

— Pas d'enfants. Ça désolait même rudement le comte qui est défunt...

Mary Anderson se tut.

Le problème s'épaississait.

Quel intérêt alors avait amené et retenait son ami en ce lieu?

Après avoir quitté le landau et tandis qu'elle s'avançait à travers les allées du parc, vainement essayait-elle de deviner les projets de lord Loris. Et cette préoccupation lui était encore présente quand soudain elle leva les yeux à son tour et croisa son regard avec celui de Mildred.

Alors, avec ce flair mystérieux qui remplace chez certaines femmes l'instinct de divination attribué aux voyantes, elle se répondit avec certitude et aussi avec un atroce sentiment de jalousie:

— Voilà la réponse.

Mais sans reculer sous le choc de la douleur et de la colère, elle gravit d'un pas léger le perron.

Un valet s'avançait sous la vérandah.

L'actrice l'interrogea:

— Madame la comtesse de Chatelux?

— Vous désirez lui parler?

— Oui, je veux la voir, répliqua Mary avec cette admirable assurance faite de toupet et d'arrogance qui en impose aux plus récalcitrants serviteurs.

— Madame la comtesse ne reçoit pas, affirma néanmoins le valet de chambre avec une expression de respect narquois, mais si madame veut voir quelqu'un d'autre.

— Comment, quelqu'un d'autre! s'exclama avec hauteur l'étrangère. Que voulez-vous dire?

— La demoiselle de compagnie, par exemple.

Mary Anderson se mordit les lèvres. Pourtant elle questionna:

— La jeune personne que j'ai vue tout à l'heure à la fenêtre?

— Mademoiselle Mildred, oui madame.

— Mildred, songea l'actrice, une Anglaise! L'aurait-il amenée?... Ah! nous verrons bien. Je sais faire tête à l'orage, moi.

Cette fille est très bien, très jolie, plus jeune que moi... Oui, oui, je veux la voir.

Instantanément, elle accepta.

— Introduisez-moi près de cette personne, prononça-t-elle avec un calme hautain.

— Qui annoncerai-je?

— Miss Mary Anderson.

Le valet s'effaça et bientôt Mildred vit s'avancer vers elle l'élégante visiteuse dont un instant auparavant elle admirait l'allure et la grâce.

— Une enfant encore, se dit l'amie de lord Loris, en toisant la jolie blonde, dix-huit ans peut-être, et l'air timide.

De son côté, l'Américaine admirait, sans aucune arrière-pensée, la beauté de son interlocutrice et attendant, d'un air aimable que la jeune femme voulût bien faire connaître le but de sa visite.

L'étrangère s'y décida.

— Miss, dit-elle, — car je devine en vous une compatriote, — nous autres, Anglaises, nous avons comme nos frères et nos maris, la réputation d'être originales, c'est-à-dire, à mon sens, que nous sommes les plus spontanées et les plus libres des femmes et quand nous désirons vivement quelque chose, nous avons le courage de l'avouer sans souci du qu'en dira-t-on.

— Je ne sais si vous me connaissez de réputation, je suis pensionnaire du théâtre de Drury-Lane et un peu l'enfant gâtée du public.

— Une enfant gâtée, vous le savez, risque de devenir insupportable et, un beau jour, de vous demander la lune...

Mildred s'écria en battant joyeusement des mains:

— Comment ne vous ai-je pas reconnue tout de suite? En Amérique déjà, je collectionnais vos portraits. Mais vous êtes plus belle qu'aucun d'eux.

— Que j'aurais voulu vous voir jouer lady Macbeth ou Desdemona! Ah! chère grande artiste, s'il est en mon pouvoir de vous être agréable, croyez que je ferai ce que vous me demanderez avec grand plaisir!

Devant cette admiration naïve toute une combinaison machiavélique s'échauffa en un instant dans l'esprit fertile de la comédienne.

Elle acquiesça:

— Oh! oui, vous pouvez me faire plaisir... et si j'osais...

— Osez, je vous en supplie.

— Eh bien, j'ai su par mon postillon qu'on chassait à courre ici demain...

— C'est exact.

— Or, j'ai le plus vif désir de voir une chasse à la française.

Mildred commença:

— Rien de plus simple, je vais vous présenter à la comtesse.

L'actrice secoua une tête mutine.

— Non, non, non.

— Alors...

— Mais j'ai appris encore autre chose.

— Ah!

— J'ai appris que lord Loris était l'hôte de la vénérable douairière de Chatelux.

Ce fut d'un air un peu surpris, mais prodigieusement désintéressé, que la jolie demoiselle de compagnie remarqua:

— Ah! vous le connaissez?

— Très bien.

Ce disant, Mary Anderson plongeait son regard investigateur dans les yeux de Mildred, mais celle-ci restait insensible à ses paroles enjouées, sans fièvre ni émoi révélateur.

— Si ce n'est pas là de l'indifférence, se dit joyeusement l'actrice, je consens à donner mon prochain rôle à Violette Alving, mais persistons un peu, et prolongeons l'épreuve.

— Désirez-vous entretenir lord Loris, interrogea candidement la jeune fille. Je vais...

— Non, non, répéta plus malicieusement encore l'actrice. Puisque le destin n'a pas voulu que je le rencontre tout de suite, je désirerais lui faire une joyeuse surprise. Joyeuse! J'en suis sûre!

Mary Anderson éclata de rire, montra ses belles dents aiguës de jeune louve.

Mildred regarda l'actrice, et elle fut très surprise de voir ses yeux briller d'un feu étrange.

Elle resta un instant interdite, puis elle comprit que quelque chose allait survenir qui peut-être démasquerait cet étrange personnage.

Vraiment, elle commençait à lui faire peur. L'actrice poursuivait, elle le sentait bien, quelque dessein mystérieux auquel elle était mêlée.

L'Américaine s'efforça cependant à sourire, et elle répliqua:

— Je gage que lord Loris est un de vos plus fidèles admirateurs, et que vous voulez vous montrer tout d'un coup à lui pour le faire sortir de son flegme.

— C'est cela, vous avez deviné. Mais comment faire?

La demoiselle de compagnie réfléchissait.

— Avez-vous une amazone ? demanda-t-elle à l'artiste.

— J'ai toujours des amazones de rechange, répondit la comédienne, car j'adore le cheval, et où que j'aille, je monte.

— Reste donc à trouver un cheval; je ne puis vous en envoyer un des écuries...

— Il ne le faut pas.

— Eh bien, allez ce soir au manège Vidal, à Fontainebleau, ils ont en ce moment quelques très jolis chevaux.

— Le cheval que je monte marche toujours, déclara Mary Anderson, en fendant l'air d'une invisible cravache.

— Dans ce cas, vous n'aurez qu'à vous trouver demain, à huit heures, au carrefour du Hêtre pourpré, tout le monde vous indiquera cet endroit; c'est là que seront réunis les invités qui ne partiront pas d'ici; je me charge des présentations...

— Vous êtes un ange, miss, et si j'osais encore...

— Si vous osiez, répéta la jeune fille interdite.

— Je vous demanderais...

— Parlez, je vous en prie.

— Ah! c'est que c'est très difficile à dire.

La comédienne avait baissé les yeux. Elle reprit:

— Pour que vous me compreniez, il faudrait que vous vous disiez qu'une actrice peut n'être pas mariée et pourtant n'être plus une vraie jeune fille...

Mildred devint rouge comme une grenade.

— Ah!...

— Il faudrait, continua la séductrice, que vous vous disiez encore, que malgré cela, elle n'est pourtant pas un être inférieur ou déchu.

Mildred releva sa petite tête spirituelle et elle fit remarquer:

— J'ai été élevée dans la libre Amérique.

— J'aurais dû m'en douter.

— Est-ce une flatterie, demanda finement la jeune fille?

— Oui.

— Tant mieux.

— Pourquoi?

— Parce que vous me plaisez et que j'aime vous plaire!

— Vous êtes divine et je ne comprends pas que ce mauvais sujet de Loris ne soit pas à vos pieds.

Avec une coquetterie hardie et naïve, l'amie de Raymond se regarda un instant dans une glace.

Puis se retournant vers l'actrice:

— Qui vous dit qu'il n'y est pas?

Mary Anderson bondit.

Une sombre fureur défigura sa beauté.

Elle tendit tragiquement un bras vengeur.

— Mon pressentiment ne m'avait pas trompée!

Mais l'Américaine avait pris cet air hautain, le même avec lequel elle avait foudroyé Yvonne, cet air enfin qui lui donnait quelquefois une véritable ressemblance avec lord Edouard Loris.

Un sourire sarcastique déchira sa jolie bouche aristocratique et avec un geste intraduisible, elle laissa tomber ces mots méprisants et fiers:

— Mais je l'y laisse!

Mary Anderson fut cinglée par l'outrage; cependant, elle était trop heureuse pour en vouloir à cette belle créature.

Elle dit donc d'un ton humble qui ne lui était pas coutumier:

— Vous avez raison, car il n'est pas digne de vous!

La colère de Mildred tomba.

Au fond, elle s'en voulait de cette démonstration d'orgueil, qui avait été spontanée.

Elle haussait intérieurement les épaules.

— Une demoiselle de compagnie, une jeune fille comme moi, c'est presque ridicule.

Et le ridicule était bien ce que la jeune fille craignait le plus.

Mary Anderson ne disait plus rien. Elle regardait l'Américaine, et elle rêvait.

Tout à coup, comme se parlant à elle-même, elle dit:

— C'est bien cela, et c'est étrange. Oui, elle lui ressemble. Tout à l'heure, c'était frappant.

Retournée vers Mildred, elle pria:

— Pardonnez-moi, miss, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que par un hasard, sans doute fortuit, vous ressemblez beaucoup, mais beaucoup à lord Loris.

— Vous n'êtes pas la première à le dire; il paraît qu'il a eu une sœur qui était tout mon portrait.

L'actrice se cabra:

— Qui vous a dit cela?

— Lui-même.

La comédienne haussa nerveusement les épaules.

— Je ne comprends pas pourquoi il vous a dit ce mensonge, car lord Loris, entendez-vous, n'a jamais eu de sœur!

— J'ai déjà pris lord Loris en flagrant délit de mensonge, observa Mildred avec mépris. Cela fait un de plus, voilà tout.

Mary Anderson était si profondément plongée dans ses pensées, qu'elle n'entendit pas la réflexion, et ses pensées devaient être graves à en croire l'expression de ses yeux.

Elle semblait chercher la solution d'un problème obscur.

Sans abandonner sa visible préoccupation, elle se mit à parler doucement, lentement par lambeaux.

— Oui... il est capable de mentir, je le sais, c'est une âme basse assurément, comme il y en a tant dans le monde...

— Mais d'où vient que je suis inquiète? Qu'est-ce que lord Loris est venu faire ici?

Et s'adressant à l'Américaine, elle demanda:

— Connaissait-il la comtesse avant son séjour ici?

Mildred devenue rêveuse à son tour, répondit:

— Pas du tout.

— Etrange, en vérité! Il doit avoir un but, croyez-moi.

— Vraiment? Lequel alors?

— Si ce but n'est pas vous, je ne comprends plus. Si c'est vous, j'en demande pardon à votre beauté et à votre grâce, quand Edouard est rebuté par une femme, il ne resterait pas quarante-huit heures près d'elle, fut-ce une reine...

— Sa vanité de mâle n'a pas de rivale en ce monde.

L'actrice sourit à la pensée de l'avoir appelé Edouard tout court et elle ajouta posément:

— Comme vous l'avez sûrement deviné, lord Loris est mon ami... Je l'aime à ma manière... qui ne m'empêche pas de le juger.

Le visage de la demoiselle de compagnie s'éclaira tout à fait:

— Oh! quel bonheur. Alors j'espère que vous allez l'emmenner.

Ce cri du cœur ravit la comédienne.

— Oh! pour avoir dit cette phrase, je vous enverrai mon plus beau portrait, dans Ophélie, voulez-vous?

— Ce sera un second bonheur que je goûterai même après le premier.

— Vous êtes aussi spirituelle que jolie; à demain, ma chère miss.

Et posant un doigt sur ses lèvres Mary Anderson se sauva.

Quand elle fut de nouveau installée dans la calèche qui l'attendait au dehors, elle récapitula ses impressions.

— D'abord, se dit-elle, la jolie Mildred aime ailleurs puisqu'Edouard n'a pas réussi à la séduire.

— D'autre part, je flaire quelque chose d'important que mon cher ami veut à tout prix me dissimuler.

Elle se dit encore:

— Autrefois, il m'avait bien conté une ténébreuse histoire d'héritage, mais j'avais la migraine... Ah! j'y suis, il déplorait de n'avoir pas eu toute la fortune de son frère, un original, un misanthrope, paraît-il, lequel aurait fait un legs important à une femme ou à une fille qu'on ne peut découvrir. Est-ce cela?

— Je n'en sais rien. Cela m'intéressait peu alors.

Les pensées de l'actrice flottaient d'un sujet à l'autre.

Il serait bien inquiétant s'il n'était pas si riche... et si beau.

Et, à demi-voix, elle ajouta:

— Pourquoi lui ressemble-t-elle?

.....
Le lendemain un soleil radieux se leva sur les bois dont le vert puissant commençait à se strider d'or.

Au château, les invités, tôt levés, faisaient leurs préparatifs. La bonne comtesse, ravie, se croyait revenue aux beaux jours où vivait encore son époux.

Un déjeuner à l'anglaise était servi avant le joyeux départ:

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval).

P. Q.



caviar, pâtés, jambons, confitures, thé, café voisinaient sur la table de la salle à manger. Des jeunes gens buvaient des œufs crus et sablaient le porto.

Tancrède riait, parlait haut, vaniteux, ravi, se multipliant.

Pour imiter lord Loris, il avait adopté l'habit rouge.

Il ne rencontrait pas une glace sans se considérer avec un orgueil naïf.

— Décidément, se disait-il, je suis devenu un grand seigneur.

En lui Ernest Chiffolleau était bien mort, et pour toujours.

Impeccable et délicieux, lord Loris parut.

D'un regard, il fouilla la salle de son œil d'épervier, découvrit Mildred et se dirigea de son côté.

La jolie fille, debout, la traîne de son amazone sur le bras, le visage encadré de ses boucles d'or, prenait une tasse de thé, que venait de lui servir un invité, un jeune homme très chic, le fils du marquis de Boisrouvre.

La jalousie mordit le cœur d'Edouard Loris, malgré qu'il connût l'inconcevable froideur de sa nièce vis-à-vis des hommes.

Sa nièce?

Eh bien, oui, sa nièce.

Comment aurait-il pu en douter?

Ne ressemblait-elle pas au portrait qui ornait le salon de Kenilworth?

Tout en elle ne disait-il pas clairement qu'elle était bien l'enfant de son frère?

Et, cependant, cette jeune fille qui représentait la dernière fleur vivante de sa race, il voulait la posséder ou la tuer. Il l'aimait et c'est pour cette seule raison qu'il n'avait pas encore osé l'assassiner...

Combien de fois à l'heure du lunch, pour en finir, il avait glissé dans sa poche la dose de poison qui, subrepticement versée dans la tasse ou dans le verre, rendrait muette cette belle bouche rose, aveugles ces grands yeux, glacée cette chair nacrée!

Toujours l'amour avait vaincu la convoitise, arrêté la main du bandit...

Un signal retentit, les chevaux piaffaient déjà dans la cour.

Des voitures étaient prêtes pour ceux qui désiraient voir la chasse sans fatigue, et la comtesse, escortée du marquis de Boisrouvre, un vieux gentilhomme très cassé, était de ceux-là.

Armande de Chatelux s'installa dans sa calèche, dont les ressorts gémissaient, à côté du marquis, corps desséché, qui semblait fait avec du bois d'allumettes.

Ils formaient à eux deux un plaisant contraste, que nul ne pouvait voir sans le souligner et en rire.

Mildred avança la jolie juquette qu'elle montait à ravier, près de la calèche.

Elle raconta gentiment comment elle avait cru pouvoir autoriser la célèbre actrice anglaise à suivre la chasse.

Pour la comtesse de Chatelux, tout ce que faisait sa demoiselle de compagnie était correct, parfait, admirable.

De son côté, le vieux marquis frétille d'aise. Une Anglaise? Une actrice? Une de ces femmes enveloppées de charme qui soulèvent autour d'elles les passions!

Il était content, le vieux gentilhomme. Et il questionna avidement:

— Est-elle jolie, miss?

— Délicieuse, marquis.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux, car une jolie femme d'où qu'elle vienne, n'est déplacée nulle part.

"N'est-ce pas votre avis, comtesse? Soyons de notre temps, que diable, et foin des vieux principes.

La comtesse murmura:

— Une comédienne, c'est vrai, je n'y pensais pas, mais d'abord elle est Anglaise.

Le vieux gentilhomme se réjouit de la naïve réflexion de la femme de son ancien ami, ce brave et galant Chatelux, et riant et se frottant les mains, il gouailla:

— Parfait, à merveille, faisons toujours et partout de l'entente cordiale.

Et la bonne et grosse Armande s'épanouit croyant avoir été tout à la fois distinguée et spirituelle.

En elle-même, elle se discernait à voix basse quelques louanges:

— C'est étonnant ce que je gagne, se disait-elle en hochant sa grosse tête, au contact de cette jolie Mildred. Si le comte revenait, il ne me reconnaîtrait plus.

Elle octroya une large absolution à son passé gaffeur, en minaudant un mélancolique: "J'étais trop jeune", plein de philosophie.

Devant elle, au loin, par les allées rousses, chevauchaient les

invités, suivis des piqueurs et des chiens.

L'on se dirigeait vers le dernier rendez-vous, qui devait réunir au complet tous les acteurs de cette scène, qui devait être fertile en surprises et en accidents.

— Trouvez-vous au Hêtre pourpré, avait dit la malicieuse Mildred à sa compatriote.

Et voici qu'on touchait à cet endroit fameux.

Lord Loris était loin de s'attendre à la surprise qui lui était ménagée.

Fier, droit, superbe, il chemina près de l'Américaine, essayant, pour la centième fois, de se glisser dans le cœur indocile, déployant toutes ses séductions, s'attachant à elle, et lui montrant qu'il la préférait à toutes, qu'aucune curiosité ne l'attirait, même près des plus belles.

La jeune fille se disait qu'enfin, tout à l'heure, elle en aurait fini avec ses fatigantes galanteries.

Quoi de plus importun que l'amour de celui qu'on n'aime pas?

De plus, elle se réjouissait d'assister à une petite scène qui risquait d'être fort piquante.

Une petite scène anodine, songeait-elle sans autre conséquence que de rendre le lord infidèle à ses anciennes amours.

Et ses yeux brillaient moqueurs pendant qu'en quelques temps de galop la bande joyeuse atteignait le Hêtre pourpré.

Quelques femmes élégantes, que l'heure matinale avaient trouvées en retard, se trouvaient là. Et, au milieu d'elles, sveltes, impérieuses, triomphantes, cachant ses émotions sous un sourire charmeur, se distinguait par son allure et par sa beauté, la blonde, la fraîche, l'irrésistible Mary Anderson.

Au moment même, lord Loris arrivait en vue du groupe avec Mildred. Il était penché vers elle et il ne considérait aucune femme dont l'image aurait pu le distraire de celle qui le captivait tout entier; il chuchotait à l'oreille de la jeune fille:

— Oh! miss, avant vous, je le sens, je n'ai jamais aimé!

Un joli rire perlé précéda la réponse de l'incrédule:

— Croyez-vous, prononça Mildred en désignant du bout de sa cravache la fière amazone qui s'avavançait vers eux.

(A suivre)



Pour cheveux d'enfants

Votre enfant aura une magnifique chevelure si vous faites usage régulier des Shampoos Evan Williams. Achetez le "Camomille" pour cheveux blonds et le "Ordinary" pour cheveux foncés. Dans les pharmacies.

Importé d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Soleils concessionnaires canadiens
PALMER'S LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Ne Souffrez Plus !



Le
Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920 Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

UTILE LIVRE GRATUIT SUR L'

EPILEPSIE

Si vous souffrez ou avez des amis souffrant de cette terrible maladie, découpez cette annonce et faites venir le livre de renseignements GRATUIT sur le FAMEUX Remède Trench de Renommée Mondiale contre l'Epilepsie et les Crises. Simple traitement domestique. 40 ans de succès. Des milliers de témoignages. Adressez: TRENCH'S REMEDIES Ltd., Dépt. 37, 79, rue Adelaide Est, Toronto. (Découpez ceci immédiatement.)

BAUME PERSAN — l'article de toilette idéal pour la femme de goût. Résultats parfaits. Donne des teints d'une rare beauté. Délicieux doux et rafraîchissant. Aucunement collant. Une lotion veloutée pour stimuler la peau. Toutes les femmes élégantes s'en tiennent invariablement au Baume Persan. Il leur donne cette distinction subtile qui fait leur charme.

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

L'Idylle Interrompue

Par Eveline Le Maire

No 7 (Suite et fin)

XX

— C'est bien vrai.

Et je pensai, sans amertume, aux promesses d'amitié que nous avions échangées si souvent, et à la sincérité de mon affection.

— Bernard, demandai-je, d'où vous est venue votre sagesse ? Vous semblez posséder l'expérience d'un homme mûr, pourtant, vous n'avez que vingt-cinq ans. Et, dans la famille, on vous a considéré si longtemps comme un enfant !

— Je vous l'ai dit, Violette, j'ai souffert. Une année de méditation dans la souffrance m'a mûri, plus que dix ans de vie.

— Ceux qui considèrent superficiellement votre existence, depuis quelques années, y chercheraient en vain une souffrance assez forte pour faire de vous un autre homme, moi-même, j'avoue que...

Ma phrase inachevée était une question, indiscrète à coup sûr, car mon cousin n'y répondit pas. Je repris :

— Est-ce aussi la souffrance qui vous a donné ce goût extraordinaire du travail, d'où sont sorties votre thèse et votre vocation littéraire ?

Il se mit à rire, d'un rire clair, gamin, qui lui rendit ses quinze ans.

— J'ai toujours adoré l'étude, Violette, et toujours travaillé avec acharnement. La thèse que j'ai eu la bonne chance de réussir, et qui a été si remarquée, est le résultat de toutes mes années de lycée, de tous mes travaux d'étudiant. Si vous aviez daigné vous intéresser à moi, ma petite cousine, vous auriez su, plus tôt, que j'étais un brillant élève, partout où j'ai passé.

— C'est vrai ? Je ne le savais pas. Vous êtes trop modeste, Bernard. Il a fallu des circons-

tances plus fortes que votre modestie pour vous mettre en lumière. Grâce à Dieu, la lumière ne vous effarouche plus, maintenant. Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous a donné l'ambition de parvenir, d'être *quelqu'un* au plus beau sens du mot ? Est-ce aussi la souffrance ?

— Non, Violette, c'est l'espérance.

Parole mystérieuse qui m'emporta vers les régions du rêve... Marianne, Paulette, quel nom l'espérance de Bernard portait-elle ? Et pourquoi étais-je si triste ? Est-ce que, par un retour sur moi-même, je désirais aussi une chère espérance qui donnerait des ailes à mon labeur, qui adoucirait l'austérité d'une vie que, d'avance, je vouais au devoir ?

Rêvant ainsi, j'oubliai mon compagnon respectueux de mon silence. Mes regards distraits suivirent la métamorphose d'un nuage qui, de houppe floconneuse, devenait écharpe translucide aux franges échevelées ; un papillon passa, minuscule éventail de dentelle noire et or. Il monta, descendit, remonta sur le fond bleu pervenche du firmament, puis il descendit encore, frôla les branches d'un tamaris, et se posa sur une rose qu'il baisa.

Cette rose, tant que je vivrai, je la verrai encore : Son rosier, franc de pied, dressait—couvertes de redoutables épines,— des branches sans rameaux, droites et robustes comme des troncs ; au sommet de chaque branche, des boutons s'ouvraient, une seule rose était épanouie, celle que baisait le papillon. De nature et de satin, rose comme on ne l'est que dans les rêves, elle érigeait son impériale beauté sur sa tige épineuse comme sur un trône, des feuilles, au-dessous d'elle, dames d'honneur ou suivantes, servaient sa grâce avec un humble respect.

Il y avait là une beauté si parfaite que mes yeux ravis ne pouvaient s'en détacher. Je regar-

dais la rose... Et Bernard me regardait.

La persistance de son regard m'arracha enfin à ma contemplation, je tournai brusquement la tête et reçus en plein visage toute l'adoration, la ferveur passionnée que des yeux humains peuvent exprimer.

Si l'amour a un regard, c'est bien celui que je surpris, fixé sur moi.

Ce choc fut si violent que je me sentis pâlir. Bernard, rougissant, froissait une ombelle, d'une main qui tremblait.

— Cette rose!... cette rose!... murmurai-je pour entendre ma voix.

Il ne parla pas. L'ombelle devint bientôt une pincée de poussière qu'il laissa glisser entre ses doigts. Puis il se leva et me dit, de sa voix habituelle, voix tranquille nuancée d'autorité :

— Nous avons encore une demi-heure avant de dîner, voulez-vous marcher un peu ?

C'était le Bernard de toute cette journée écoulée qui se tenait devant moi. N'avais-je pas été le jouet d'une hallucination, en lui prêtant le visage de l'amour ? Pourtant la joie qui m'avait envahie persistait en moi, sourde à la voix de la raison qui voulait la chasser.

Ma mère fut bien un peu contrariée quand je lui dis que j'allais faire une petite promenade avec Bernard, mais mes travaux mon indépendance intellectuelle, avaient desserré les liens qui m'attachaient aux traditions chervillaises, et je sortis d'un pas alerte, escortée de mon cousin.

Notre conversation fut celle de bons camarades. Bernard fut intéressant, amusant, trop amusant à mon gré, car il ne m'eût pas déplu, alors, de le voir rêveur et sentimental. Et nous rentrâmes à l'heure du dîner, pleins d'entrain et d'appétit.

Mais cette nuit-là, je ne dormis pas. Deux mots berçaient

mon insomnie, la souffrance de Bernard... Son espérance.

Les jours suivants, nous réalismes une partie de notre programme, celle qui comportait des visites à des associations et à des chefs d'entreprises. Nous avions décidé de nous reposer le mercredi, en faisant une promenade en bateau sur la Vivette ; mais une pluie diluvienne vint contrarier ce projet. Alors, pour nous occuper à la maison, Bernard proposa le rangement de la bibliothèque. Il avait constaté, en cherchant un livre qui devait m'aider à préparer un article que le plus grand désordre régnait sur la plupart des rayons.

— Qu'est-ce que ce Ronsard à côté de cette Azyadé ? s'écria-t-il quand nous eûmes pris possession de la cité des livres.

— Ils sont de la même couleur, Bernard.

— Excellent pour trouver ce que l'on cherche. Et, d'abord, où est le fichier ?

Le fichier n'était qu'incohérence. Il fallut une bonne heure pour le remettre en ordre.

— Violette ! Violette ! s'exclamait, de temps en temps Bernard scandalisé.

— Epargnez-moi, de grâce, j'ai tellement honte ! disais-je en riant.

— Et maintenant, fit-il quand ce premier travail fut fini, nommez les fiches. Moi, je contrôlerai la présence et la place des livres.

Quelle affaire ! Les trois quarts des volumes n'étaient pas à leur place, d'autres manquaient. L'activité de Bernard était incroyable, son coup d'œil, sa décision m'émerveillaient, et, plus d'une fois, j'oubliai ma tâche, pour regarder en moi la radieuse aurore d'un sentiment qui, peu à peu, me remplissait le cœur.

— Eh bien ! Violette, j'attends.

— Ah ! oui... Où en étions-nous ? Voilà : Comtesse de Noailles, le Cœur innombrable, casier 8.

— Casier 8, les poètes. Mais je ne vois rien. Où est cette comtesse? Où est ce *Cœur innombrable*? Violette, par pitié, avez-vous la moindre endroit de l'idée où peut se trouver ce *Cœur*?

J'aidai Bernard dans ses recherches parmi les romans, les manuels, même les dictionnaires, sans aucun succès.

— Voyons, quand avez-vous vu ce livre pour la dernière fois?

Fouillant mes souvenirs, je me rappelai, alors, que ce volume était un ceux que j'avais prêtés à Robert Du Mesny, quelques jours avant la rupture de nos fiançailles. Il m'avait été rendu, après la rupture, dernier signe de vie que m'eût donné M. Du Mesny.

Je l'expliquai à Bernard, et très lucide, désormais, j'ouvris le placard aux livres de rebut où se trouvaient, dans une caisse, les deux volumes de poésie que j'y avais jetés, dans ma fureur indignée.

Bernard les y repêcha, tandis que je reprenais ma place devant le fichier. Armée de mon stylo, je rectifiais quelques fiches, désireuse d'avancer la besogne, quand mon compagnon me dit:

— Vous aviez oublié une lettre dans le *Cœur innombrable*, Violette, je viens d'y trouver cela. Avant de replacer un livre, je regarde toujours s'il ne s'y cache rien.

— Sage précaution qui est aussi la mienne, Bernard. C'est pourquoi je m'étonne de votre trouvaille. Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

— Une lettre de votre écriture, et signée de vous..

— Que dit-elle?

— Je n'ai pas eu l'indiscrétion de la lire.

— Vous pouvez la lire, je n'ai pas de secrets.

— Il y a "Mon cher ami".

— Mon cher ami?... Continuez.

"Mon cher ami,

"Non, vous ne vous y méprenez pas, vous connaissez mon sentiment; vous voyez dans mon âme, vous savez ce qu'elle est pour vous, vous avez vu ses combats, ses remords, vous voyez sa douleur. Je vis, après cela ai-je besoin de vous dire que je vous aime, que ce qui me reste d'activité est employé à vous désirer, à craindre votre absence, à croire que je ne pourrai pas la supporter? et si ma pensée peut s'y arrêter avec un

peu de calme, c'est en me disant que je retrouverai, peut-être, le courage que m'ôte votre présence: car comment trouver la force de mourir, quand on voit ce qu'on aime! Mon ami, votre lettre est aimable comme vous: elle est pleine d'intérêt, j'en avais besoin. Ah! mon Dieu! comme j'ai souffert, cette nuit! je n'en puis plus, mais je vous aime.

"Rapportez-moi ma lettre, et pardonnez-moi.

"VIOLETTE."

— Voyons, Bernard, vous plaisantez, ou je deviens folle, dis-je. Ce n'est pas moi qui ai écrit cela! Donnez-moi cette feuille.

Il m'apporta le papier couvert de mon écriture la plus authentique et je relus en silence, l'étonnante missive.

— Il y a certainement une plaisanterie là dedans, vous avez écrit cela pour vous amuser, suggéra Bernard.

— Je ne m'amuse pas de cette façon-là, continuai-je.

Mon cousin réfléchit un moment, les yeux fixés sur la lettre que je tenais toujours. Il dit tranquillement:

— J'y suis! C'est une lettre de Julie de Lespinasse à M. de Guibert.

— Bravo, Bernard, vous connaissez vos auteurs. C'est bien cela. Cette pauvre Lespinasse, je n'y pensais plus... Dieu sait pourtant qu'elle m'a intéressée, passionnée, au temps de mes enthousiasmes! Mais il y a eu, depuis, une telle bousculade dans mes pensées! Tout de même, je voudrais bien savoir ce que cette copie fait ici.

— Vous l'y avez oubliée, tout simplement. Lespinasse, le *Cœur innombrable*, tout cela appartient à la période des enthousiasmes, n'est-ce pas! Leur rencontre s'explique sans la moindre sorcellerie.

— Peut-être...

Mais j'étais persuadée qu'elle ne s'expliquait pas ainsi, que faisait là ma signature? et je fus singulièrement distraite dans l'appel des ouvrages suivants. Le pauvre Rivarol, entre autres, fut oublié, quant à Stendhal...

— Violette, vous n'y êtes plus, plus du tout, dit Bernard en souriant. C'est cette lettre, sans doute.

— Oui, c'est cette lettre.

— Alors, laissons notre classement, bientôt achevé, d'ailleurs. Asseyez-vous là, dans ce

fauteuil, et causons. Quand une pensée nous obsède, nous devons lui céder un peu, pour nous en délivrer. Laissez-moi vous aider. Au temps de vos enthousiasmes, aviez-vous l'habitude de copier vos auteurs favoris?

— L'habitude, non, mais il m'arrivait d'en copier les passages que je préférais.

— Donc, ici, rien d'anormal. Ce qui vous tourmente, Violette, je vais vous le dire: c'est 1o de lire votre signature au bas de cette lettre; 2o de l'avoir retrouvée dans un livre, quand vous avez soin de ne jamais replacer vos livres sans les contrôler; 3o de la retrouver, justement dans ce livre prêté à M. Du Mesny. Il y a encore cette coïncidence, la rupture mystérieuse de vos fiançailles entre le prêt de ce livre, et leur renvoi par l'emprunteur, c'est-à-dire au moment où la lettre de Lespinasse a été mise dans le *Cœur innombrable*, puisque, auparavant, elle n'y était pas.

— Qu'il est doux, Bernard, de me voir si bien comprise!

— Il est évident que M. Du Mesny a lu cette lettre de votre écriture. Connaissait-il votre écriture?

— Je ne le crois pas... Je ne lui ai jamais écrit.

Mais les souvenirs du passé, fouillés à cette minute, m'apportèrent la vision de ma dernière rencontre avec mon fiancé:

Robert Du Mesny, sombre, nerveux, me demandant d'écrire pour lui, un certain soir, la dernière fois que nous nous vîmes, le titre de quelques morceaux de musique. Singulier caprice, qui m'avait surprise, de même que son avidité à se saisir de cette pièce à conviction, son brusque départ... La rupture qui suivit.

J'en expliquai à Bernard tous les détails, et, à son esprit comme au mien, la vérité s'imposa: Le jour où il vint pour la dernière fois chez moi, Robert avait lu la lettre de Mlle de Lespinasse. Moins lettré que Bernard, il ne l'avait point reconnue, la croyant un original, adressé à un ami de cœur, follement aimé. La missive était signée Violette, signée de mon nom, pourtant en étais-je bien l'auteur? Pour s'en assurer il fallait un échantillon de mon écriture, qu'il se procura comme nous le savons.

Et, sans explication, sans me laisser le bénéfice du doute,



Excellent pour les Enfants

Il est si facile à préparer — et les enfants font un délice de cet aliment — de ce tonique — de ce breuvage délicieux. Vi-Tone contient une nourriture dont ils ont besoin. Il renferme toutes les vitamines et les protéines contenues dans la Fève Soya, en plus d'un extrait de malt et de lait, et ces substances sont d'une grande assistance au développement de leurs petits corps. Il possède enfin la saveur délicieuse du chocolat.

Vendu chez tous les épiceries et les pharmaciens en boîtes de 1/2 lb., de 1 lb. et de 5 lbs. pour les familles.

VI-TONE

M. le représentant de la Compagnie VI-TONE, 324 Est, Boulevard St-Joseph, Montréal, P.Q.

Veillez m'envoyer un échantillon GRATIS de VI-TONE. 10D

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____



Pour Améliorer votre Cuisine

ST. C. 19F



DES milliers de ménagères averties, de Halifax à Vancouver, ne jurent que par le Lait St. Charles. L'économie et la saveur améliorée de leur cuisine font doublement apprécier le Lait St. Charles.

Exigez le Lait St. Charles. Nul autre lait évaporé n'est à ce point succulent, riche et crémeux.

LAIT ST. CHARLES
Borden
EVAPORÉ NON SUCRÉ

Fabriquée en Ecosse

Quand la recette exige de la gélatine, employez la GELATINE COX, pure, salubre, uniforme, de confiance. Nouvelles recettes de gelées pour glacières mécaniques. Ecrivez: Cox, Boîte 73, Montréal, Département E. 32



Ulcères d'Estomac Soulagés à Domicile

RESULTATS RAPIDES
SANS DIETE SEVERE

PAS D'OPERATION

Il est étonnant comme les Tablettes ROSSES DE VON soulagent rapidement presque tous les cas d'ulcères d'estomac, d'acidité, de constipation, de gaz, de lourdeur après les repas et de douleurs d'estomac, d'aigreur, d'indigestion, etc.

Les Tablettes de Von rétablissent l'état chimique normal de votre estomac — vous libérant ainsi de douleurs et d'inquiétude. Pas de diète sévère — vous pouvez prendre des repas complets et rétablir vos forces. Envoyez aujourd'hui 10 cents en timbres-poste pour une Offre d'Essai et des Renseignements complets. Hâtez-vous car l'offre est limitée. CANADIAN VON COMPANY, 994, SECURITY BLDG., WINDSOR, ONT. Les Tablettes Roses de Von ne sont pas en vente dans les pharmacies.

Bileuse des Journées Entières, Jusqu'à ce qu'Elle Prit les Pilules Végétales

Reconnaissante, Mme C. écrit: "La première dose de vos merveilleuses Carter's Little Liver Pills m'ont procuré un grand soulagement après que tous les autres remèdes eurent échoué." Etant PUREMENT VÉGÉTALES, les Petites Pilules du Dr Carter pour le Foie sont un tonique doux et efficace pour le foie et les intestins. Sans égale contre Constipation, Acidité, Maux de Tête, Vilain Teint et Indigestion. Pqts rouges, 25c. et 75c. partout. Exigez les Carters.

AGENTS DEMANDES

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dept. 515, Toronto 8, Ontario.

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Avec son emploi, la peau fatiguée se pèle en fines parcelles jusqu'à ce que toutes les déficiences, telles que boutons, taches du foie, hale et taches de rousseur disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. La Cire Mercolisée fait ressortir votre beauté cachée. Pour enlever rapidement les rides, faites dissoudre une once de Exolite en Poudre dans une demi-chopine de witch hazel et employez-en un peu tous les jours. Dans toutes les pharmacies.



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

Il a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées, que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

ayant donné un nom, que je devinais, au destinataire de la lettre, il rompit froidement ses fiançailles, approuvé en cela par sa mère puritaine.

— Il ne m'aimait pas, Bernard. S'il m'avait aimée, il aurait voulu m'entendre, ou il m'aurait avoué sa peine...

— Il ne vous connaissait pas, Violette, s'il vous avait connue, il aurait eu confiance en vous. Ceci explique le mystère de la rupture, ajouta mon cousin, mais la présence de la lettre dans le Cœur innombrable ne s'explique pas..

— Je n'y comprends rien, avouai-je.

— Ne pourriez-vous trouver une lumière, si petite qu'elle soit, venant de Mlle Mignot? Vous avez la preuve de ce dont elle est capable puisqu'elle a su se faire épouser par M. Du Mesny. Vous l'accusiez de vous avoir trahie...

— Cécile! m'écriai-je, aveuglée de lumière! c'est bien cela. Oh! Bernard, tout est clair, maintenant. Une telle horreur est-elle possible? Cette lettre, je me le rappelle, a été copiée par moi, et donnée à Cécile pour sa collection d'autographes, quand elle étudiait la graphologie. C'est même pour cela que j'avais signé de mon nom, la signature ayant une grande importance pour les graphologues. Son professeur y avait analysé mon caractère; en bonne élève, elle avait pris des notes, c'était donc pour elle un document intéressant qu'elle voulait conserver. Cécile! Cécile! Je ne la méprisais pas assez.

Les larmes inondaient mes joues, et Bernard n'essayait pas de me consoler. Il m'écoutait, grave, apitoyé, sans chercher à m'interrompre, ayant compris mon besoin de confidences.

— Je comprends tout, maintenant, Bernard, on dirait un film qui se déroule devant mes yeux. Elle avait persuadé aux Chauvelin que je n'aimais pas Robert, que je l'épousais pour sa situation, son brillant avenir. Par d'adroites insinuations, elle a certainement fait passer en lui, cette conviction, puisqu'elle était toujours là. Il est même possible, — elle est si rusée! — qu'elle n'ait rien dit devant lui, et que les Chauvelin aient été ses intermédiaires, absurdes et inconscients. Je voyais, depuis quelques jours, Robert distrait, soucieux. Et puis, il y a eu l'af-

faire des demoiselles d'honneur. Comme elle me haïssait à ce moment, elle aura voulu en finir, en envoyant cette lettre à Robert, avec un bon petit billet anonyme l'avertissant des sentiments de sa fiancée pour un autre que lui... Et quels sentiments! cette lettre! Comme si j'étais capable d'écrire une telle lettre à un autre que mon mari, même si je l'aimais à en mourir!

Là-dessus, je laissai tomber mon front sur mes deux mains croisées et, brisée d'émotion, je pleurai en silence.

Bernard, devinant mon désir de solitude, sortit de la bibliothèque. Quand il revint, un peu plus tard, mes larmes étaient séchées, et je me regardais avec une grimace dans la glace de la cheminée.

— J'ai honte d'être si laide, et de m'être montrée si faible, lui dis-je. N'accusez que mes nerfs, car il y a belle heure que je n'ai plus de chagrin, et la vilénie de Cécile m'indigne plus qu'elle ne me peine.

— J'en suis persuadé, Violette.

— Et maintenant, c'est fini. Ceci est un secret que nous ne confierons qu'à mes parents, mais pas tout de suite. Il faut d'abord que je sois sûre de rester calme. Les bavards, même l'oncle Stanislas, continueront à se demander par quel machiavélisme la fille de M. Mignot a réussi à faire passer sa dot par-dessus la mienne dans le cœur de M. du Mesny.

Je me vantais en disant à Bernard: "Maintenant c'est fini," car je m'efforçai vainement de penser à autre chose, pendant mes longues heures d'insomnie, et le lendemain, quand je fus de nouveau avec mon cousin dans la bibliothèque, je lui dis:

— J'ai résolu de ne pas laisser croire à M. Du Mesny que j'aurais été capable de me fiancer à lui, tandis que j'en aimais un autre assez follement pour lui écrire la lettre de cette pauvre Lespinasse.

— Alors, qu'allez-vous faire?

— Lui envoyer ceci.

Et je tendis à Bernard une lettre énergiquement écrite, qu'il lut à haute voix.

"Monsieur,

"Je vous serais obligée de vouloir bien rendre à Mme Du Mesny la copie ci-incluse d'une lettre de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert (lettre de novembre 1775, no 146, édition Gar-

nier). Je ne sais comment cette copie a pu se trouver dans un livre que je vous ai prêté, et que j'ai ouvert hier, pour la première fois, depuis que vous me l'avez rendu, car elle était la propriété de Mlle Cécile Mignot, à qui je l'ai donnée, sur sa demande, pour sa collection d'autographes. Comme je sais qu'elle tenait beaucoup à sa collection, elle sera sûrement heureuse de retrouver cette pièce égarée.

"Recevez, monsieur, mes salutations distinguées."

"P.-S.— Comme vous semblez ignorer l'œuvre de Mlle de Lespinasse, vous pourrez vous renseigner dans un manuel scolaire du dix-huitième siècle."

— Et c'est signé, cela, Bernard, je ne me cache pas, moi.

Bernard me regarda, moitié souriant, moitié scandalisé.

— Je voudrais savoir si vous parlez sérieusement, dit-il.

— Ai-je l'air de plaisanter?

— Violette, Violette, dites-moi que ce n'est pas vrai, que vous n'avez jamais eu l'intention d'envoyer cette lettre.

— Devrais-je donc laisser ce monsieur me croire capable d'une infamie.

— Il suffit que vous ne soyez pas infâme, Violette. Vous le seriez en envoyant ceci. Vous supposez bien que cet homme, étroit, mesquin, c'est entendu, mais chatouilleux sur le chapitre des sentiments, — nous en avons ici la preuve, — ne pardonnerait pas à sa femme, une faute si grave. Imaginez-vous les conséquences de ce geste vengeur? Leur bonheur serait perdu à jamais.

— Cécile ne mérite pas d'être heureuse.

— C'est vrai, mais ce n'est pas à vous de la punir. Nous n'avons pas le droit de nous faire justice nous-mêmes.

— Alors, pour qu'elle soit heureuse, je dois rester salie aux yeux d'une famille qui se croit honnête et juste?

— Pour qu'elle soit heureuse? Croyez-vous que son bonheur ne soit pas empoisonné par la pensée de son crime? car c'est un crime qu'elle a commis, le mot n'est pas trop fort. Laissez, laissez, Violette, le malheur de ces gens ne vous donnerait aucun bonheur, et vous éprouverez la meilleure des joies, en allant jusqu'au pardon.

"Et puis, ajouta-t-il comme j'hésitais encore, quel mal cette

femme vous a-t-elle fait? Sans elle, vous épousiez M. Du Mesny. Grâce à elle, vous avez un autre bonheur, plus profond, plus vrai, que vous goûtez déjà, et qui, s'il plaît à Dieu, sera plus complet encore, un jour.

Au fléchissement de sa voix, je compris ce que Bernard n'osait pas me dire.

Très émue, je déchirai en menus morceaux la lettre élaborée pendant une heure de fièvre, et je dis, les larmes aux yeux:

— Merci, mon guide... Mon meilleur ami.

XXI

L'oncle Stanislas, qui avait donné, en l'honneur de son neveu, un élégant dîner auquel mes parents, Mme Ogier et quelques autres de ses vieilles amies avaient été conviées, nous invita de nouveau, mon cousin et moi, la veille du départ de Bernard.

— Un déjeuner intime, trio de jeunesse, expliqua-t-il à mes parents, se comptant pour le plus jeune des trois. Et puisque votre matinée est libre, mes enfants, en guise d'apéritif, nous ferons une promenade en bateau. Arrivez donc de bonne heure.

La promenade fut délicieuse. J'adore le canotage; sur mon désir, Bernard m'abandonna les rames et prit le gouvernail. Au plaisir que me fait toujours éprouver la vue des prairies bordées de saules, les rives gazonnées ou perdues dans les roseaux, de l'eau frissonnante au passage de la barque, j'ajoutai celui de me livrer à mon sport favori.

J'aurais volontiers prolongé la promenade, mais l'oncle Stanislas semblait pressé de rentrer.

— Ne suffit-il pas que nous arrivions pour nous mettre à table, mon oncle?

— J'ai quelqu'un à voir avant déjeuner, répondit-il.

Et, sous le gai soleil de juin, nous remontâmes le courant de la Vivette.

Le vent, la chaleur, le contact des rames avaient mis quelque désordre dans ma toilette. En débarquant, je quittai mes compagnons pour aller brosser mes cheveux, et me laver les mains. Quand je revins au salon, notre oncle, tout en maniant les vis de sa T. S. F. disait à mon cousin:

— Il faut oser. Moi, mon garçon, je ne désire que cela. Je t'assure que ce serait l'idéal.

Quand il m'aperçut, il lâcha brusquement ses petites manivelles, et courut vers la porte, plutôt qu'il ne marcha.

— Te voilà! Je vais voir mon bonhomme.

— L'oncle est bien pressé, remarquai-je en m'asseyant sur le canapé. J'aurais cependant voulu savoir ce qu'il désire, et qui serait l'idéal.

Bernard, debout en face de moi, répondit avec un demi-sourire:

— Vous le lui demanderez en déjeunant.

— Ne pouvez-vous me le dire tout de suite?

Il fit trois pas vers la fenêtre, revint près de moi, puis alla vers un fauteuil où il s'assit.

— Violette, dit-il, dans le livre où j'ai appris à lire, il y a une histoire qui s'intitule: *la Petite curieuse punie*.

— Dites-moi tout de même ce que désire notre oncle, Bernard.

— Violette, Violette, si je vous réponds, votre curiosité sera punie.

— Ce sera bien fait.

— Alors, vous voulez absolument savoir?...

— Absolument!

Appuyé au dossier de son fauteuil, Bernard me regarda un moment en silence, hésitant à parler, puis, une résolution subite dans les yeux, il dit:

— L'oncle Stanislas me conseillait de vous demander en mariage.

Ce fut si net, si brusque que, la respiration coupée, je sur-sautai sur mon canapé. Bernard continuait à me regarder, sans un mouvement, attendant un mot de moi.

— Qu'avez-vous répondu? demandai-je.

— Je n'avais point à répondre, il ne me posait pas de questions.

— Et, de quels arguments l'oncle étayait-il ce conseil?

— Il prétendait que vos goûts et les miens sont les mêmes, que mon caractère, mon éducation, mes principes sont faits pour vous, comme votre caractère, votre éducation, vos principes sont faits pour moi. Bref, ce serait l'idéal. Voilà votre curiosité satisfaite... et punie, mademoiselle.

— Bernard, qu'avez-vous répliqué à notre oncle?

BOUTEILLE DE 10 ONCES

\$1.20

Vendu aussi en
bouteilles de

26 onces \$2.85

de 40 onces \$4.25

N'acceptez pas
de succédané.

Rafrâchissez-vous

avec le GIN
de KUYPERAjoutez-en juste un filet
au "ginger ale", à la
bière de gingembre ou au
citron—le parfait breu-
vage d'été à la parfaite
saveur hollandaise.

GIN de KUYPER

JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs. Maison fondée en 1695
ROTTERDAM - HOLLANDE 19FOffre Sensationnelle!
VERRES A DOUBLE VUE

GRATIS! Un Essai de 10 Jours

Les lunettes les plus modernes et les plus au point avec verres grand format garantis améliorer votre vue et vous permettre de lire les textes les plus fins, de travailler, coudre et voir de près ou de loin. Ces lunettes sont garanties ne pas se casser ni ternir. Rien à payer — si vous n'êtes pas absolument satisfait. Laissez-nous vous indiquer comment avoir une valeur de \$15.00 pour \$1.98. Maillez le coupon aujourd'hui. \$1.98

Dr. S. J. RITHOLZ OPTICAL CO., 300 Yonge St., Toronto, Ont., Can., Dépt. KC 729

----- COUPON D'ESSAI GRATUIT -----

Dr. S. J. RITHOLZ OPTICAL CO., 300 Yonge St., Toronto, Ont., Can., Dépt. KC 729

[] Je désire essayer vos lunettes suivant votre mode d'essai gratuit de 10 jours.

Nom _____ Age _____

Adresse _____ R.R. _____ C.P. No _____

Bureau de poste _____ Prov _____

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées *Le Film*, 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975 DE BULLION, MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____ Ville et Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs



Les Plapao-Pads s'adaptent au corps sans courroies, ni boucles, ni ressorts. Faciles à appliquer — peu coûteux et commodes. Convalezcez-vous en essayant le PLAPAO à nos frais. Envoyez ce coupon aujourd'hui.

Essai du Facteur "PLAPAO"

GRATIS! *TALE-VOUS!*

EXPÉDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI

Plapao Laboratories, Inc.,
2083 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de déboursé pour ceci, ni maintenant ni plus tard.

Nom _____
Adresse _____

GRATIS!

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

— Vous êtes arrivée sur sa dernière phrase, et l'oncle est parti avant que j'eusse prononcé un mot.

— Et si je n'étais pas arrivée si malencontreusement, que lui auriez-vous dit?

— J'aurais dit: "Mon oncle, vous me flattez, en me croyant digne de Violette, mais je n'oserais jamais la demander en mariage."

— Et l'oncle vous aurait répondu: "Pourquoi n'oserais-tu pas?"

— "Parce que Violette est assez jolie, assez riche, assez bien douée pour prétendre à un mari plus joli, plus riche et mieux situé que moi."

La voix de mon cousin tremblait malgré le ton badin qu'il affectait. Une onde de bonheur m'enveloppa, car son émotion confirmait l'aveu que j'avais lu dans ses yeux, devant la rose que baisait un papillon. Et la joie qui me dilatait le cœur, si différente du pauvre sentiment que je croyais être l'amour, au temps de mes fiançailles, me révéla son délicieux secret: J'aimais aimer... J'aimais déjà.

Mon silence inquiéta Bernard. Son regard se fit humble, sa voix, implorante:

— Mais l'oncle qui tient à son idée, dit-il, m'aurait répété, — car il m'a déjà parlé de ce mariage qu'il désire: — "Mon petit, Violette est plus riche que toi, aujourd'hui, mais tu tiens déjà une situation qui, dans un avenir prochain, te permettra de donner à ta femme, l'existence la plus confortable... la plus brillante même, et Violette en t'épousant ne ferait pas une mauvaise affaire, loin de là."

— Bernard, Bernard, m'écriai-je, l'oncle Stanislas a pu vous dire cela, mais vous, comment pouvez-vous me le répéter! Un autre m'a crue capable de me marier par ambition, le croyez-vous donc aussi, vous qui me connaissez?

Mon visage devait exprimer une bien grande désolation, car Bernard bouleversé, se précipita vers moi. Assis à mes côtés, il disait, contrit:

— Pardonnez-moi, Violette, je vous répétais les paroles de notre oncle, parce que je n'osais pas parler moi-même. Je sais bien que ces seuls arguments ne vous convaindraient pas, mais j'en ai d'autres. Faut-il vous dire que, si vous devenez ma femme, notre vie à tous deux sera plus noble, plus digne d'être vé-

cue, nous nous élèverons plus haut, l'un par l'autre. Vous m'avez dit que je vous ai sauvée... Mais c'est vous qui m'avez fait ce que je suis, vous en doutez-vous, Violette? C'est parce que j'ai tant souffert, en croyant vous perdre, que je suis devenu un autre homme. Ne croyez-vous pas que nous pourrions, ensemble, accomplir de grandes choses?

Je tournai mon visage vers Bernard, et lui prenant la main, je dis:

— Pourquoi négligez-vous votre meilleur argument, Bernard? Pourquoi ne me dites-vous pas la seule parole que je désire entendre?

— La seule parole?...

— Oui, — "Violette, je vous aime?"

— Violette, est-ce vrai? Ce serait là mon meilleur argument?

Je fermai les yeux, pour mieux entendre l'aveu d'amour que me promettait le timbre passionné de mon soupirant, mais, juste à cette minute, une voix claironnante retentit dans le salon, prononçant avec un accent parisien:

"Allo, allo, ici, le poste militaire de la Tour Eiffel, poste militaire de la Tour Eiffel..."

Bernard s'élança. D'un coup net, sur les manivelles de la T.

S. F., il fit taire le fâcheux, et revint vers moi.

— Progrès, confort moderne! expliquait-il.

Nous nous regardâmes en riant, l'émotion de la minute précédente était passée, la joie, seule, nous restait.

Allons! les mots tendres ne venaient plus, ou, du moins, maintenant ils auraient détonné. L'aveu passionné se ferait une autre fois: N'avions-nous pas toute la vie devant nous? Mais, Bernard qui, à l'heure attendue par lui depuis deux ans, avait retrouvé la gaieté de son adolescence, Bernard, redevenu très jeune, se pencha vers moi, prit ma tête entre ses mains, et dit:

— Vous voulez bien, n'est-ce pas? Voilà si longtemps que j'en avais envie!

Ses lèvres se tendaient pour un baiser, si près de ma joue qu'elles la frôlèrent.

Heureuse de toute ma jeunesse retrouvée, heureuse de sentir vivre mon cœur, je répondis:

— Oui, Bernard, oui, je veux bien.

— Bravo, mes enfants! Bravo! s'écria l'oncle Stanislas au seuil de la porte.

FIN

ROMANS COMPLETS EN DEUX NUMEROS

Outre son feuilleton ordinaire, LE SAMEDI donne maintenant, comme seconds feuilletons, de jolis romans d'amour des auteurs les mieux choisis, COMPLETS en deux ou trois numéros. Cette amélioration plaira beaucoup, nous en sommes sûrs, à notre clientèle.

La Direction

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

En Marge de l'Amour

Par MAGALI

I

— Cent mille?

La voix était sourde et frémissante. Il y résonnait une angoisse intraduisible.

Régine regarde son interlocutrice avec effarement.

— Deux cent mille?... Cinq cents?... Ah! la moitié? toute ma fortune, si vous voulez!... Oui, tenez...

Elle s'enflérait, jetait des chiffres; ses yeux clairs paraissaient chercher dans le vague quelque argument nouveau auquel elle n'aurait pas pensé tout d'abord.

— Tenez, il y a la villa du cap Martin... et notre vieille maison de Bourgogne, celle qu'il aimait... Voulez-vous?... Nous vous reconnaitrons par contrat...

Brusque, la main de Régine se posa sur le bras gainé de drap noir:

— Je vous en prie, madame... Je ne suis pas à vendre!

L'intonation était sèche, et le visage de la jeune fille subitement fermé comme une façade hostile dont on vient de rabattre avec bruit les volets.

Mme Dorgeix ramena vers elle ses pâles prunelles. Une seconde, elle la considéra avec un muet désespoir, une espèce d'incompréhension, comme si elle se refusait à admettre le refus de cette bouche têtue.

Régine s'était raidie dans une pose inconsciemment agressive. Un air d'ennui et de méfiance lui durcissait la face.

Soudain, Mme Dorgeix chancela:

— Ah! oui... je comprends... Je suis folle... Folle!...

Régine s'était précipitée. Elle eut juste le temps de soutenir la grande forme vacillante... d'avancer derrière elle le fauteuil où l'autre s'écroula avec un gémissement: "Mon Dieu! Mon

Dieu!..." Et puis, tout de suite, un sanglot sec, sans larmes, rauque et déchirant, qui paraissait emporter avec lui des morceaux de la gorge éraillée.

— Madame, fit Régine bouleversée, ne vous mettez pas dans ces états-là!... Je compatis... Croyez que je compatis...

Sa voix tremblait légèrement. L'émotion avait eu raison de l'ennui et du déplaisir qui, tout à l'heure, se disputaient son humeur, avec le regret de s'être laissée attraper et d'avoir accepté cet entretien, alors qu'elle eût dû tout faire pour l'éviter.

Maintenant, elle ne voyait plus que la détresse de cette grande femme, écroulée dans ses voiles noirs... et elle se sentait remuée de pitié.

Fut-ce de percevoir ce changement dans l'attitude de celle qui l'écoutait? La désespérée, sur son siège, eut un sursaut. Elle dressa son buste, galvanisée tout à coup, et agrippant la manche de soie claire qui retombait en bavelot autour du fin poignet cerclé d'or:

— Vous savez qu'il n'en a pas pour plus d'un mois?

Du geste, elle parut réfuter l'objection possible:

— Cinq semaines au plus!... Je vous l'assure!... docteur... les docteurs sont catégoriques...

Elle chuchotait. Sa bouche se faisait prometteuse, sa voix câline, comme si d'annoncer cette mort certaine, elle allait enlever les dernières résistances de Régine.

Celle-ci secoua la tête. Et, avec une grande douceur apitoyée:

— Voyons, madame, c'est impossible!

Plus bas encore, l'autre répéta:

— Im-pos-si-ble...

On eût cru qu'elle demandait aux syllabes le pouvoir de la convaincre.

Lourdement, elle hocha le menton, dans un mouvement qui, du

même coup, lui pliait les épaules. Au creux du grand fauteuil de cuir, elle se rapetissa soudain, amenuisée, réduite, anéantie, telle une vaincue qui accepte enfin sa défaite... Et elle demeura ainsi tassée sur elle-même, silencieuse, les cils clos...

Intolérables, les secondes passèrent...

La pâleur de cette face morte inquiéta Régine qui se pencha:

— Madame, je vous en prie, ne vous laissez pas abattre... Un peu de courage!

Un sourire désespéré crispa les lèvres blêmes dans la longue figure flétrie:

— Du courage!... Pour quoi faire?

Elle articula encore deux ou trois fois:

— Pour quoi faire, mon Dieu! Et le ton était si amer, si profondément détaché de toute vaine contingence, que Régine demeura sans parole, incapable de demander aux mots leur illusoire pouvoir de consolation...

Dans un grand effort, s'accotant aux bras du fauteuil, Mme Dorgeix se levait. Du geste, elle refusa l'aide de Régine et, immobile et droite, sembla faire appel à ses forces en déroute... Ses paupières baissées ne laissaient rien couler du regard:

— Au revoir, mademoiselle, fit-elle soudain.

Interdite, sa compagne la vit s'éloigner, ouvrir la porte. Avant de disparaître, elle se retourna, marqua un arrêt:

— Vous viendrez tout de même demain soir, ainsi que vous l'aviez promis?...

La jeune fille hésitait... Ce fut très bref, car ses yeux venaient de rencontrer les autres yeux dont la pupille étrangement dilatée effrayait et bouleversait:

— Je viendrai! promit-elle, avec une fébrile hâte d'en finir.

— Merci...

La porte se referma sur la grande silhouette noire et le bruissement de sa robe.

Seule, Régine fut un instant sans pouvoir reprendre ses esprits. Avec une sorte de méfiance épouvantée, elle regardait la porte par où venait de s'enfuir Mme Dorgeix.

D'en bas, des voix montèrent. Des voix jeunes et joyeuses, qui appelaient sur l'air des *Lampions*:

— Ré... gine!... Ré... gine!...

Un grand soupir d'allègement dilata la poitrine de la jeune fille. Elle eut l'impression d'un poids qui s'en allait d'elle et d'être arrachée soudain à quelque terrible maléfice.

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande:

— Non, mais alors?... Ne criez pas si fort!... Je descends!...

Sa voix avait pris une intonation gavroche. Elle riait, dans le halo lumineux de ses cheveux roux, heureuse de sentir sa jeunesse remonter en elle, comme une eau véhémence.

Des applaudissements avaient salué son apparition au balcon. Chacun lui lança sa satisfaction, telles les fleurs d'un bouquet:

— Enfin, la voilà!... Voilà la plus belle!... Où se cachait-elle?

— Régine-tout-en-or!... dépêchez-vous donc!... Ne voyez-vous pas notre partie de luge compromise par votre absence?...

— A nous, la plus blonde!... Come along, darling dear!...

Elle les contemplait avec ravissement, silhouettes noires sur l'éblouissement de la neige étalée, étonnée de s'apercevoir pour la première fois qu'ils étaient beaux, de force et de santé, avec leur visage fardé de vent et leurs jambes agiles, haut gainées de laine rugueuse.

Vers le lin bleu de ce ciel montagnard, ses bras nus, hors des manches de soie claire, se levèrent comme pour une incantation:

— Ah! la vie est belle!...

Le chœur hurla:

— La vie est belle!...

Et leur timbre triomphant proclamait leur plaisir animal d'être au monde et de sentir un trésor de santé couler dans leurs artères, en ruisseau riche et clair.

Par-dessus les autres, une voix s'éleva, nuancée d'impatience:

— Allô, Régine?... Si vous ne vous décidez pas plus vite, je monte vous chercher...

— Vraiment?...

Elle sourit. Ses yeux couleur de mer s'attardèrent à caresser longuement la robuste stature de celui qui venait de parler. Et, malgré elle, son ton prit une inflexion plus câline, pour jeter:

— Allons, je viens... tyran!

Preste, elle abandonnait son poste. Insoucieuse à présent, tout entière à sa joie nouvelle, elle traversa sans en être impressionnée le petit salon où avait eu lieu son entretien avec Mme Dorgeix.

A travers les couloirs luxueux de l'hôtel, déserts à cette heure, — chacun voulant profiter de la clarté de cette belle journée hivernale avait abandonné les chambres et les salons, — elle gagna son domaine, sans rencontrer personne d'autre que les femmes de chambre qui remportaient les plateaux du petit déjeuner.

Quelques minutes lui suffirent pour échanger son pyjama d'intérieur contre un équipement confortable de sportive: culotte de drap brun, pull-over de grosse laine vert émeraude avec le passe-montagne assorti.

Un coup d'œil à la glace pour sourire avec satisfaction à sa silhouette ainsi masculinisée, à son visage rose, à ses yeux brillants, aux courtes flammes de ses cheveux roux qui s'échappaient hors du béret tricoté, et Régine rejoignait "la bande" sur la patinoire.

Déjà, ils s'étaient tous envolés, couple par couple, et évoluaient gracieusement sur le lac durci.

— Eh bien, et cette partie de luge? interrogea Régine, en chaussant ses patins.

— Remise à cet après-midi, à cause de Roger qui attend son père!

Les mains de Régine, occupées à consolider un accrochage difficile, frémirent... Sans quitter sa pose agenouillée, elle releva vivement la tête.

A ce même instant, le grand jeune homme, qui répondait au patronyme de Roger, venait vers elle, d'une glissade. Il tenait un papier bleu qu'il lui tendit:

— C'est pour aujourd'hui. On me remet le télégramme... Ah! Ginou, Ginou, enfin!... Notre sort va se décider... Que je suis heureux!

Devenue grave, la jeune fille lisait le libellé du message. Un message assez bref, au reste:

Arriverai pour déjeuner.

VALORYS.

— Il n'a pas perdu de temps, formula-t-elle, pensive.

— Parbleu! je vous ai dit que papa était un type épatant!... L'homme des réalisations immédiates! Il aura reçu ma lettre hier, au courrier du soir. Le temps de préparer sa valise, de sauter dans le "Paris-Font-Romeu", et il sera ici tout à l'heure pour nous donner sa sainte bénédiction...

— Vous êtes sûr?

Roger éclata d'un grand rire insouciant:

— Mais, naturellement, je suis sûr!... Pourquoi voulez-vous que papa se dérange, si ce n'est pour embrasser sa future belle-fille? Je le comprends tellement, le cher homme!...

"Eh bien! quoi, chérie, qu'est-ce qui vous inquiète?"

Perplexe, elle le regardait. Son visage tout à l'heure si lumineux, si éclatant de joie, s'était brusquement assombri:

— Justement, c'est cette précipitation qui m'étonne, qui me tourmente même! Roger, si... si votre père allait nous séparer?

Elle lui avait prit le bras avec une soudaine angoisse. Il ne vit pas l'ombre qui remontait en vague orageuse au fond des yeux couleur d'océan. Roger Valorys ne voyait jamais rien, en dehors de lui-même et de son proche caprice.

Mais son rire sonna si vainqueur, qu'elle fut immédiatement rassurée:

— Chérie, vous dites des sottises... Pourquoi voulez-vous que papa songe à nous séparer? Il vous aime beaucoup! N'êtes-vous pas la fille de son meilleur ami?... Ne vous a-t-il pas toujours témoigné sa sympathie... et accueillie à la maison avec un plaisir visible?...

"Il s'est toujours rejoui de vos succès... Tenez... Encore l'autre jour, quand nous avons gagné ensemble la Coupe de patinage à Font-Rameu, il m'a aus-

sitôt envoyé un chèque, pour que je puisse vous offrir un beau souvenir de cette magnifique journée!

Régine avait légèrement froncé le sourcil. Elle eut un geste de dépit:

— Et, voilà bien ce qui m'effraie!... Cet argent, tout cet argent entre nous...

— Quelle idée! L'argent n'a jamais été un obstacle au bonheur, que je sache?...

Sérieuse, elle affirma:

— Si, Roger, quelquefois... Je suis pauvre et vous êtes riche...

— Raison de plus pour pouvoir m'offrir la femme de mon choix! Or, vous êtes jolie, élégante, décorative... Vous dansez comme un sylphe... Vous patinez comme personne, et jamais bachelier et docteur en philosophie n'a montré un si complet détachement des choses de l'esprit... Vous êtes savante et l'on ne s'en aperçoit pas... Quelle chance, Ginou!...

"En attendant, *darling*, venez nous entraîner pour le prochain match. Qu'on montre un peu à tous ces empotés ce qu'arrive à donner le couple Roger-Régine!"

A son bras, elle s'envole, légère, dépouillée de ses soucis. Ce grand garçon joyeux avait, dans la voix et le geste, une telle assurance qu'il communiquait aussitôt sa certitude à ceux qui l'entouraient.

Après tout, pourquoi Roger Valorys n'eût-il pas aimé la vie? Elle l'avait comblé de toutes manières! Fortune, santé, jeunesse harmonieuse et robuste, qu'une éducation raffinée et la pratique de tous les sports avaient épaulés, tels étaient les atouts de ce fils de famille chanceux qui arrivait au seuil de l'existence avec un bel appétit et des dents prêtes à mordre au merveilleux gâteau qui s'offrait si complaisamment.

Tandis qu'ils dessinaient sur la piste de souples arabesques, Roger interrogea, en jetant à sa compagne un coup d'œil de biais:

— A propos, qu'est-ce qu'elle voulait donc la "Dame aux Bandeaux", qui vous a retenue dans le petit salon du premier près d'une demi-heure?

Régine haussa les épaules, comme si elle préférait écarter l'importun souvenir.

Parce qu'il insistait, elle répondit à regret:

— Si vous saviez l'étrange proposition qu'elle m'a faite!...

"Mais non, chéri, je ne vous répéterai rien! C'est si abracadabrante!... La pauvre femme! La maladie de son fils lui a troublé le cerveau.

Je ne vous répéterai rien!... C'était bien mal connaître le curieux Roger que de penser en être quitte avec cette dénégation!

Il n'eut de cesse qu'elle ne lui eût transmis par le menu, la conversation qu'elle avait eue avec Mme Dorgeix.

A mesure qu'elle parlait, le visage du jeune homme exprimait la stupeur, l'indignation, une espèce d'ironie méprisante. Un moment, il arrêta leurs évolutions sur la glace pour mieux protester, les mains aux hanches, le sourire sarcastique:

— Bien, vrai, elle a une santé!... Elle ne se doute rien, la "Dame en Noir".

"La Dame aux Bandeaux", la "Dame en Noir", autant de sobriquets qu'ils avaient donnés à cette inconnue descendue depuis un mois dans ce palace de riches hivernants et qui semblait traîner avec elle une incommensurable détresse.

— Oh! Roger, il faut l'excuser... C'est une mère qui souffre!

— Bon!... Ça n'est tout de même pas une raison pour devenir timbrée... et surtout pour ennuier autrui avec ses malheurs personnels! Si vous voulez m'en croire, Ginou, vous avez été trop patiente avec tous ces gens-là... Ils ont abusé de vous...

— Oh! Roger... si peu... et cela ne me coûtait guère. Une petite visite, au hasard de mes loisirs.

— Oui... Une visite qui me volait votre temps! C'est vrai, ça! Tous ces matins-ci, chaque fois qu'on vous voulait, vous étiez en train de faire la nurse... ou la lectrice, chez "le jeune homme malade" du 197! Que diable, laissez donc ce brave garçon mourir en paix et occupez-vous des vivants!... De moi, surtout... Je compte, moi, j'imagine?

Régine était trop amoureuse pour juger clairement et s'apercevoir de l'égoïsme contenu dans les propos de son fiancé.

(A suivre)

Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsa Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York



Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée

EPISODE NUMERO 83



1—Le Capitaine avait surpris un voleur en train de dévaliser une banque. Tempête avait failli s'emparer du dangereux malfaiteur.



2—Mais celui-ci, d'un violent coup de pied, jeta le chien à terre. Le Capitaine monta aussitôt sur son cheval qui partit au grand galop.



3—Malheureusement le bandit avait déjà une forte avance. Profitant de l'obscurité, il réussit à distancer rapidement le brave policier.



4—La poursuite était d'autant plus difficile que le sol dur et rocailleux ne laissait pas de traces. Le Capitaine ne désespérait pas.



5—Pendant ce temps, le rusé voleur arrivait à un campement de sauvages au fond d'une vallée. Ces sauvages étaient ses complices.



6—Presque aussitôt les Peaux-Rouges aperçurent au loin le Capitaine qui se dirigeait vers leur campement. Seraient-ils découverts?



7—Prestement, ils cachèrent le cheval du bandit pendant que celui-ci pénétrait dans une tente pour revêtir un costume sauvage.



8—En un clin d'oeil, il se peignit la figure comme un Peau-Rouge, mit un vêtement de cuir souple et se coiffa d'un panache de plumes.



9—La transformation était complète. Le Capitaine s'y laissa prendre. Il crut vraiment avoir devant lui le véritable chef sauvage.



10—Le policier expliqua qu'il était à la poursuite d'un bandit célèbre. Le soi-disant Indien lui indiqua une direction à prendre.



11—N'ayant aucune raison de soupçonner la duplicité des sauvages, le Capitaine reporta aussitôt. Le bandit triomphait...



12—Mais, occupé à regarder partir le Capitaine, il ne remarqua pas que Tempête s'était introduit dans une tente et s'emparait d'un chapeau.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

Les Aventures de Georges dans la Jungle

EPISODE NUMERO 10



1—Lorsqu'ils furent assez éloignés, Georges et Saleb regardèrent les éboulis que causait la tempête.



2—Celle-ci s'arrêta aussi subitement qu'elle avait commencé. Les deux enfants revinrent alors à la caverne.



3—Fatigués par cette longue course et par les émotions de la journée, ils s'endormirent aussitôt.



4—Le lendemain matin, Georges fut réveillé de nouveau par la tempête qui recommençait. Il se leva et aperçut...



5—...un énorme tigre que la tempête poussait à chercher un refuge dans la caverne. Georges réveilla son ami Saleb.



6—Saleb sachant que les animaux sont plus féroces lorsqu'ils sont effrayés ne pouvait pas chasser le tigre.



7—Il dit à Georges: "Je ne pourrai certainement pas commander au tigre comme Sakya m'a enseigné. Sauvons-nous."



8—Mais soudain le rocher s'ébranla et des pierres tombèrent du plafond de la caverne. Le tigre s'arrêta.



9—Bientôt, l'entrée fut bloquée par l'éboulis. Le tigre essayait en vain d'entrer lorsque Sakya arriva.

DIFFICILE A SATISFAIRE

—Le drame d'hier soir c'était de la blague, après tout!
 —Comment cela?
 —Tu te rappelles celui qui s'est fait tuer sur la scène?
 —Oui. Eh! bien?
 —Je l'ai rencontré sur la rue ce matin, frais et dispos.

ENCOURAGEANT

Un irlandais se trouve en pleine bataille entre deux anglais. Un de ses voisins reçoit un boulet de canon, qui lui enlève la tête. Quelques instants après, son autre voisin a l'un des doigts enlevé par un obus. Il pousse des cris lamentables et ne cesse de gémir.

—Voyons, lui dit Pat, tu fais du bruit mille fois plus que l'autre qui vient de perdre sa tête.

QUELLE CHANCE SI...

—Quelle chance pour l'humanité, si le démon s'était présenté à Eve en souris plutôt qu'en serpent!

PENSEE PROFONDE

Les deux plus profondes chutes du monde sont la chute Niagara et la chute d'Adam.

LES SACRIFICES

—Ma femme, les affaires sont horribles; il va nous falloir économiser.

—C'est bien, chérie, je vais n'acheter que quatre robes par mois, et tu vas abandonner le tabac, n'est-ce pas?

PAS L'EFFET VOULU

—Comment est votre malade ce matin?

—Votre médecine a fait son effet, docteur.

—Ne vous l'avais-je pas dit?

—Elle est morte.

UNE LEGERE DIFFERENCE

—Je ne contredit jamais ma femme; elle fait toujours ce qu'elle veut.

—Tout comme moi: je fais tout ce qu'elle veut.

TOUTES PRECAUTIONS PRISES

Lui, «préparant un enlèvement».
 —Alors, à minuit juste, vous viendrez sans bruit me rejoindre, près du coin là-bas. Je n'aurai pas de voiture, vu qu'il nous faut économiser.

—Oh! papa m'a promis qu'il payerait le taxi.

IL VOULAIT VOIR L'AUTRE

Il y a quelques jours, un farceur entre dans un magasin dont l'enseigne est: "Aux deux singes".

Le farceur. — Puis-je voir votre associé, monsieur?

Le marchand. — Je n'ai pas d'associé, je suis seul.

Le farceur. — Je me suis trompé, j'espère, monsieur, que vous pardonnerez mon erreur.

Le marchand. — Certainement. Mais qui vous a fait croire que j'avais un associé?

Le farceur. — Mais votre enseigne: "Les deux singes".

Ils sont encore à se poursuivre.

PAS LA MEME SORTE

—Mon cher, tu serais étonné si tu voyais le vieux fauteuil que j'ai trouvé à la salle des ventes la semaine dernière; il a au moins quatre cents ans.

—J'ai une petite table grecque dans mon bureau qui a au moins mille ans.

—Es-tu fou?

—Pas du tout! viens, je vais te la montrer.

—Eh bien! quoi!

—Tu vas voir ma table de multiplication.

DESILLUSION

—J'ai chez moi un beau gros cochon, en accepteriez-vous la moitié pour la petite somme que je vous dois?

—Pour vous faire plaisir, je veux bien. J'adore le porc frais. Quand me l'enverrez-vous?

—Jeudi matin.

Jeudi se passe, vendredi aussi et ce n'est que le samedi soir que le petit garçon du client se montre chez le marchand.

—C'est papa qui m'envoie vous dire que vous ne pouvez pas avoir la moitié du cochon.

—Pourquoi?

—Parce qu'il est mieux.

TOUT DEPEND DES CIRCONSTANCES

Un charpentier et son fils travaillent à la construction d'une maison.

Le propriétaire se décide un jour à venir voir les travaux. Rendu sur les lieux, il ne vit que le fils.

—Où est ton père, dit-il, ne travaille-t-il pas aujourd'hui?

—Papa est sorti afin de se trouver de l'ouvrage. Si il en trouve nous finirons ici demain; s'il n'en trouve pas, je ne sais pas quand nous pourrons finir.



—Enfin, j'ai découvert où mon mari passe ses soirées.

—Et comment avez-vous fait?

—Oh! je suis rentrée un soir de bonne heure et je l'ai trouvé à la maison.

A L'ECOLE

—Dans quelle position se trouvait Job au dernier moment de sa vie?

—Mort! répond naïvement le petit Paul.



—A genoux! et demande-moi pardon.
 —Mais, p'pa... ça va abîmer la ligne de mon pantalon.

L'ART DE PARVENIR

—Comment a donc fait ce jeune vaurien pour entrer dans les bonnes grâces de mademoiselle X?

—C'est simple. Un jour qu'elle était malade, il lui a dit qu'elle avait la paralysie infantile.

SIMPLE QUESTION



—Mais qu'est-ce que tu as?

—Une auto...



—Alors, j'espère que nous nous entendrons bien.

La nouvelle cuisinière. — Ha! ha! Madame est optimiste!

MOYEN FAVORABLE

—Je vois que vous avez déjà été condamné souvent?

—Oui, votre Honneur, mais n'oubliez pas que j'ai aussi souvent été acquitté.



—Le séjour à la plage a-t-il fait du bien à votre fille?

—Non: Elle n'y a pas trouvé de mari!

QUAND ON QUETE UN COMPLIMENT

—Ma chérie, il me semble que je ne suis pas digne de devenir votre époux?

—C'est justement ce que maman me disait.



—A partir de maintenant, papa, il me faudra des pantalons longs. Une jeune fille est amoureuse de moi.

PATIENCE



—Ma fille apprend le banjo et ma femme le piano...
—Bien et toi?
—J'apprends à les supporter!

PAS SI BÊTE

—Notre ami Jos l'a échappé bel n'est-ce pas? Il était pour épouser une jeune fille, quand il a appris qu'elle avait dépensé deux mille dollars pour ses robes.

—Cependant il s'est marié tout de même.

—C'est vrai, mais pas avec celle-là.

—Avec qui donc?

—Avec la couturière de la jeune fille.

FLAGRANT DELIT

—Je suis certaine que tu as une lettre de femme dans ta poche.

—Mais, ma chère, tu sais bien que non; je ne reçois...

—Je le sais, c'est moi qui te l'ai donnée il y a trois jours, pour mettre à la poste.

AVANT ET APRES

Avant le mariage, le fiancé est généralement reçu par ces mots:

"Est-ce toi, chéri"? Après le mariage, sa femme court vivement à lui en lui criant: "Essuie tes pieds avant d'entrer".

UN BRAVE PEUT RECULER

—Comment! neuf heures, et tu es déjà de retour? T'a-t-elle refusé?

—Non, je n'ai pas fait ma demande. J'ai remis cela à plus tard.

—Ecoute mon vieux, si tu manques cette fille-là, tu pourras dire par ta faute. Voyons! un homme qui est allé si bravement devant la gueule du canon, et tu recules devant une femme!

—Tu sais, le canon, n'avait pas mangé d'oignons.

UNE PAROLE DE TROP

—Il arrive souvent que les chiens aient bien plus d'intelligence que leurs maîtres.

—Ça c'est vrai; j'ai justement un chien de ce genre-là chez moi.

DEMANDE DIPLOMATIQUE

—Je ne te dois pas dix piastres, n'est-ce pas?

—Mais, non, mon vieux!

—Ça n'empêche pas que j'aimerais bien te les devoir.

UNE PERLE

—Que penses-tu de Victor?

—Victor, c'est une perle!

—Comme ça se rapporte bien à ce qu'il disait de toi hier.

—Que disait-il donc?

—Que tu étais une huître!

PLUS DE SUPERSTITION

Peu de temps après la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, un général prussien vient à passer en Alsace et s'arrête dans un petit village où la seule chose curieuse à visiter est une vieille église en ruine. Le bedeau, vieux vétéran français, la lui fait visiter; et le général est tout étonné d'y trouver suspendu au-dessus d'un autel latéral, un rat en argent.

—Pourquoi ce rat en argent? que fait-il ici? demande le général.

—Ceci a été placé, dit le bedeau, dans le temps que les gens étaient superstitieux et que les rats détruisaient toutes nos récoltes. On prétendait alors qu'un rat suspendu dans l'église avait la vertu de chasser tous les autres.

—Par chance, dit le général, qu'aujourd'hui on ne croit plus à toutes ces superstitions.

—Hélas, fait tristement le bedeau, non; sans cela il y a longtemps que nous aurions suspendu de la même manière un prussien en argent.

PRIS LA TANGENTE

Un propriétaire de restaurant a mis sur son enseigne:

"Tous les plats connus servis ici"

Un américain entre dans l'auberge et demande:

—Que peut-on manger ici?

—De tout, monsieur, depuis l'éléphant au vinaigre jusqu'à la langue de serin.

—Alors, donnez-moi de l'éléphant au vinaigre.

—Très bien monsieur, mais je tiens à vous avertir que vous serez obligé d'en prendre un en entier, car nous ne séparons jamais.

Une sardine remplaça l'éléphant au vinaigre.



—Oh! vous les hommes, vous êtes tous pareils!

LOGIQUE

—Ce qu'il prend de temps pour me demander en mariage!

—Pourtant il ne devrait pas hésiter; je lui ai dit, il y a six mois, que tu l'accepterais avec grand plaisir.

MOTS D'ENFANTS

—De quoi se compose la terre?

—De terre et d'eau.

—Bien: maintenant, à l'inverse, que font l'eau et la terre?

—De la boue.

EN TEMPS DE CHALEUR

Le patron. — Comment s'appelle ce morceau que tu siffles depuis ce matin?

Le commis. — C'est l'air des Deux Gendarmes.

Le patron. — J'ai toujours entendu dire qu'un changement d'air était bon pour la santé.

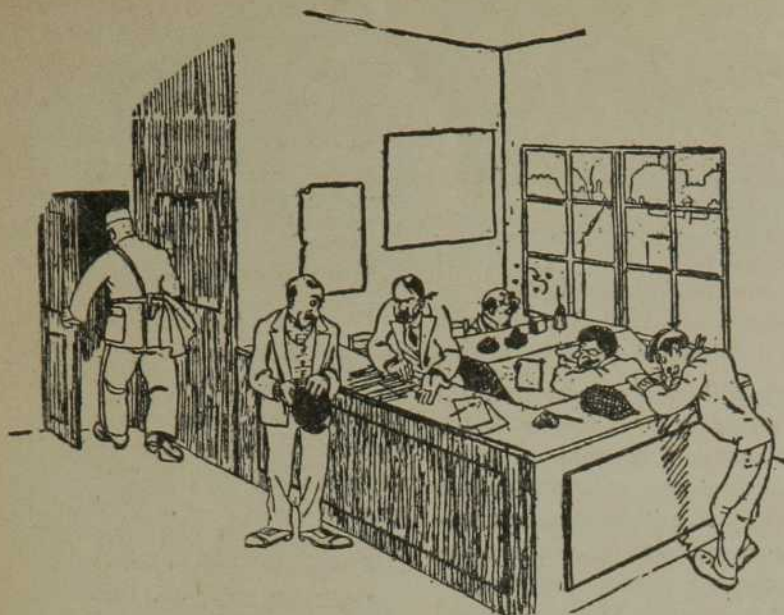
AUX EXAMENS

—Pourriez-vous me dire, ou plutôt, me citer, mademoiselle le nom d'une femme ayant porté l'épée?

—Dame.... Oclès.



Comment le dessinateur de modes eut l'idée des derniers petits chapeaux pour dames.



—Pour que votre signature soit légalisée, amenez deux témoins... tenez, deux de vos amis habitant la même maison que vous!
—Hum... C'est assez difficile! Je suis le concierge!

UN BRAVE

—Crois-tu aux fantômes, toi?
—Pendant des années j'ai vécu dans une maison hantée.
—Vraiment! Par quoi donc?
—Par mon tailleur.

TROP POETIQUE

—O mon Alice, aux yeux de saphir, aux lèvres de rubis et aux cheveux d'or!
—Peut-être; mais il me manque quelque chose.
—Qu'est-ce donc?
—Un simple diamant.

LA MENACE

—Mes frères, disait un curé à ses paroissiens, je vais jeter ma barette par la tête de celui qui n'a pas écouté mon sermon."
Et tout le monde de se courber.

POSITIVE

—Etes-vous bien certaine que je sois l'homme que vous avez réellement aimé?
—Parfaitement! J'ai parcouru toute la liste encore hier soir.

ORAGE DETOURNE

La servante de confiance, «hors d'haleine». — Mademoiselle! les deux jeunes gens à qui vous vous êtes engagée sont tous deux dans le salon et demandent à vous voir; ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ont découvert la chose.

Blanche plus blanche que son nom. — Mon Dieu! que vais-je faire?

La servante. — Je le sais; je vais aller leur dire que vous êtes malade, parce que votre papa vient de perdre sa fortune.

LEÇON PATERNELLE

Un banquier reçoit devant son fils dix billets de banque. Il compte en soulevant légèrement chaque billet, avec son pouce mouillé:

—Une, deux, trois, etc.

Arrivé au dixième, il s'arrête:

—Il ne faut jamais lever le dernier, souffle-t-il dans l'oreille de son fils: il pourrait y en avoir un autre dessous!

OUVRAGE TOUT FAIT

L'étranger. — J'ai remarqué que le jambon a ici un goût particulier, d'où ça vient-il?

Gilles, le farceur. — C'est la mer, monsieur. L'air est si imprégné de sel qu'ici les cochons meurent marinés.

QUELQUES PENSEES

Quand bien même la Reine offrirait l'ordre de la Jarretière au "Samedi", nous refuserions; car les jarretières arrêtent la circulation.

* *

Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.

* *

L'harmonie règne dans le ménage quand le mari chante et que la femme l'accompagne.

* *

Le chiffre 9 ressemble à un paon: sans sa queue il ne vaudrait pas grand-chose.

* *

Un jeune homme de 106 ans vient d'épouser une jeunesse de 91 ans. On nous informe qu'ils se sont mariés sans le consentement de leurs parents.

AFFECTION SINCERE

Un vieux général retiré de la vie militaire raconte:

—Un jour, dit-il, je rendais visite à l'un des rois des îles Fiji. Me rappelant que déjà un missionnaire de mes amis était passé par là, je demande au roi s'il ne l'avait pas connu.

—Oui, répond le roi, avec un sourire ironique sur les lèvres.

—N'est-ce pas, lui dis-je, que c'était un bon garçon?

—Oh! magnifique, j'en ai mangé la moitié à moi seul.

COUP MANQUE

—Jeune homme, ne savez-vous pas qu'il faut toujours enlever son chapeau quand on rencontre son professeur sur la rue? Je crois que vous êtes mieux nourrit qu'instruit.

—Peut-être, monsieur; c'est vous qui m'instruisez, mais c'est moi qui me nourris.



—Si vous continuez, mon cher, je finirai par croire que vous venez me voir uniquement pour jouer avec mes chérubins!

UN HOMME DE TETE

—Comment se fait-il que toutes vos pièces n'ont qu'un seul acte?

—C'est afin que personne ne puisse dire du second acte qu'il ne vaut rien, et qu'on pourrait se dispenser du troisième.

HISTOIRE NATURELLE

—Par reptiles, on entend les animaux qui avancent en rampant. Pouvez-vous m'en nommer un?

—Oui, monsieur; mon petit frère, Charles.

REMONTRANCES

—Dis-moi donc! Qu'ai-je appris? Tu te permets de faire des clin d'oeil au professeur!

—Oh! ne vas pas croire cela, maman. Je n'ai pas fait exprès. Je regardais le professeur, et mon oeil a glissé.

LA PLUS GRANDE CURIOSITE

—Quelle est la plus grande curiosité du monde?

—La curiosité d'une femme.



—Alors, on m'a dit que ton oncle était très mal, comment va-t-il?
—Ça va mieux, mais on n'a pas perdu encore tout espoir...

déchiffrer, car elle est tellement illisible qu'elle ressemble à une tache, mais elle est là tout de même!"

Le bouquiniste fanatique vit ainsi dans le parfait bonheur au milieu de ses vieilleries et, quand il claque, ce n'est pas exactement la vie qu'il regrette mais ses vieux livres. Le plus beau de l'affaire c'est qu'alors ses héritiers ont la plus belle surprise imaginable. Ces profanes n'avaient eu tout d'abord qu'un regard de suprême dédain pour l'héritage du disparu, c'est-à-dire ses vieux bouquins, mais leur étonnement prend des proportions pyramidales quand ils voient d'autres fanatiques leur offrir des liasses de billets de banque pour tout ce papier moisi. Tel est le sort des choses qui furent autrefois de simples livres dont peut-être personne ne voulait et qui, avec le temps, sont devenus de précieux bouquins que l'on range à la place d'honneur dans les grandes bibliothèques.

C'est un spectacle attendrissant que de voir un bouquiniste, un vrai, un passionné des vieilles éditions, et qui a du flair ou qui croit en avoir, c'est attendrissant, dis-je, de le voir à l'œuvre de recherche; il remue, examine, farfouille dans la poussière, puis finalement tombe en arrêt comme un chien de chasse devant un assemblage un peu disloqué de feuillets jaunis; il le prend, le tourne, le retourne, le feuillette, le paye quelques sous au marchand qui rigole en lui-même de ce vieux fou, puis il se sauve avec son acquisition comme s'il avait peur qu'on la lui reprenne ou comme s'il avait le diable à ses trousses.

Parfois il a la main heureuse, et ce qu'il a eu pour presque rien, ses héritiers le revendront la forte somme.

Le bouquiniste donne tous ses soins, toute son attention à ses recherches; parfois il y consacre toute sa fortune et il est admirable, car il est parfois le premier à rendre justice à quelque ouvrage infortuné qui a donné bien du travail et du souci à son auteur deux ou trois siècles auparavant. Il a une devise, admirable également, et qu'il a emprunté à Plinie le naturaliste et qui mérite d'être citée: *Nullum esse librum tam malum, ut non aliqua parte prodesset*. Ce qui signifie en langage vulgaire pour les simples mortels: *Il n'y a pas de livre si mauvais où l'on ne puisse apprendre quelque chose*.

N'est d'ailleurs pas bouquiniste qui veut; il y faut des grâces d'état. En réalité bien peu de gens méritent ce titre car, aujourd'hui surtout, on achète des livres un peu comme la salade, pour la consommation immédiate; on di-

Vieux Bouquins, livres précieux

(Suite de la page 9)

gère ça vite, alors la qualité importe peu. Le vrai bouquiniste est un gourmet qui a quelquefois ses préférences. Celui-ci recherche les livres aux apparences les plus vieilles, tel autre veut des *Elzéviros*, tandis que celui-là préfère les éditions *prinçeps*, et tel autre encore les exemplaires *ex domo auctoris*. Il y en a qui se spécialisent dans les ouvrages mis à l'index ou dans ceux qui ont échappé à la main du bourreau quand autrefois une édition condamnée était tout bonnement exécutée comme un simple particulier.

Il y a enfin les bouquinistes d'ordre inférieur, les maniaques de l'espèce qui collectionnent les livres comme d'autres les tabatières, les vieilles pipes et les boutons de culotte. Il faut classer parmi ceux-ci ceux qui accumulent les brochures scientifiques ou littéraires, les pamphlets politiques, les tableaux financiers, les pièces de théâtre, les monologues et qui trouvent ensuite ça superbe. Pour être bouquiniste de ce genre il n'est pas indispensable d'avoir de l'esprit ni même de savoir lire couramment.

Ce sont peut-être des "assembleurs" mais pas des bouquinistes. Le bouquiniste est un être à part qui contribue à sauver bien des choses du passé et qui l'ignore peut-être lui-même. Ils ont souvent aidé à faire ou à refaire l'histoire, la vraie, la grande, celle qui ment le moins possible, car l'Histoire — avec un H majuscule — qui serait absolument impartiale est une chimère bien plus introuvable que des veaux à six pattes.

On peut classer parmi les bouquinistes de grand style des hommes comme Colbert, Bignon, Fontaines et le bon chanoine Descordes, de Limoges en France, qui est à la vérité le véritable fondateur de la bibliothèque de l'Académie française, laquelle a été récemment enrichie d'une grammaire qui est un chef-d'œuvre comme le sera le Dictionnaire de l'illustre Compagnie quand il sera terminé, c'est-à-dire quelques siècles après la fin du monde.

Ce bon chanoine Descordes qui eut, lui aussi, l'esprit de n'être pas même académicien, du moins je ne le crois pas, dépensait par an, pour vivre, quelque chose comme trois cents francs, soit environ soixante dollars, et il allait à pied à Leipzig en Allemagne pour acheter des

livres avec la plus grande partie de son argent, soit trois fois plus que ce qu'il employait pour lui-même.

Quand le cardinal de Richelieu eut l'intention de la fonder, la bibliothèque de l'Académie, il se vit obligé d'acheter celle du pauvre chanoine, ce qui la constitua immédiatement, sans quoi elle n'aurait peut-être encore que les premiers fascicules du fameux dictionnaire. Il est vrai qu'un académicien n'a pas besoin d'être savant...

Ce que doivent les sciences, les arts et la littérature aux bouquinistes, nul ne pourrait le dire; sans eux, que de livres excellents à bien des titres auraient été rongés par les rats, les vers, les mites et les souris! Combien d'autres auraient allumé les pipes de graves ignorants! C'est trop déjà que, malgré leur passion de bibliophiles et leur dévouement, il est disparu quantité de livres dont, pour beaucoup, nous ne connaissons même plus les titres. Des gens compétents en la matière affirment qu'il n'y en eut pas moins de quarante mille, de ces livres, tirés à mille exemplaires chacun et dont il ne nous reste pas même un fragment de page. Qui sait ce qu'ils pouvaient contenir!

Un bouquiniste qui était en même temps un savant distingué et portait un nom prédestiné, puisqu'il s'appelait Libri, essaya en vain de retrouver un ouvrage imprimé du célèbre Fermat, illustre mathématicien qui fut en correspondance avec Galilée. Et que d'autres livres de haute importance également sont ainsi disparus! Les bouquinistes les auraient sauvés.

Hélas! le bouquiniste véritable, le chercheur dévoué, le collectionneur enragé est un être qui tend à disparaître lui aussi, notre futile époque en verra mourir l'espèce et mettra son nom à côté de celui du grand pingouin. Déjà il n'y en a plus comme ceux d'autrefois, comme cet excellent marquis de Méjannes qui avait amoncelé quelque chose comme cent vingt mille volumes chez lui. Son logement de la place Vendôme à Paris en était plein de la cave au grenier; les meubles avaient dû céder la place les uns après les autres, et c'est à peine si l'on pouvait passer dans certains endroits; les livres s'étagaient, s'empilaient, grimpaient jusqu'aux plafonds et quelquefois dégringolaient en avalanche sur le dos des

maladroits qui les heurtaient en passant.

La chose arriva d'ailleurs au marquis de Méjannes et à sa femme qui disparurent un beau soir sous des piles de bouquins écroulés et ne furent tirés de cette fâcheuse position que grâce à leurs domestiques accourus au bruit.

Il y eut aussi le notaire Boulard qui lâcha son étude, ses fonctions administratives et civiles et presque tous ses amis pour se consacrer uniquement aux livres. On ne le rencontrait jamais sans qu'il en eût les poches pleines; il en achetait partout et à tous, à la broquette, à la bottée, à la charretée; il faisait ensuite le tri chez lui s'il en avait le temps ce qui ne lui arrivait autant dire jamais, car il repartait bien vite faire de nouveaux achats. Il possédait une grande maison et avait de nombreux locataires; il les mit tous dehors les uns après les autres afin d'avoir de la place pour ses livres.

Et l'enragé Pillet dont personne ne se souvient plus aujourd'hui, tellement les gens oublient vite les grands caractères! Pillet ne ratait jamais une vente de livres et il achetait tant qu'il avait de l'argent dans sa poche ou qu'on lui faisait crédit s'il était connu. Il rentrait le soir chez lui, chargé comme un baudet, des livres plein les poches, plein les bras, suant, soufflant, éreinté mais content. Il posait ça où il y avait de la place, sur la table, sur la commode, sur le plancher, sous le lit et dessus, de telle façon qu'il lui arriva de n'avoir plus de place pour lui-même et de se coucher alors sur les livres. Le lendemain il en rapportait encore.

Et le comte Bontourlin qui n'aurait jamais eu la pensée de regarder une jolie femme et qui n'en avait d'ailleurs pas le temps parce qu'il regardait trop les livres! Non seulement il les regardait mais il les couvait des yeux et les dorlotait même à l'occasion car il lui arrivait d'en faire relire magnifiquement de ceux appartenant à des amis, et cela par seul amour des livres. Et M. de Corbière, ministre français de la Restauration qui était toujours perché sur une échelle comme un oiseau et n'en descendait que pour aller acheter des livres qu'il revenait ensuite en hâte placer et déplacer dans ses rayons sans cesse remaniés!

Ceux-là furent des bouquinistes de la grande école, les superflus de la race qui disparaît.

Ah! notre époque est bien prosaïque, comparée à celle-là! Nous aimons peut-être encore les livres aujourd'hui, mais ce sont surtout les livres de bonbons et de chocolat...



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Il y a actuellement environ trois cent cinquante volcans en activité sur toute la surface de la terre. Les volcans éteints se chiffrent par plusieurs milliers.

* * *

Toutes les lignes de chemins de fer du monde entier mises bout à bout auraient une longueur de 815.000 milles. Les voies ferrées des Etats-Unis représentent à elles seules presque le tiers de ce chiffre.

* * *

D'après des observations minutieuses portant sur plusieurs années, il y a, chaque jour et sur la surface entière de la terre, quarante-cinq mille orages électriques. L'île de Java est le point du globe où ils sont le plus fréquents avec un nombre de 223 par an.

* * *

La sardine tire son nom du fait qu'elle a été pêchée tout d'abord près de l'île de Sardaigne dans la Méditerranée. On la trouve principalement au voisinage des côtes de l'Europe mais aussi de celles du Canada et des Etats-Unis. Il en est une espèce qui atteint près d'un pied de longueur.

* * *

La pluie nettoie, en tombant, l'air de toutes ses impuretés; on a calculé qu'une pluie de cinq jours sur la ville de Londres où la poussière et les fumées abondent, fait disparaître ainsi de l'atmosphère de cette ville cinquante-cinq tonnes de suie et dix à douze tonnes d'autres impuretés accumulées pendant un mois.

* * *

Le *pink bollworm* est un insecte qu'on ne trouve aux Etats-Unis que depuis 1927, mais qui a été immédiatement classé comme indésirable à cause des dégâts qu'il cause dans les plantations de coton. On croit qu'il a été importé d'Egypte au Mexique dans une cargaison de semences de cotonniers; de là il s'est répandu au Texas puis en Louisiane. Tous les efforts faits et les millions dépensés pour se débarrasser de cet insecte ont été jusqu'ici impuissants.

La population des Etats-Unis est à peu près de six pour cent de celle de la terre entière et la proportion de ses téléphones est de soixante et un pour cent de ceux du monde entier.

* * *

La mesure de poids appelée *livre troy* tire son nom de la ville de Troyes, en Champagne, laquelle était au quatorzième siècle un centre important de commerce et faisait usage du poids en question. Ce poids devint universellement connu.

* * *

La célèbre tour penchée de Pise a été commencée en 1174 et elle n'a été définitivement terminée qu'en 1350; elle a 179 pieds de hauteur et est construite tout en marbre; ce qui a contribué fortement à sa renommée c'est sa déviation de la ligne verticale qui est de quatorze pieds du sommet de la tour.

* * *

En 1814, la population du globe était évaluée à sept cent millions d'âmes; en 1922 elle était de dix-huit cent millions et aujourd'hui elle a atteint les deux milliards. Si elle continue d'augmenter dans les mêmes proportions elle sera de plus de quatre milliards dans un siècle d'ici. Cela supposera un joli nombre de malheureux...

* * *

Il y a trois cents ans il y avait déjà des taxicabs en Chine; c'étaient de grossières voitures en bois, à roues pleines et qui étaient traînées par des hommes ou des animaux. Par le moyen d'un mécanisme assez simple et actionné par les roues, un marteau venait frapper un tambour toutes les fois qu'une certaine distance avait été parcourue.

* * *

Les lignes télégraphiques terrestres et les câbles sous-marins du monde entier ont une longueur totale de six millions et demi de milles. Il y en aurait donc suffisamment pour faire plus de vingt-sept lignes allant de la terre à la lune ou une seule faisant deux cent soixante fois le tour de la terre.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Nouveau! un nouveau modèle, de forme perfectionnée, mais — d'après le même excellent principe Rain King!



10 pouces de hauteur, double colonne d'eau en laiton, coussinets sans pression. Eau vaporisée à l'intérieur des lances — réglable à volonté en gros jet, pluie fine, bruine ou fermeture complète en un demi-tour. Arrosage tournant ou bloqué. Fabrication très robuste. Plus d'années de satisfaction pour son prix. Rain King AI, tel qu'illustré, \$4.75, chez votre marchand.

Rain King
Les Arroseurs Durables — Ajustables

GRATIS

Brochures nouvelles "Pe-louses — comment les faire et les entretenir", du marchand ou en écrivant à la
Flexible Shaft Co. Limited
Usine et Bureau:
349 Carlaw Avenue Toronto, Ont.

BOVRIL
VÉRITABLE
THÉ de Boeuf
DONNE DE LA FORCE 42FR

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville et Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue De Bullion, Montréal, Can.

Le Prix de la Gloire

(Suite de la page 4)



Sûr, FIABLE, VITE—X-Bazin laisse la peau délicieusement blanche et lisse. Les poils ont disparu et ne reviendront pas de longtemps. Crème ou poudre... pour les femmes difficiles.

Le dépilatoire le moins cher et le plus économique

Distribution canadienne réservée à
PALMERS LIMITED, MONTREAL

PETERBOROUGH
BOATS
"FOR OVER FIFTY YEARS - BUILT RIGHT"

Plaisirs d'été peu coûteux

Répondez à l'appel des nombreux cours d'eau du Canada!

Source de plaisirs sains et peu coûteux pour tous les membres de la famille.

La grande Nature est à nos portes. Si vous savez en jouir, vous passerez, cet été, les plus belles vacances de votre vie.

Vous avez besoin pour cela de peu de choses.

Les embarcations sont bon marché cette année — c'est un vrai placement.

Lisez, pour vous en convaincre, notre catalogue de 1932.

Faites-le
venir
aujourd'hui.

Avant d'acheter

renseignez-vous
soigneusement
sur les

**Valeurs
Peter-
borough**

L'assortiment
d'embarcations
le plus complet
au Canada.

Qualité garantie
à des prix
populaires.

Com-
mandez
de bonne
heure.

THE PETERBOROUGH CANOE
CO. LIMITED,

292 Water St., Peterborough

Doux et agréable, Mother Graves' Worm Exterminator est accepté par les enfants et fait son travail promptement et sûrement.

regarde épris éperduement par le physique de la jeune fille qu'il aime.

L'entr'acte va avoir lieu: Colette s'incline devant son public sympathique avant d'aller recevoir dans la coulisse de nombreuses pressions de mains.

Au moment où elle se dispose à quitter la scène une magnifique corbeille d'oeillets roses, ceux qu'elle préfère, surgit. Elle regarde de qui lui vient cette moisson parfumée: Jacques Cauchois, et, après avoir fait placer les fleurs bien en vue, elle court vers ses admirateurs, soucieuse d'un seul.

Il est là; le premier il la félicite et, hâtivement, jugeant le moment favorable il lui avoue son amour ainsi que son désir de lui voir partager sa vie.

— Réfléchissez, termine-t-il, demain j'irai chercher votre réponse, et si elle est favorable comme je le souhaite, dans huit jours, date de votre second récital, nous pourrions célébrer nos fiançailles, Colette!

Cette dernière n'a pas le temps de répondre parce que sa marraine est là, la serre dans ses bras, commençant ainsi le défilé de tous ceux qui s'écrasent pour lui offrir des félicitations convenues.

— Elle ne fait pas de progrès, a cependant constaté dans la salle une amie sincère de madame Ancelen; mais c'est une si bonne petite fille, corrige-t-elle avec indulgence.

La joie au cœur, Colette regagne le plateau pour y exécuter toujours sans émoi, la seconde partie de son programme.

L'artiste et sa marraine rejoignent leur domicile.

— Tu es contente, Colette? interroge Madame Ancelen. Il faudra écrire le compte rendu de ton succès à ton père.

— Oui, marraine; mais il faudra surtout lui annoncer la grande nouvelle: j'épouse Jacques Cauchois.

— Jacques Cauchois! répète madame Ancelen, sans enthousiasme.

Il a été convenu avec Pierre Nadiard, le papa de Colette, que la jeune fille devrait connaître la vérité sur sa mère le jour où il serait question pour elle d'un projet de mariage.

La pauvre marraine redoute pour sa filleule, si heureuse, la déception que lui causera cet aveu. Mais remplissant sans plus tarder la tâche qui lui a été assignée, elle parle, pendant que l'autre les emmène rapidement à travers la ville éclairée par des becs de gaz aux lumières déformantes de rêves.

C'est fini!

Colette a dormi lourdement d'avoir tant pleuré! A son réveil elle avait sa douce marraine attentive et désolée de la douleur involontaire qu'elle lui a causée.

— Dix heures déjà! J'ai dormi bien longtemps, constate la jeune fille.

— Tant mieux, ma petite Colette, tu avais bien besoin de repos après ton concert: un succès!

La jeune artiste revit tout cela en imagination.

Soudain elle pense que cette après-midi celui qu'elle aime viendra chercher la réponse à sa question de la veille.

◆ ◆ ◆

Un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée; ce que ce bruit peut faire mal parfois!

Jacques est devant elle, les yeux illuminés de la même flamme qu'hier.

Elle lui tend la main.

— Bonsoir, Jacques; comme vous êtes gentil d'accourir si vite!

— C'est un grand bonheur que je vient demander, Colette; je n'ai pas vécu dans son attente!

La jeune fille voit trouble et s'assied, revivant ce cauchemar: Sa mère vivante! Sa mère, une femme d'une autre race de qui elle tient probablement ses yeux légèrement bridés et sa peau mate. Sa mère, une épouse parjure!

— Hélas! Jacques, dit-elle alors, ma réponse est négative: je ne veux pas me marier; le succès me grise, je veux devenir une grande artiste.

Le second récital de Colette Nadiard réunit les mêmes fidèles qui se sont fait accompagner d'amis, heureux de renforcer ainsi les encouragements qu'ils désirent prodiguer à la jeune fille.

Sur le plateau, à nouveau elle salue; puis, son coup d'oeil circulaire enveloppe la salle:

Le fauteuil de Jacques est vide!

Les yeux de Colette se voilent de larmes.

Elle commence.

Dans la salle un grand silence passe, comme si les auditeurs faisaient taire leur propre cœur pour mieux écouter celui qui pour eux s'égrenait sur le clavier docile et vibrant.

L'émotion gagne; les applaudissements crépitent non pas indulgents mais frénétiquement sincères.

Colette est devenue une grande artiste.

La gloire s'avance vers elle qui vient de lui payer le tribut de sa douleur.

Par Ricochet

(Suite de la page 8)

Je lui aurais volontiers demandé de me pincer, pour me convaincre que j'étais éveillé, et le regardais faire d'un air passablement ahuri.

— Vous voudrez bien passer à l'étude, dit-il, d'ici une huitaine, et je vous verserai les fonds.

Je fis un effort, j'articulai, un peu effrayé du ton étrange de ma voix: "Vous me verserez... l'argent?..."

— Oui... dans une semaine... le temps indispensable pour effectuer l'enregistrement... En attendant...

Il s'interrompit, me considéra avec bienveillance et fouilla dans sa serviette dont il retira un carnet de chèques.

— En attendant, poursuivit-il, je puis toujours vous donner un petit acompte... Voyons, combien voulez-vous?... Cinq mille, dix mille? Ne vous gênez pas; c'est la moindre des choses.

Je voulus refuser, mais il insista tant et si bien que j'acceptai un chèque de quinze mille francs...

— Une bagatelle, dit-il, mais je connais la vie, c'est le premier argent qui est le plus précieux.

Diable d'homme! Je l'aurais embrassé pour cette bonne parole.

Plus moyen de douter. C'était vrai, je ne rêvais pas... j'héritais de seize cent mille francs...

Mon premier soin, quand le monsieur notaire eut pris congé, fut de danser un "charleston" endiablé, le second d'enfiler ma jaquette et d'aller demander à M. Bourrichon, la main de sa fille...

Peut-être ne me croiriez-vous pas?... Cela n'aurait, au demeurant, rien d'extraordinaire; si on me l'avait raconté, je ne l'aurais pas cru non plus; mais le sentiment de ma fortune nouvelle m'inocula une telle assurance, une si magnifique désinvolture, que, sans qu'il me soit nécessaire de faire la moindre allusion à l'événement qui venait brusquement de m'enrichir, M. Bourrichon m'accorda son héritière.

— Vous l'aimez... je vous la donne.

Je faillis, pour la deuxième fois dans la même journée, m'évanouir de joie.

Ah! la merveilleuse soirée que je passai chez Mme Bourrichon, entre une Jacqueline plus jolie que jamais et un beau-père qui ne cessait de me répéter:

— J'aime les audacieux, moi... les jeunes gens que le risque n'effraie pas, qui vont de l'avant, sapristi... Vous réussirez, mon ami... vous réussirez...

(Suite à la page 38)



Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

M - E - N - U

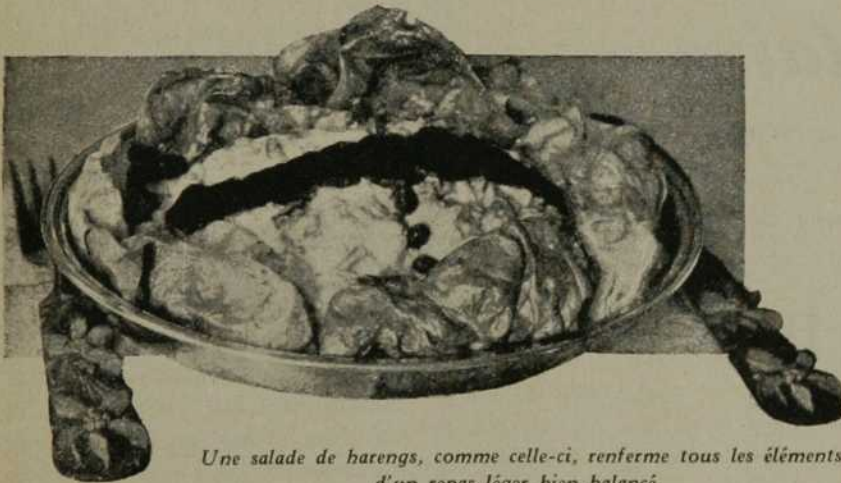
Soupe queue de boeuf

Côtelettes de veau

Crème à la glace Vi-Tone

Soupe queue de boeuf. — 1 queue de boeuf, 6 à 8 tasses de bouillon, ½ tasse de chacun des légumes suivants: carottes, navets, oignons, céleri, coupés joliment fin, ½ cuillerée à thé sel, cayenne, jambon, ¼ tasse madère, 1 cuillerée à thé de Worcester Sauce, 1 cuillerée à thé jus de citron, clous de girofle. — Couper la queue de boeuf en petits morceaux, les faire dégorger et blanchir pendant quelques minutes, les égoutter, les rouler dans la farine et les faire revenir avec un peu de beurre ou du jambon coupé en petits dés et les parures des légumes, un bouquet garni, 2 clous de girofle; mouiller avec 3 tasses de bouillon, laisser tomber à glace.

couper droit le bout des côtes, les couper transversalement un peu en biais et d'une égale épaisseur, les aplatir avec le pilon en bois sur la table, en supprimer les peaux qui adhèrent au manche, sur les côtés, dégager le haut du manche en coupant les chairs à la hauteur d'un pouce, les couper droit et net, arrondir le filet de la côtelette en supprimant le gros tendon, couper l'os avancé de la chaîne; enfin parer les chairs en leur donnant une jolie forme, les assaisonner avec poivre et sel, les tremper dans un oeuf battu pour les paner; faire chauffer sur le feu dans une poêle le beurre ou la graisse, y mettre les côtelettes, les cuire 8 minutes d'un



Une salade de harengs, comme celle-ci, renferme tous les éléments d'un repas léger bien balancé.

Ajouter le reste du bouillon et le madère; laisser cuire 1 heure. D'autre part, faire blanchir 20 minutes les légumes joliment coupés. Passer le bouillon, garder les tronçons, les remettre dans le bouillon ainsi que les légumes blanchis, laisser cuire de nouveau jusqu'à ce que les légumes soient bien tendres. Au moment de servir, assaisonner de sel, cayenne, Worcester Sauce et de jus de citron.

Côtelettes de veau. — 6 côtelettes, 2 cuillerées à table de beurre ou graisse, 1 oeuf, poivre, sel, 1 boîte pois en conserve, 2 cuillerées à table beurre, 1 cuillerée à table sucre, panure. — Prendre 6 côtelettes, en ôter la peau superficielle,

côté et 8 minutes de l'autre pour les côtelettes d'agneau, et 30 minutes pour les côtelettes de veau; les dresser dans un plat en couronne. Dresser au milieu des côtelettes les petits pois en conserve, que l'on aura eu soin d'ouvrir à l'avance puis sautés au beurre et sucrés.

Crème à la glace Vi-Tone. — ½ tasse de sucre, 3 tasses de lait, 4 oeufs, 1 chopine de crème, ⅔ de tasse de Vi-Tone. Vanille. Chauffez le lait au point d'ébullition, battez les oeufs et le sucre, versez-y le lait chaud; faites cuire jusqu'à ce qu'une pellicule se forme sur une cuiller en argent. Laissez refroidir; ajoutez Vi-Tone, crème et vanille. Congelez.



EVELYN KNAPP, étoile de Warner Bros.

Régalez-vous avec

TENEZ-VOUS FRAIS

Votre condition physique dépend souvent de votre nourriture. Des aliments légers, frais, sont sains et meilleurs pour vous. Les Flocons de Maïs Kellogg sont le régal rafraîchissant qu'il faut prendre. Servez-les avec du lait frais et peut-être un peu de fruits.

Ces croustillants flocons de maïs grillé fournissent une nourriture suffisante sans surcharger l'estomac. Ils sont si faciles à digérer qu'ils vous donnent une sensation de bien-être et de fraîcheur.

Les Flocons de Maïs Kellogg sont l'idéal avant le coucher. Vous dormirez comme un bébé. De plus, les Flocons de Maïs Kellogg sont un des aliments les plus appropriés et les plus économiques. Prêts à être servis dans un instant.

Toujours frais comme au sortir du four dans la boîte rouge et verte avec, à l'intérieur, le sac breveté WAXTITE hermétiquement fermé. Fabriqués par Kellogg, à London, Ontario. Qualité garantie



Kellogg's

Synchronisez sur le programme de la "Kellogg Singing Lady", chaque après-midi, excepté le samedi et le dimanche, radio-diffusé par le N.B.C. Blue Network, de 5.30 à 5.45 heure avancée, et de 6.00 à 6.15 heure centrale.

Ces Fleurs Tuent

Mouches et Maringouins dans un

Nuage Parfumé

On remarquait, depuis plusieurs années, qu'une fleur des champs, croissant au Japon, éloignait les insectes ailés. On en expédia une provision en Amérique, pour les expériences de laboratoire de recherches. Là, l'extrait de cette fleur, vaporisé dans une chambre close, remplit de mouches et de maringouins, les détruisait complètement.

Cet extrait constitue la base de Fly-Tox, créé par l'Association des Recherches Rex, à l'Institut des Recherches Mellon. Nous avons travaillé dix ans et dépensé \$100.000, pour le perfectionner. Ce Fly-Tox, vaporisé suivant le mode d'emploi,

remplit la chambre d'une buée parfumée, au coût de 1 à 2 sous. Cette vapeur inoffensive aux gens, ne tache rien. Mais elle foudroie mouches et maringouins venus à son contact. Ils ne peuvent s'échapper quand le nuage remplit la chambre. Ces insectes sont redoutables. Ils propagent les germes de 30 maladies et déposent ces germes sur les aliments ou dans le sang. Ils causent annuellement la mort de milliers d'enfants. Fly-Tox bien employé débarrasse votre demeure et la conserve indemne, facilement, sûrement et à peu de frais. Songez à ces avantages pour vous et pour les vôtres.

FLY-TOX SEUL

Produit des Recherches Rex

N'employez que Fly-Tox et toujours avec le nouveau vaporisateur Fly-Tox. Chaque lot est éprouvé sur des mouches, dans notre laboratoire. Son efficacité est garantie, son odeur agréable et sa puissance

destructive le rend économique. Employez-le, puisque rien n'est trop efficace pour la protection de votre habitation. Achetez-en aujourd'hui. Il se vend partout. Inoffensif aux gens. Ne tache pas. Fly-Tox est fabriqué au Canada.

Lisez LA REVUE POPULAIRE

Arts, Lettres, Sciences, Histoire

Dans tous les dépôts de journaux - 15 sous

"Tu n'en aurais pas non plus si tu lavais les tiens à ma façon . . ."

"Quelle est ta méthode, Julie? Tu n'as jamais d'échelles dans tes bas."

LUX
pour les bas
2 minutes par jour
les gardent comme neufs



"Je lave toujours mes bas au Lux, parce qu'il est fait spécialement pour conserver l'élasticité de la soie. Et c'est ce qui empêche les fils de se rompre sous l'effort. Si cette élasticité est détruite par le lavage, la moindre tension peut provoquer une échelle! Chaque soir, je lave mes bas dans un savonnage de Lux. Ils paraissent toujours bien et *du-vent* merveilleusement!"

Lever Brothers Limited
Fabricants de savon brevetés de leurs Excellences le Gouverneur-Général et la comtesse de Bessborough

Par Ricochet

(Suite de la page 36)

Ah! la magnifique soirée! Une soirée comme ça, le père Temps devrait la faire durer un mois . . .

Le lendemain, était un dimanche, de sorte que je ne pus aller à la Banque, toucher mon chèque, mais le surlendemain . . .

. . . Le surlendemain je reçus la visite d'une dame vêtue de noir qui me demanda, avec toutes sortes de réticences, si je n'avais pas vu son mari.

— C'est, me dit-elle, un homme entre deux âges, il porte pince-nez et il a toujours, sous le bras, une volumineuse serviette . . . Il se croit notaire . . .

J'avais été sceptique . . . Cette fois, je me cramponnai . . .

— J'ai vu un notaire, en effet, qui m'a annoncé un héritage . . . lui dis-je, mais ce ne peut pas être votre mari, car il m'a versé un acompte . . .

La dame eut un petit sourire apitoyé.

— Un acompte en argent? fit-elle.

— Un chèque . . .

— Un chèque . . . évidemment, ça ne peut être que lui . . . Il donne des chèques à tout le monde, le pauvre cher homme. Il en a donné un de trois millions à la concierge . . .

J'avais grande envie de me fâcher. La dame le comprit, et m'expliqua:

— Que voulez-vous? . . . Il n'est pas assez . . . malade, pour le faire interner . . . Son genre de folie consiste à annoncer aux gens qu'ils ont hérité.

Elle soupira:

— Je passe ma vie à réparer ses fantaisies, à souffler sur les illusions qu'il a fait naître . . . J'espère que vous lui pardonnerez, monsieur . . . En dehors de ses fugues, c'est un homme comme tout le monde . . . Il n'est pas méchant pour un sou . . .

— Pauvre femme! pensai-je.

Et les jours passèrent . . . Mon futur beau-père, toujours aussi optimiste, me recommanda à quelques-uns de ses amis, qui avaient des affaires embrouillées, et je fus assez heureux pour gagner deux procès désespérés . . . Ma douce fiancée souriait à la vie . . . Elle m'aimait . . . je l'adorais . . .

Que vous dirai-je? . . . Aujourd'hui, je bénis ce fou bienfaisant. Sans son histoire d'héritage, je n'aurais jamais eu le courage d'aller demander la main de celle qui est ma compagne chérie, et je ne connaîtrais pas le bonheur . . .

Un numéro sensationnel

La Revue Populaire

du mois d'AOUT fera sûrement sensation !

En plus de son roman COMPLET, l'un des plus passionnants qui aient jamais paru :

Notre Chant d'Amour

par CLAUDE VINCELLE

La Revue Populaire d'août contiendra :

- Pour la première fois dans l'histoire du journalisme canadien: Les souvenirs d'un ancien détenu du pénitencier de Saint-Vincent de Paul, ou tout ce qui se passe à l'intérieur du bagne.
- Comment vivent les jockeys
- Le cimetière des géants
- Vingt autres articles du genre, tous illustrés
- La Course de Six Mois, avec plus de \$200.00 de prix en argent
- Les Mots Croisés, avec \$5.00 de prix

Tout cela pour
15 cents
seulement

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975 DE BULLION, MONTREAL

La Petite Bretonne

(Suite de la page 5)

— C'est bien simple! En lui persuadant qu'on est très malheureux en ménage. A partir d'aujourd'hui, défense de s'embrasser devant elle! Défense aussi de se dire des petits mots doux: "Mon ange! Mon chou! Mon coco!" Je t'appellerai "Georges", comme cela, brutalement. Tu me diras "Thérèse", comme cela en roulant des yeux féroces. De temps en temps, tu me feras des reproches sur mes dépenses, sur ma toilette. Au besoin, une petite scène de jalousie. Je t'enverrai promener. Tu bouderas. J'aurai l'air de pleurer.

— Eh bien! ça va être gai!

— Il le faut absolument pour conserver Yvonne. Qu'est-ce que cela te fait puisqu'on s'aimera toujours autant et que le soir, quand nous serons seuls? ... Dis que tu veux bien, mon coco, mon chou, mon ange!

Georges dut promettre tout ce qu'on voulut.

♦ ♦ ♦

Dès le lendemain, les Vincenot commencèrent à jouer leur petite comédie. D'abord ce ne fut pas sans peine. Des élans brusques les jetaient l'un vers l'autre, qu'ils de-

vaient refréner aussitôt, et, parfois, ils commençaient tendrement une phrase pour l'achever par des mots acerbes. A la cuisine, Thérèse endoctrinait la petite Bretonne:

— Vous voyez, disait-elle, que tout n'est pas rose dans le mariage! Au commencement, on se croit en Paradis, mais ce bonheur ne dure pas. Ah! les hommes! ils ont vite fait de ne plus nous aimer. Alors on ne compte plus à leurs yeux, on a tous les défauts, ils nous font la vie dure... Regardez monsieur! Il semblait si gentil! Maintenant, il me rend très malheureuse. Croyez-moi, Yvonne, ne faites pas la bêtise de vous marier: vous le regretteriez plus vite!

A ces propos, Yvonne soupirait sans répondre et, le soir, en se servant avec amour entre les bras de Georges, Thérèse murmurait:

— Ça va! Ça va! Nous la garderons notre petite Bretonne!

♦ ♦ ♦

Un soir, Georges rentra en retard de son bureau. Thérèse l'attendait, avec inquiétude, non pas dans le vestibule comme autrefois, dans la cuisine. Elle lui fit quel-

ques reproches. Il répondit avec ironie. Elle se révolta. Il se mit en colère. La scène continua pendant le dîner, sous les yeux d'Yvonne, aburie et tremblante.

— Si ça doit continuer ainsi, s'écria enfin Thérèse, je vais retourner chez ma mère!

— Si tu retournes chez ta mère, répliqua Georges, je demande le divorce!

Pendant quelques instants, une telle fièvre les avait échauffés, ils s'étaient si bien pris à ce jeu dangereux qu'ils eurent beaucoup de mal, seuls enfin dans leur chambre, à retrouver leur sang-froid et à s'embrasser.

Le lendemain matin, Thérèse trouva la petite Bretonne toute songeuse. Elle était assise sur une chaise de la cuisine et semblait attendre.

— J'ai quelque chose à dire à Madame! fit aussitôt Yvonne.

— Quoi donc?

— Je ne peux plus rester chez Madame.

— Oh!

— Ça me fait trop de peine de vous voir vous disputer tout le temps avec Monsieur. J'aime mieux m'en aller. D'ailleurs, j'ai trouvé une nouvelle place, chez de jeunes mariés, tout plein mignons... et qui s'embrassent du matin au soir!

Ensuite ce fut ses cours d'infirmière à l'hôpital. Là elle donna le meilleur d'elle-même. C'est ainsi qu'elle se reprit entièrement, complètement guérie de la blessure qui semblait devoir durer toujours.

Maintenant elle en venait à s'étonner de l'avoir tant aimé, pauvre fragilité de ces désirs, ces aspirations sur notre instable planète. Aujourd'hui elle savourait sans l'amer goût de cendre... la joie qu'il y a à donner, à se sacrifier pour ceux-là qu'on aime bien.

Par la fenêtre entr'ouverte pénétre la brise embaumée de chevre-feuilles, des rosiers sauvages, et cette nature endormie dégage un bien-être qui va droit à l'âme de Rhéjane la rafraîchissant d'une apaisante sérénité!

Une somnolence enveloppait d'un voile encore translucide sa pensée, émoussait ses sensations, le sentiment amer de certaines choses n'y subsistait plus, une confuse espérance qu'elle se savait guérie la pénétrait toute.

Puis tout se brouille graduellement... sous les paupières alourdies qui sombrent dans le sommeil.

Rhéjane s'est reprise entièrement pour se donner plus étroitement à sa sublime vocation.

"Certes
BLUE-JAY
EST ÉPATANT
J'AURAIS DÛ
L'ESSAYER PLUS
TÔT"

Pieds Sensibles?

Pour soulagement immédiat, appliquez un Emplâtre Anticor Blue-jay. La douleur cesse immédiatement; Blue-jay coussine l'endroit où s'exerce la pression douloureuse. Puis le doux médicament assèche le cor et en précipite la chute. Vous pouvez ensuite marcher confortablement.

Ne vous exposez pas à l'infection en coupant un cor. Exigez ce traitement sûr — l'authentique Blue-jay, fabriqué depuis 30 ans par une maison réputée de pansements chirurgicaux. 35c dans les pharmacies.

**EMPLATRES ANTICOR
BLUE-JAY**

(BAUER & BLACK LIMITED)

Brochure gratuite — "FOR BETTER FEET"
Un petit livre très utile, contenant de précieuses suggestions pour ceux qui souffrent des pieds. Pour copie gratuite, envoyez ce coupon à Bauer & Black, 100 Spadina Ave., Toronto.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

Sublime Vocation

(Suite de la page 7)

Surtout l'hésitation du jeune homme ajoutait au malaise général. Pressentant un chagrin, afin de l'éviter à sa soeur elle voulut se dérober; hélas, l'emprise était plus profonde qu'elle ne le croyait et la nature se refusa à l'immolation.

La Providence heureusement vient mettre un terme à ses hésitations dans la personne de Myrza... qui dans un tête à tête confidentiel laissa exhaler son cher secret.

Quoiqu'elle s'y attendit elle chancela sous la révélation qui indiquait à son excessive délicatesse la route à suivre.

Oui, même au prix de ce qu'elle appelait son bonheur et maintenant qu'elle savait... il lui fallait se retirer par devoir de reconnaissance.

N'avait-elle pas contractée envers elle une dette de coeur, la plus douce de toutes les obligations... mais elle aussi se soldait en nature. L'heure de l'échéance tintait, elle ne pouvait plus s'y soustraire sans une lâcheté qui l'abaisserait à ses propres yeux, sa vie ne devrait-elle en être brisée... qu'importe, sur les ruines de son bonheur elle édifierait

celui de cet être qui lui était le plus cher au monde.

Et pour ne pas faillir, redoutant sa faiblesse naturelle; après s'être réfugiée dans l'Eternel qui a promis aux âmes souffrantes le baume de l'oubli... adroitement elle précipite les événements.

Maintenant elle ne se souvient plus que très vaguement comment. Mais le sacrifice est consommé.

Les débuts furent cruels dans ces hasards qui ouvraient maladroitement la blessure en convalescence. Si de la plaine on regarde la route montante conduisant au sommet du mont l'on frémit alors, saisi par anticipation du vertige de l'ascension. Le spectacle des joies de Myrza était analogue au calcul que font les ascensionnistes entre le chemin parcouru... et celui qui conduit là-haut. Aussi, bien vite elle se reprenait honteuse de ces retours, un peu plus meurtrie chaque fois, cependant consciente de la guérison qui se faisait graduellement sous la magie des heures.

Sa tâche toute filiale auprès des parents de son amie, que ce départ laissait quelque peu désemparés...

Résultats Vraiment Merveilleux..

et ce sont les résultats
qui COMPTENT

Les merveilleux témoignages en faveur de Virol, illustrés par des photographies véritables de sujets à partir de l'enfance jusqu'à l'âge de femme et d'homme vigoureux, ont donné une preuve convaincante à des milliers de parents anxieux, que Virol est une nourriture remarquable pour les enfants délicats et la croissance.

Si votre enfant "ne va pas bien" traitez-le au

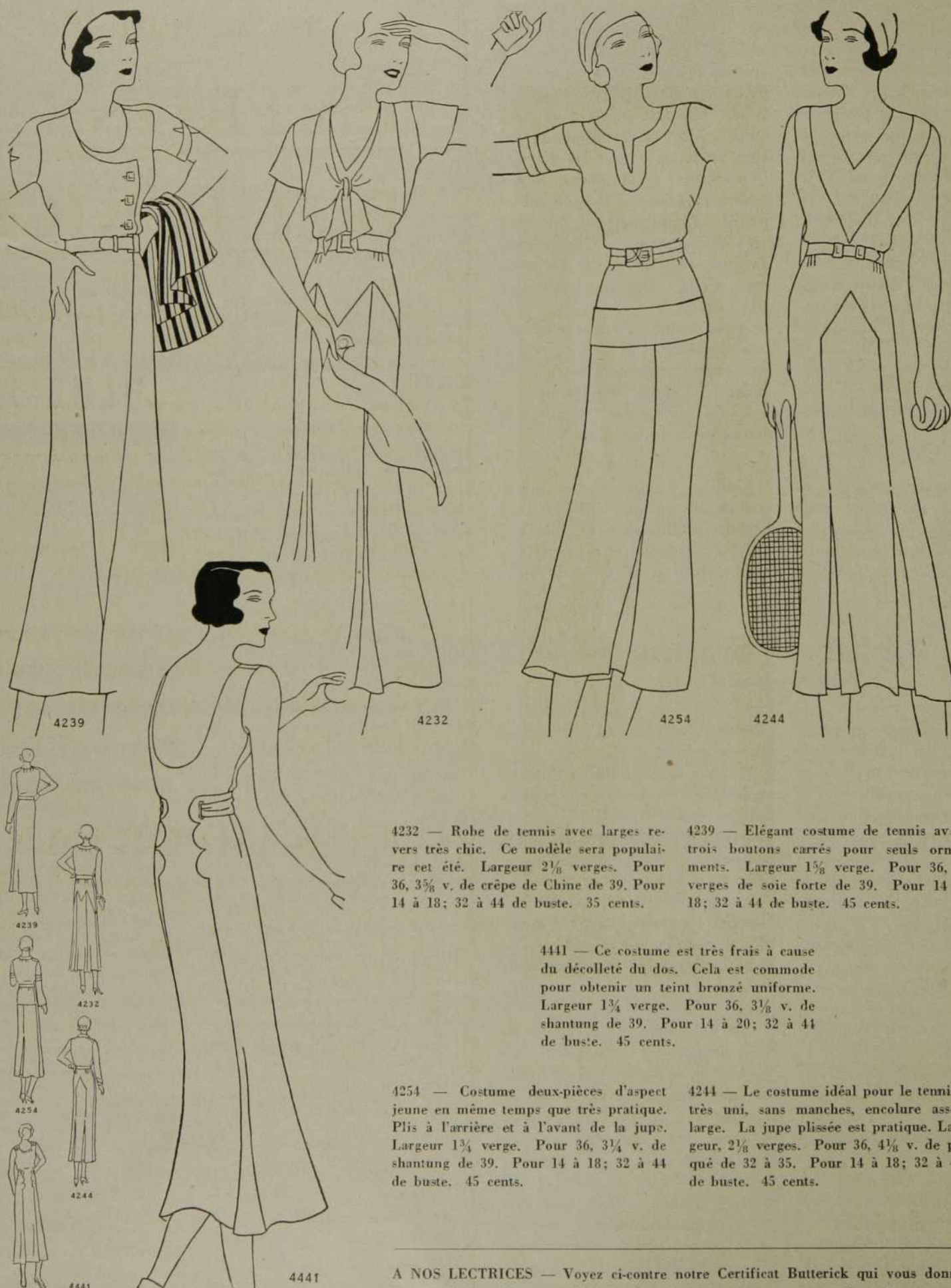
Virol

Fait les Beaux Enfants Forts

AAIP

Le Liniment Egyptien Douglas, toujours rapide, toujours certain, arrête instantanément le seignement. Cautérise les plaies et prévient l'empoisonnement du sang. Merveilleux pour rhumatisme musculaire.

Un choix de belles Robes pour le Tennis



4232 — Robe de tennis avec larges revers très chic. Ce modèle sera populaire cet été. Largeur $2\frac{1}{8}$ verges. Pour 36, $3\frac{3}{8}$ v. de crêpe de Chine de 39. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 35 cents.

4239 — Élégant costume de tennis avec trois boutons carrés pour seuls ornements. Largeur $1\frac{1}{8}$ verge. Pour 36, 3 verges de soie forte de 39. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 45 cents.

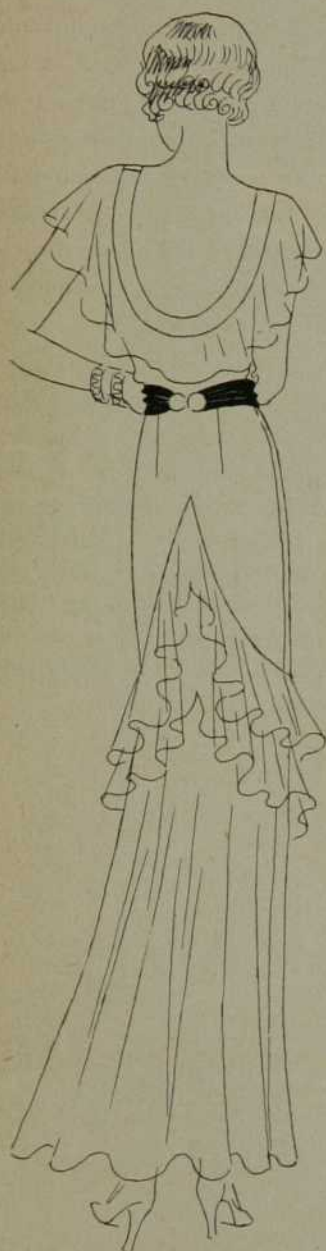
4441 — Ce costume est très frais à cause du décolleté du dos. Cela est commode pour obtenir un teint bronzé uniforme. Largeur $1\frac{3}{4}$ verge. Pour 36, $3\frac{1}{8}$ v. de shantung de 39. Pour 14 à 20; 32 à 44 de buste. 45 cents.

4254 — Costume deux-pièces d'aspect jeune en même temps que très pratique. Plis à l'arrière et à l'avant de la jupe. Largeur $1\frac{3}{4}$ verge. Pour 36, $3\frac{1}{4}$ v. de shantung de 39. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 45 cents.

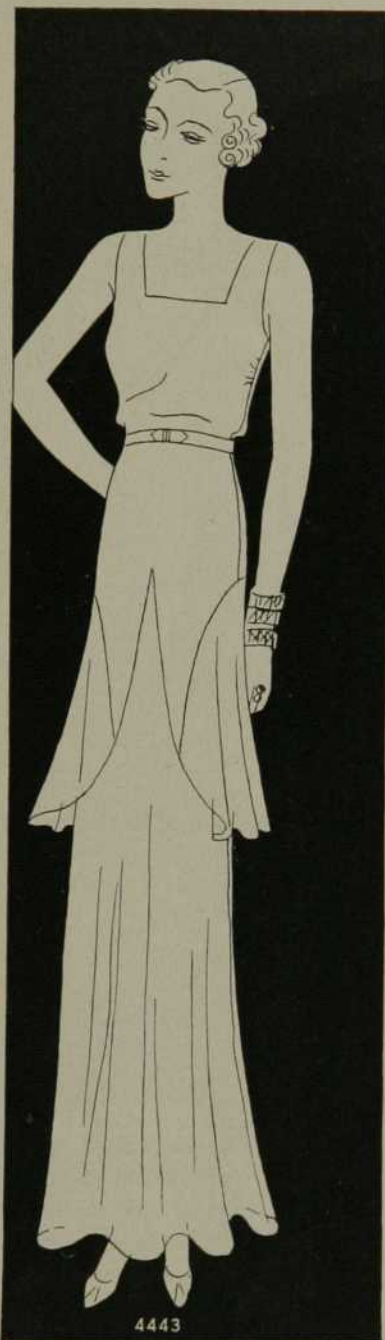
4244 — Le costume idéal pour le tennis; très uni, sans manches, encolure assez large. La jupe plissée est pratique. Largeur, $2\frac{1}{8}$ verges. Pour 36, $4\frac{1}{8}$ v. de piqué de 32 à 35. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 45 cents.

A NOS LECTRICES — Voyez ci-contre notre Certificat Butterick qui vous donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

*Les Jupes descendent
jusqu'au cou-de-pied*



4263



4443

4263 — MODELE DE PLUS EN PLUS POPULAIRE d'un décolleté pour robe du soir. Largeur 4 verges. Pour 36, 51/8 verges de voile de soie de 39. Pour 32 à 40 de buste. 50 cents.

4443 — NOUVEAU DECOLLETE carré et très uni. La jupe est fort élégante. Largeur 3 verges. Pour 36, 43/8 verges de soie pesante de 39. Pour 14 à 20; 32 à 44 de buste. 50 cents.

A NOS LECTRICES — Voyez ci-contre notre Certificat Butterick qui vous donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

Maintenant...

toutes les Canadiennes
acclament les

PATRONS

BUTTERICK

Grâce au nouveau service français dont la Maison BUTTERICK a l'exclusivité, nos clientes de langue française trouvent un réel plaisir et plus de facilité à confectionner leurs toilettes.

Maintenant, chaque patron Butterick, à partir du numéro : 3756, est accompagné d'une traduction française complète et exacte des instructions en anglais du fameux Deltor..., comprenant la manière de couper, rassembler et finir chaque dessin Butterick.

La couture devient un jeu avec l'aide des patrons Butterick. Rendez-vous-en compte par vous-même !

Profitez de cette offre spéciale de patrons, offerte à nos lectrices du "Samedi" seulement. Pour renseignements complémentaires, lisez le certificat ci-dessous. :: :: ::

-----CERTIFICAT BUTTERICK-----

AVIS IMPORTANT

Ce certificat tel que publié dans le présent numéro du "SAMEDI", donne droit à cinq cents (5c) sur le prix d'achat de tout Patron Butterick, à condition d'être présenté *complet*, le ou avant le 16 juillet 1932, à tout marchand vendant les Patrons Butterick. Si votre marchand local ne peut vous fournir les Patrons Butterick ce certificat sera accepté si adressé *complet* par la poste, avec la balance du prix d'achat à :

THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY,
468 Wellington Street West, - - - Toronto, Canada

Tout certificat n'est bon que pour un seul patron.

COMMANDE DE LA CLIENTE

Conformément aux conditions ci-dessus, veuillez m'envoyer le
Patron Butterick No..... Grandeur.....
Nom
Adresse ou Casier Postal
Localité
Province

CE CERTIFICAT EST VALIDE AU CANADA SEULEMENT
COMPLET — veut dire découpé autour de la bordure du certificat.

-----CERTIFICAT BUTTERICK-----

\$5.00 à gagner chaque semaine

SOLUTION
du
PROBLEME
No 30
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

	1	2	3		5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	D	I	V	A		A	L	I	M	A		I	N	D	E
2	O	T	A	I		N	A	D	A	B		A	A	I	L
3	C	O	I	N		O	V	I	D	O		A	R	M	A
4	K	U	R	E		N	I	O	R	T		I	D	E	M
5						E	S	T	E	S					
6	G	R	A	D	E						G	A	V	E	R
7	I	U	L	E		C	R	I	M	E		M	E	L	O
8	R	I	O	M		R	O	T	I	R		P	L	I	S
9	O	N	R	I		U	S	E	E	S		L	I	S	E
10	N	A	S	S	E						G	E	N	E	E
11						A	B	B	A	S					
12	T	O	T	O		G	E	O	L	E		O	N	C	E
13	I	G	O	R		R	A	T	O	N		N	O	R	D
14	C	R	U	E		E	N	T	R	E		D	E	U	M
15	S	E	R	S		S	T	A	S	E		E	L	E	E

LE SAMEDI donne
chaque semaine CINQ
prix de \$1.00 cha-
cun. Envoyez votre so-
lution sur le carrela-
ge ci-dessous d'ici le

15 juillet

Les bonnes solutions
sont tirées au sort,
chaque semaine, et les
cinq premières sortan-
tes gagnent les prix.
Adressez: LES MOTS
CROISES (Le Samedi),
975, rue de Bullion,
Montréal, - Canada.

Les CINQ gagnants du Concours No 29, paru dans LE SAMEDI du 2 juillet, sont:
M. Gustave Angers, 87, rue St-Dominique, Jonquière, P.Q.; M. Lionel Fortin, 1559, rue
St-André, Montréal; Mme J. H. Lapointe, 12, rue Victoria, Québec; Mlle Lucienne Paquette,
265, rue Gordon, Verdun, Montréal; Mlle Blanche Hélène Beaudoin, East Angus, comté de
Compton, P.Q.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 31

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

NOM

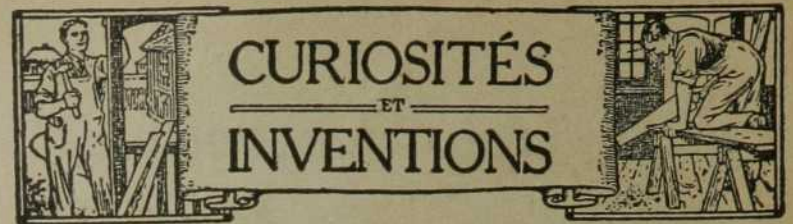
ADRESSE

Horizontalement

- Disciple. — Changeantes.
- Action de procéder avec hésitation. — Rivière d'Allemagne.
- Excite la soif. — Romancier français, auteur du *Maître de Forges*.
- Légumineuse. — Initiales qui désignent un notaire, dans la province de Québec — Palmier des régions chaudes.
- Arme. — Qui fréquentent les cours d'une université.
- Prénom féminin. — Etendue d'eau peu profonde. — Deux lettres que l'on ajoute au bas d'une lettre.
- Ecclesiastiques. — Séparer.
- Diphthongue. — Différence du pied. — S'écrit aussi saur. — Lu de nouveau.
- Lave à la surface des coulées volcaniques. — Qui concerne les vaisseaux de guerre.
- Grande chandelle de cire. — Personne ayant une ressemblance parfaite avec une autre (pluriel).
- Du verbe avoir, en anglais. — Emotion. — Préposition.
- Orateur grec qui eut pour élève Démosthène. — Pronom personnel. — Orateur romain né à Nîmes.
- Fruit d'une plante d'Arabie, dont on fait un sirop. — Commencer à pousser. — Du verbe avoir.
- Article renversé. — Possède. — Entière.
- Soldats armés de pertuisanes.

Verticalement

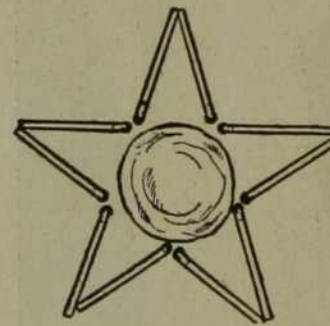
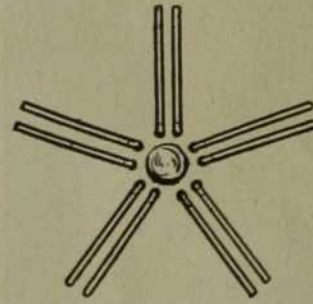
- Conjonction. — Résidence somptueuse. — Vase à boire dont on se servait au moyen-âge.
- Note. — Femme d'Isaac. — Boisson anglaise.
- Lettre grecque. — Sorte de voiture. — Désœuvré.
- Prend le bien d'autrui. — Fleuve d'Espagne. — Siège, en anglais.
- Au milieu de, parmi. — Réunion qui se donne le soir. — Connue.
- Canal des Hautes-Pyrénées. — Enveloppe de la graine des plantes.
- Animal dépourvu de membres. — Clef. — Deux voyelles.
- Modifiais. — Copie.
- Ile de l'océan Atlantique. — On dit d'une personne très gaie, qu'elle est gaie comme un ... — Ville d'Angleterre.
- Fille de Cadmus. — Principales places publiques dans la Grèce ancienne. — Anagramme de Uri.
- Ville de Belgique. — Action de celui qui dérobe. — La belle saison.
- Tresseras. — Fin d'infinif.
- Partie d'un tout. — Ce qui fait saillie.
- Arbre greffé. — Pieu aiguisé par un bout. — Prince troyen.
- Initiales du patron des écoliers. — Riches (fém. plur.). — Chemin.



L'ETOILE D'ALLUMETTES

Disposez des allumettes comme l'indique la première figure.

Avec précaution, laissez tomber quelques gouttes d'eau au centre. L'eau en s'écartant formera une pe-



tite flaque ronde et bombée et les allumettes se déplaçant, formeront une étoile, ainsi qu'il est représenté sur la deuxième figure.

UN PRESSE-RAQUETTE QUI SERT AUSSI DE PLIANT

Un inventeur américain a imaginé une autre sorte de pliant pour les joueurs de tennis qui doivent attendre, près des courts, leur mo-



Photo Keystone View Co. Inc.

ment de jouer. Plié, il sert de presse-raquette. Ouvrez-le, vous en faites un petit siège assez solide pour vous porter.

DEBARRASSEZ-VOUS DES MOUSTIQUES

Rien n'est plus désagréable que la musique et les piqûres de moustiques. Certains endroits, surtout, sont envahis par ces insupportables diptères qui pénètrent dans les appartements et s'y établissent à demeure. Nous allons vous donner un moyen simple et pratique pour les faire fuir, pour s'en débarrasser au moins pendant quelques heures, quitte à renouveler l'opération tous les deux ou trois jours.

A la tombée de la nuit, ouvrez la fenêtre de la chambre que vous voulez "démoustiquer". Sur une table, disposez comme notre dessin l'indique, l'appareil qui va chasser les piqueurs, appareil très simple composé de deux livres posés debout sur leur tranche, assez rapprochés pour supporter une cupule de métal, ou plus simplement



un couvercle de boîte métallique assez large dans lequel nous placerons des morceaux de camphre, rassemblés vers le milieu de l'objet. En dessous, nous mettrons une bougie allumée, dont la flamme viendra chauffer le récipient de métal. La chaleur provoquera l'évaporation du camphre dont les vapeurs se répandront dans la chambre. Les moustiques établis contre les murs ou au plafond, s'enfuiront vivement par la fenêtre, et l'odeur qui restera empêchera les insectes du dehors d'entrer. Fermez votre fenêtre et vous pourrez passer une ou deux nuits sans être attaqué par les piqueurs.

3

BIERES *à votre choix*

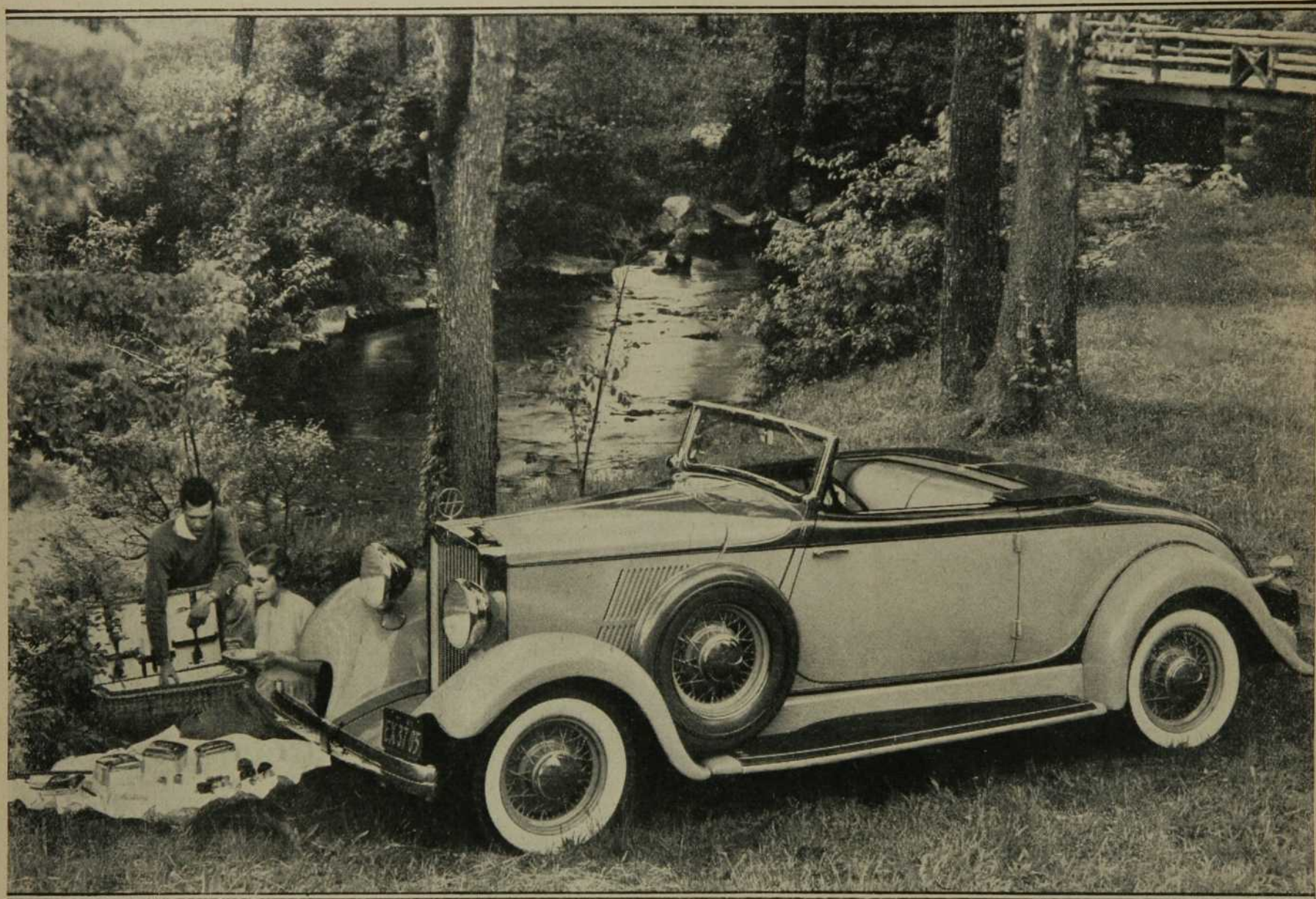


MOLSON

"La bière que votre arrière grand-père buvait"

ETABLIE A MONTREAL EN 1786

La Vie est encore un Pique-nique



PHOTOGRAPHIE PAR MARGARET BOURKE-WHITE, DE L'HUPMOBILE HUIT (SERIE 222) CABRIOLET-ROUTIERE AVEC SIEGE DISSIMULE.

AVEC DES ENDROITS COMME CELUI-CI EN VUE . . . ET UN HUPP POUR VOUS Y CONDUIRE

Un ruisseau qui coule en murmurant et une belle jeune fille qui chante . . . un beau soleil dans un ciel bleu . . . une magnifique journée devant soi et le Hupp tout près, en bordure de la route . . . que dites-vous de cela pour un de ces beaux dimanches?

Si vous voulez rouler dans une chic voiture — procurez-vous le nouvel Hupmobile, l'auto qui remporta deux pre-

miers prix d'élégance à des salons français.

Si c'est de la vitesse que vous voulez — adressez-vous encore au nouvel Hupmobile.

Si vous voulez glisser en toute sécurité et en tout confort sur les routes de campagne les plus dures et les plus cahoteuses — essayez le nouvel Hupmobile.

Et si vous voulez vous procurer tous ces avantages à un prix plus avantageux que

jamais — examinez bien le nouvel Hupmobile. Vous ne voyez pas son mécanisme mais il est là, dans toute sa perfection, à l'endroit où il appartient, c'est-à-dire — non pas sur cette page — mais à l'intérieur de votre nouvel Hupmobile. Faites-vous donner une démonstration — Vous vous amuserez comme à un "pique-nique".

HUPMOBILE

SIX ET HUIT

..... VERRE DE SECURITE
CONTRE LEGER SUPPLEMENT